HISTOIRE

DE LA

SOCIÉTÉ DOMESTIQUE

CHEZ TOUS LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,

OU

INFLUENCE DU CHRISTIANISME SUR LA FAMILLE,

PAR

L'ABBÉ J. GAUME,

VICAIRE GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE NEVERS, CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT SYLVESTRE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE LA RELIGION CATHOLIQUE DE ROME, ETC.,
AUTEUR DU CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE, ETC., ETC.

Si scires donum Dei!
Si vous connaissiez le don de Dieu!
JOAN. IV, 10.

TOME PREMIER.

BRUXELLES.

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE M. VANDERBORGHT,
MARCHÉ-AUX-POULETS, N° 26.

1844

HISTOIRE

DE LA FAMILLE

I

Ayant fait examiner l'ouvrage intitulé : *Histoire de la Famille,* etc., nous en permettons l'impression.

Malines, le 15 juillet 1844.

J.-B. Pauwels, vic.-gén.

ARGUMENT.

État de l'époque actuelle, I-III.— Ce qu'il présage, IV. — Idée de l'empire anti-chrétien, V. — Témoignage de l'histoire et de la raison ; caractère des tendances générales de l'Europe depuis le seizième siècle, VI-XI. — Témoignage de l'expérience, XII-XV.— Témoignage de la tradition, XVI, XVII.— Saint Vincent Ferrier, XVIII. — Chute de l'empire romain, et Décadence de l'empire de Mahomet, XIX. — Prédication universelle de l'Évangile, XX. — L'apostasie, XXI. — Développement visible de l'anti-christianisme, XXII, XXIII. — Séparation des deux cités du bien et du mal, XXIV-XXVI. — Préparatifs de la grande et dernière lutte, XXVII. — Craintes et espérances; avertissements aux nations, aux particuliers, aux familles, XXVIII-XXX. — Raison de l'histoire de la Famille.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

A LA FAMILLE, ET A CHACUN DE SES MEMBRES :
PÈRE, MÈRE, ENFANT, JEUNE HOMME, VIEILLARD.

Quel mal vous a-t-il fait?

I.

L'heure fatale approchait. Les puissances de ténèbres étaient déchaînées; et voilà que tout un peuple, saisi d'un esprit de fureur et de vertige, s'empare du JUSTE. Ses propres disciples, élevés à son école, nourris de son pain, comblés de ses caresses; ses disciples, qui viennent de lui jurer une fidélité à toute épreuve, l'abandonnent, le renient : un d'eux l'a trahi. Garrotté comme un malfaiteur, il est promené de tribunaux en tribunaux, par les rues d'une grande cité. Hommes, femmes, enfants, magistrats, vieillards aux cheveux blancs, tous sont accourus et forment le tumultueux cortége. Du sein de cette foule, hideuse comme un homme ivre, agitée comme une mer en furie, s'élèvent incessamment des cris de mort. La haine impatiente ne peut

attendre la sentence qui doit lui livrer l'innocent. On lui crache au visage, on le soufflette, on le bat de verges, jusqu'à mettre à nu les veines et les os : de la tête aux pieds son corps n'est qu'une plaie.

A la cruauté se joint l'insultante moquerie. Comme le tigre qui joue avec sa proie avant de la dévorer, ce peuple barbare outrage sa victime avant de boire son sang. Ils l'ont revêtu d'une robe de dérision ; à sa main ils ont mis un roseau en guise de sceptre, et sur sa tête une couronne d'épines en signe de diadème ; puis, lui bandant les yeux, ils fléchissent le genou, le frappent rudement au visage et lui disent : « Salut, Roi des Juifs ? »

Et ce Juste était le bienfaiteur public de la nation ! Parmi ce peuple de bourreaux vous n'en trouveriez pas un qui n'ait ressenti dans sa personne ou dans la personne des siens les salutaires effets de sa puissante bonté. Il a purifié les lépreux, il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds ; il a délivré les possédés, il a ressuscité les morts : à tous il a fait du bien, à nul il n'a fait de mal. Pendant qu'on le foule aux pieds comme un ver de terre, il est calme et plein de dignité. Semblable au tendre agneau qu'on porte muet à la boucherie, il se laisse conduire au supplice sans ouvrir la bouche. Au nom de Dieu,

on l'adjure de parler : il répond avec douceur et vérité. De sa parole on lui fait un crime : un soufflet de plus est le prix de son obéissance.

Le Juste le reçoit et se tait. Sa résignation exaspère ses persécuteurs. Les vociférations redoublent. Comme un tonnerre, elles font retentir les échos de la cité déicide : « Qu'on le tue! qu'on le tue! qu'il soit crucifié? » Et ils le poussent brutalement devant le juge qui peut leur donner sa tête. Ce juge est un étranger, c'est un ambitieux, c'est un lâche. Néanmoins l'innocence de l'accusé le subjugue; il la proclame : « Quel mal a-t-il fait? — S'il n'était pas coupable, nous ne te l'aurions pas livré!... — Quel mal a-t-il donc fait? — Il prétend régner, et nous ne voulons pas qu'il règne sur nous (1). Le juge hésite.... c'est le dernier effort de son courage expirant. « Je ne veux pas être responsable du sang du juste, dit-il en se lavant les mains; pour vous, prenez garde à ce que vous faites. — Qu'il meure! qu'il meure! et que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » L'inique sentence est arrachée.

La victime marche au supplice. Tant de haine pour tant d'amour, tant d'injustice pour tant d'innocence, tant d'ingratitude pour tant de bien-

(1) Se regem facit... Non habemus regem nisi Cæsarem... Nolumus hunc regnare super nos. *Joan.* XIX, 12-15. *Luc.* XIX, 14.

faits, font couler quelques larmes. Un petit nombre de femmes cachées dans la foule, donnent des marques d'une douleur sincère. Le Juste les a vues; il se retourne, et, pour dernier adieu, il fait entendre ces paroles : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants. » La voie douloureuse est franchie. Dépouillé de sa robe sanglante, il est cloué à la croix, condamné à mourir entre deux scélérats. Les bourreaux l'abreuvent de fiel et de vinaigre. Ses ennemis passaient et repassaient devant lui, hochant la tête, haussant les épaules et lui lançant les traits acérés de leurs injures et de leurs blasphèmes. Sa divinité, ils la nient; sa royauté, ils s'en moquent; sa puissance, ils la bravent; sa colère, ils la défient. Dans un sublime silence, le Juste accomplit sa mission et l'ordre de son Père : il expire.

La nature entière s'ébranle; le ciel se couvre d'un voile lugubre; l'épouvante est partout. Bientôt un messager de malheurs, prophète comme on n'en vit jamais, tourne jour et nuit autour de Jérusalem en criant sans jamais cesser : « Voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix des quatre vents, voix contre Jérusalem et contre le temple, voix contre tout le peuple. Malheur! malheur (1)!»

(1) Plebeius quidam et rusticus nomine Jesus, Anani filius, re-

Il s'est tu. Entendez-vous le cliquetis des armes? Voyez-vous les murailles qui tombent et l'incendie qui dévore tout? Tout est consommé; voici sur tous les chemins du monde des troupeaux d'esclaves qui tendent leurs épaules meurtries au fouet sanglant des *lanistes* : c'est le peuple déicide. Au lieu du Temple est un monceau de cendres; à la place de Jérusalem, un tombeau : la justice de Dieu a passé par là.

Toutefois, du sein de la nation maudite s'était dégagée une société nouvelle. Composé du petit nombre de ceux qui n'avaient point eu part au forfait et de ceux que la mort du Juste avait éclairés, elle grandit, elle combat, elle triomphe, et son triomphe dure encore : elle s'appelle l'*Église catholique*.

II.

Cela se faisait il y a dix-huit siècles. Histoire du passé, prophétie de l'avenir, le drame sanglant du Calvaire se renouvelle aujourd'hui : le Christ vit toujours. Jérusalem n'est plus en Asie; Judas et les Juifs sont partout. En d'autres temps peut-être, déclamation banale; ce rapprochement lu-

pente exclamare cœpit : Vox ab Oriente, vox ab Occidente, vox a quatuor ventis, vox in Hierosolymam et templum, vox in maritos novos, novasque nuptas, vox in omnem populum... Væ! væ! Hierosolymis, templo, populo et mihi. *Joseph. Bell.* lib. VII, c. 12.

gubre est de nos jours tellement saisissant, qu'il a ou il ne l'aura jamais, le triste mérite de l'à-propos. Promenez vos regards sur le monde entier; cherchez dans ses annales, et dites si vous connaissez rien de semblable à la haine aveugle qui l'arme contre le catholicisme. Nous constatons des faits; et celui qui se dresse devant nous, formidable comme un géant, sinistre comme un spectre, c'est la défection religieuse des peuples de l'Europe, c'est le reniement national du catholicisme.

Combien comptez-vous de nations, comme nations, restées fidèles à leur père? Pourriez-vous dire quelle est la religion de leurs gouvernements? Reconnaissent-ils une puissance divine, règle obligée de la leur? Dans quels termes sont-ils avec la céleste Épouse de l'Homme-Dieu? En est-il un seul dont la conduite soit dirigée par la foi, la constitution basée sur l'Évangile? Le schisme, l'hérésie, la haine pour le catholicisme, ou l'indifférence plus insultante que la haine, ne sont-ils pas assis sur tous les trônes de l'Occident? Qui oserait dire que Jésus-Christ est vraiment le Dieu des nations du dix-neuvième siècle, le roi de leurs rois, l'oracle de leurs législateurs?

Si des nations vous passez aux familles, la même apostasie vient attrister vos regards. L'acte, autrefois si saint, qui constitue la société domes-

tique, le mariage, qu'est-il devenu? Pour le grand nombre est-il autre chose qu'un ignoble marché? Deux camps, deux étendards sont au foyer. Les pères et les fils combattent la plupart sous les bannières de l'indifférence et du sensualisme; les mères et les filles restées fidèles au christianisme, dévorent en silence leurs larmes et leurs douleurs. Où sont les traditions de foi, patrimoine héréditaire des familles? où sont les actes pieux accomplis en commun? L'éducation, ce premier devoir de la paternité, celui duquel dépend l'avenir du monde, comment est-elle comprise? L'égoïsme anti-social et anti-chrétien n'est-il pas le mobile et la règle de la sollicitude paternelle? Monte, mon fils, monte encore; élève-toi plus haut que ton père; au terme de tes études est un emploi brillant, et un emploi ce n'est pas une *charge,* c'est un domaine à exploiter à ton profit et au profit des tiens.

Descendez encore. Considérez les particuliers, que voyez-vous? La plupart des hommes, fascinés par la double bagatelle du plaisir et des affaires, ne sont-ils pas entraînés immobiles aux pieds de ces deux idoles, les seules divinités réelles qu'on connaisse aujourd'hui? Toutes les foudres du Sinaï gronderaient sur leurs têtes, qu'ils n'interrompraient pas un instant leurs calculs mercantiles et l'adoration du Veau d'or. Déistes, matérialis-

tes, panthéistes, rationalistes, savez-vous ce qu'ils sont en matière de croyances? Savent-ils eux-mêmes s'ils sont quelque chose? Les femmes à leur tour, et en grand nombre, abandonnent les traditions de la piété, les enseignements mêmes de la foi. Plusieurs ont franchi des barrières jusqu'alors sacrées pour leur sexe. Nos pères avaient vu des femmes affliger le christianisme par le scandale de leurs mœurs; il était réservé à notre époque d'en produire qui l'outrageraient par la cynique impiété de leur plume, et qui seraient applaudies! Quant aux jeunes gens, c'est par milliers qu'il faut compter ceux qui, chaque année, vont grossir les rangs de l'indifférence et de l'incrédulité. On dirait qu'ils soupirent après le moment où l'acte solennel de la première communion les aura publiquement initiés au christianisme, pour briser le joug avec plus d'éclat et courir en aveugles dans le camp ennemi : on montre comme des exceptions ceux qui restent fidèles. Seul, le jardin de Gethsémani fut témoin d'un pareil vertige.

Au milieu de cette défection générale, que devient le christianisme?.... Comme le Juste abandonné de ses disciples, on le charge de liens, on le prive de la liberté, lui qui l'a donnée au monde : on lui reproche de vouloir se faire roi; on le traîne de tribunaux en tribunaux comme un mal-

faiteur; et le vieillard et le jeune homme, et le savant et l'ignorant le citent également à comparaître devant eux. On l'accuse dans ses dogmes, on l'accuse dans sa morale, on l'accuse dans son culte, on l'accuse dans ses ministres, on l'accuse dans ses œuvres, on l'accuse dans ses intentions. Vainement les témoins se contredisent; vainement il répond lui-même qu'il a parlé, qu'il a agi publiquement, et que le monde entier peut lui rendre témoignage (1) : il se trouve toujours quelque valet pour le souffleter, des Caïphes pour crier au blasphème, et des Pharisiens pour le déclarer digne de mort.

A la criante injustice on ajoute l'amère dérision. La scène du Prétoire qui, après dix-huit siècles, fait encore dresser les cheveux à la tête, reparaît à nos yeux. Sur la même ligne, l'Europe entière place Jésus et Barrabas. Entre le catholicisme et l'hérésie, entre la vérité qui a tous les droits et l'erreur qui n'en a point, entre la raison divine et la raison humaine, entre le ciel et l'enfer, la balance politique est égale; liberté pour chacun d'adorer et de blasphémer, de prier ou de maudire, de croire ou de nier : tel est l'honneur que les nations, filles du catholicisme

(1) Ego palam locutus sum mundo... Interroga eos qui audierunt quid locutus sum ipsis. *Joan.* XVIII, 20, 21.

rendent à leur père; telle l'estime qu'elles ont pour lui! Là ne se bornent pas les outrages. Monarque détrôné qu'on méprise, roi de théâtre dont on se moque, le christianisme n'a plus qu'un roseau pour sceptre, et pour manteau royal qu'un haillon sanglant; et ce roseau on le lui dispute et ce haillon on le lui reproche. En cet état, il voit ces gouvernements, ces princes, ces magistrats, tout ce peuple de transfuges, qui l'insultent par la violation journalière de ses lois, fléchir de loin en loin un genou devant lui, en disant : « Salut, religion de l'État! salut, religion de la majorité! »

Tout humilié qu'il est, le christianisme les importune encore : « Qu'il meure, qu'il soit crucifié. » Et ce cri déicide, dont le monde ancien ne retentit qu'une seule fois, un seul jour, dans une seule ville; ce cri, que le monde moderne n'avait jamais entendu, s'est élevé cent fois du sein de la France; il remplit l'Europe entière : *Le christianisme nous pèse, nous n'en voulons plus. Il a fait son temps! jeunes hommes, venez à ses funérailles; qu'on prépare sa tombe; il est mort!!!* Princes des peuples, vous avez entendu ces vociférations sacriléges; vous avez lu ces horribles blasphèmes; ils ont été tirés à des millions d'exemplaires : et vous n'avez rien dit! Et ceux qui les profèrent sont revêtus de vos livrées, ils

jouissent de vos faveurs, ils se nourrissent de votre or. Complices ou non, votre silence est un crime. Pilate, du moins, eut le courage de demander aux bourreaux quel forfait avait commis la victime dont ils voulaient la tête. *Quel mal a-t-il fait? pour moi, je ne vois rien en lui qui soit digne de mort* (1).

Cette question que vous deviez faire et que vous n'avez pas faite, nous allons la faire pour vous : que les accusateurs répondent!

III.

Nations, familles, hommes, jeunes gens, femmes même de notre époque qui abjurez le christianisme, qui en faites le sujet de vos risées sacriléges, qui vous moquez également et de ses préceptes, et de ses menaces, et de ses promesses; qui le souffletez sur les deux joues par l'indifférence insultante de votre conduite, et par le blasphème plus insultant encore de vos discours ou de vos écrits; qui le chassez ignominieusement comme un malfaiteur, en lui disant : Sors de nos nos maisons, sors de nos pensées; nous ne voulons pas que tu règnes sur nous : quel mal vous a-t-il fait? quel mal a-t-il fait au genre humain?

(1) Quid enim mali fecit? *Matth.* XXVII, 23. — Ego enim non invenio in eo causam. *Joan.* XIX, 6.

Race humaine, fille ingrate, nous connaissons ton histoire ; si tu l'as oubliée nous allons te la redire : et pour ne soulever ici qu'un coin du voile qui cache ton ignominie, reporte-toi à dix-huit siècles. Te souviens-tu des monstres couronnés qui régnaient au Capitole, de ces bêtes dévorantes qui buvaient ton sang et le sang de tes enfants? Te souviens-tu de ce que tu étais? Encore un coup, si tu l'as oublié, ingrate, nous allons te le redire. La veille même du jour où le christianisme brilla dans les hauteurs des cieux, nous t'avons vue rampant dans la poussière, courbée sous un sceptre de fer, attendant, pour respirer, pour vivre ou pour mourir, l'ordre du despote qui te tenait le pied sur la gorge. *Trois cent cinquante fois,* nous t'avons vue chargée de fers, traînée au char des triomphateurs, destinée à l'esclavage ou au supplice. Te souviens-tu de ce qui se passait alors dans la grande Rome (1)?

Debout sur son char d'ivoire, le vainqueur, précédé de ses innombrables troupeaux de prisonniers, a traversé le Forum : il est au pied du Capitole. En ce moment solennel il se fait un grand silence. Toute la troupe enchaînée s'arrête. Les prisonniers de marque sont séparés du cor-

(1) Orose compte le triomphe de Vespasien et de Titus après la destruction de Jérusalem pour le 325e depuis la fondation de Rome. *Lib.* VII, *c.* 9.

tége et conduits vers la prison Mamertine, affreux cachot pratiqué dans le flanc granitique de la montagne. Entends-tu le bruit de la hache qui tombe, qui tombe encore? Entends-tu ces cris étouffés? ce sont les prisonniers qu'on égorge. Regarde maintenant; voilà leurs cadavres mutilés que les *Confecteurs* traînent avec des crocs sur la pente rapide des Gémonies et qu'ils jettent ignominieusement dans le Tibre. Pendant l'horrible sacrifice, le vainqueur, enivré d'orgueil et de parfums, en accomplit un autre dans le temple de Jupiter Capitolin. De ses mains encore fumantes du sang des victimes, il entasse dans un trésor sans fond tes dépouilles, ton or, ton argent, ta vie. Il attend, pour quitter l'autel des dieux, que les exécuteurs des douces lois de l'Empire soient venus prononcer le mot sacramentel : *Actum est,* tout est fini!

Non, tout n'est pas fini. Il y a encore là, au pied du roc formidable, un peuple de captifs qui attend dans la stupeur. Il doit être vendu; et il le sera comme un vil bétail, pour le service des bienfaisants maîtres du monde, ou tué pour leur amusement. Vois-tu à quelques pas ce gigantesque Colisée, l'immense cirque Flaminien? Vois-tu le tombeau de Brutus et le vivier de Pollion? Vois-tu la croix plantée dans le palais d'Auguste, et les fouets sanglants aux mains du vieux Caton?

Tu connais maintenant le sort réservé aux esclaves. Pendant neuf siècles tu as payé ce tribut de sang et de larmes à la cruauté romaine; et Rome était la reine du monde. Son aigle victorieuse étreignait tour à tour dans ses serres meurtrières et apportait dans son aire redoutable les enfants de l'Afrique, de l'Asie, des Espagnes, des Gaules et de la Germanie. Race humaine, t'en souviens-tu? De peur que tu ne l'oublies, tous ces lieux sinistres où furent immolés tes fils et tes filles, tous ces théâtres éclatants de ton humiliation, les amphithéâtres, les naumachies, les thermes, cette prison Mamertine noire, humide, horrible, toutes ces ruines éloquentes, la Providence a pris soin de les conserver, afin de te redire éternellement ce que tu étais, ce que tu serais encore sans le christianisme. Lui, lui seul a brisé le sceptre de tes tyrans; lui, lui seul t'a donné la gloire, la liberté, la vie; et tu le soufflettes, ingrate! et tu dis : *Le christianisme me pèse!* et tu demandes sa mort!! Quel mal t'a-t-il donc fait?

A cette question, le monde actuel s'impatiente, il s'irrite : « S'il n'était pas un malfaiteur, nous ne l'aurions pas livré (1). — Quel mal a-t-il donc fait? — C'est l'ennemi de nos libertés et de nos

(1) Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum. *Joan.* XVIII, 30.

institutions; c'est un perturbateur des consciences qui nous fait un crime de notre fortune et de nos plaisirs; c'est un séducteur qui enseigne des superstitions et des fables dégradantes pour l'humanité; c'est un ambitieux qui veut régner; si nous lui laissons la liberté, c'en est fait de nos systèmes; tout le monde croira en lui, et Rome viendra nous imposer le joug avilissant de son despotisme (1). »

En vain, les témoignages se contredisent; en vain, le christianisme met au grand jour ses enseignements et sa conduite; en vain, il montre les fers de l'esclavage brisés par lui d'un bout du monde à l'autre; en vain, il montre la terre inondée par lui de paix et de lumière; en vain, sa justification est complète, éclatante, péremptoire. Entraîné par ses Scribes et ses Pharisiens, le monde actuel refuse toute discussion impartiale avec l'accusé. Les mille voix de la tribune, de la presse, de l'enseignement et du théâtre, ont étouffé la sienne; on l'a hué, injurié, calomnié, conspué, et de toutes ces voix il s'en forme une seule qui dit : « Qu'on l'ôte; qu'on ne nous parle

(1) Commovet populum, docens per universam Judæam, incipiens a Galilæa usque huc. *Luc.* XXIII, 5. — Seducit turbas. *Joan.* VII, 12. — Seductor ille dixit. *Matth.* XXVII, 63. — Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum : et venient Romani, et tollent nostrum locum et gentem. *Joan.* XI, 48.

plus de lui; nous ne voulons pas qu'il règne sur nous; nous ne voulons ni de lui, ni de son Évangile, ni de son Église dans nos lois, dans nos sciences, dans notre industrie; nos chartes sont athées, elles doivent l'être; nous ne voulons ni de ses évêques, ni de ses prêtres, ni de ses religieux pour enseigner nos enfants; nous ne voulons ni de ses fêtes, ni de ses préceptes, ni de ses sacrements, ni de ses jeûnes, ni de ses promesses : nous saurons bien vivre sans lui, être heureux sans lui, loin de lui, malgré lui (1). »

Tel a été, tel est encore le langage plus ou moins explicite de l'Europe actuelle soulevée contre le christianisme, comme une mer en furie. Parmi les princes et les législateurs des peuples, les uns ont dit comme la foule; les autres ont gardé le silence. Plusieurs ont voulu prendre la défense de l'accusé. Mais, de toutes parts, des voix ont crié : Quiconque le protège est ennemi de la liberté, ennemi des lumières, ennemi du progrès (2). Ces vociférations les ont fait trembler; et, nouveaux Pilates, ils se sont crus trop

(1) Tolle, tolle, crucifige eum... non habemus regem nisi Cæsarem. *Joan.* XIX, 15. — Nos legem habemus, et secundum legem debet mori, quia filium Dei se fecit. *Ibid.* 7.

(2) Et exinde quærebat Pilatus dimittere eum. Judæi autem clamabant dicentes : Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris. Omnis enim qui se regem facit contradicit Cæsari. *Joan.* XIX, 12.

faibles pour sauver le Juste. Afin d'apaiser sa haine, ils l'ont humilié, garrotté, flagellé; puis ils ont fini par l'abandonner à ses persécuteurs pour en faire ce qu'ils voudraient (1). Contents d'eux-mêmes, ils ont dit : Nous sommes innocents de sa mort; et de leurs balcons dorés ils peuvent voir la victime marcher au supplice.

Cependant quelques disciples fidèles, quelques femmes reconnaissantes la suivent en pleurant. Calme au milieu des outrages dont il est abreuvé, le christianisme aujourd'hui, comme le Christ autrefois, leur dit avec majesté : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants (2). »

IV.

Il est donc vrai, beaucoup plus vrai que nous ne pouvons le dire : entre le Christ à Jérusalem, aux jours de Judas, de Pilate et d'Hérode, et le christianisme au dix-neuvième siècle, il y a similitude; similitude si frappante que, pour être parfaite de tout point, il ne manque plus que le

(1) Pilatus adjudicavit fieri petitionem eorum. *Luc.* XXIII, 24. — Fecerunt in eo quæcumque voluerunt. Sic et Filius hominis passurus est ab eis. *Matth.* XVII, 12.

(2) Filiæ Jerusalem, nolite fleri super me, sed super vos ipsas flete, et super filios vestros. *Luc.* XXIII, 28.

dernier trait : Titus et les Romains. Ce qui ajoute encore à la ressemblance, c'est, aux deux époques, sur les deux théâtres, l'existence simultanée de deux sociétés distinctes dans le sein du même peuple. L'une fidèle et qui pleure, l'autre infidèle et qui triomphe; l'une qui demande le Christ pour roi, l'autre qui n'en veut à aucun prix : toutes les deux se séparant de plus en plus et se préparant instinctivement au combat. C'est là un fait tour à tour signalé avec effroi ou avec enthousiasme par quiconque a des yeux pour voir, une langue pour parler et une plume pour écrire. Exclusivement digne d'attention, ce fait se dégage; il grandit chaque jour à vue d'œil : déjà, pour l'homme réfléchi, il domine tous les événements contemporains.

Or, cette séparation aujourd'hui si rapidement progressive des nations et du christianisme, ce phénomène si grave que le regard humain n'avait jamais contemplé, que présage-t-il?

Dans Jérusalem, autour du Juste humilié, deux voix se faisaient entendre; voix des Princes, des Sages, des Pharisiens, d'un peuple immense qui disait : Il est digne de mort; il a voulu se faire roi; nous n'avons d'autre roi que César. Et à chaque soufflet donné à la victime, on applaudissait; chaque outrage semblait une expiation méritée de son ambition. La mort du conspirateur

devait assurer la liberté de Jérusalem, en lui assurant l'amitié des Romains; chaque pas vers le Calvaire était un pas de plus vers le bonheur de la nation : et ils poussaient brutalement la victime au lieu du supplice. Il y avait une autre voix qui ne parlait que par des soupirs et des larmes : voix du petit nombre qui voyait dans la mort du JUSTE le présage d'affreux malheurs sur la ville et sur tout le peuple : et cette voix n'était point écoutée.

Prêtez l'oreille : aujourd'hui du sein de l'Europe, en face du christianisme persécuté, ces deux voix retentissent plus distinctes que jamais. Inspirées par les grands, par les philosophes, par les écrivains de tout genre, la plupart des nations depuis la Méditerranée jusqu'à la Baltique, en Asie et dans le Nouveau-Monde, abreuvent le catholicisme des plus sanglants outrages. Les unes l'ont ignominieusement chassé, et font dater l'ère de leur bonheur, du jour où elles *protestèrent* violemment contre lui. Chaque négation de sa doctrine leur semble une conquête de la raison; chaque révolte contre son autorité, un pas de plus vers la liberté. Dans leur ardeur antichrétienne elles ne cessent de crier : Brisez, brisez encore, et vous serez comme des dieux. Et toutes les autres nations, séduites par cette voix perfide, ont rompu et rompent tous les jours avec

leur bienfaiteur et leur Père : honteuses d'être restées si longtemps esclaves d'un joug humiliant, elles semblent redoubler d'activité pour atteindre leurs aînées sur le chemin de la révolte. Comme en un jour d'assaut général, les projectiles pleuvent sur une ville assiégée; ainsi, une grêle d'attaques tombe incessamment sur le catholicisme. A chaque vérité chrétienne qui tombe du trône de l'intelligence; à chaque dogme chrétien qui disparaît du symbole politique; à chaque lien de l'antique alliance entre l'Église et la société, qui se relâche et qui se rompt, la foule bat des mains; ils crient : Progrès! liberté! émancipation! Dans la chute universelle des croyances du catholicisme ils voient l'aurore d'un nouvel âge d'or : ils l'appellent de tous leurs vœux, ils le hâtent de toute la puissance de leurs efforts. Haine ou mépris, tel est le seul sentiment qui reste au fond de leur cœur pour quiconque ne partage pas leurs espérances.

Au milieu de ces cris de joie une voix douloureuse se fait entendre : c'est la voix de l'Église. L'alarme et la douleur sont dans l'âme de cette mère si sage et si éclairée des nations modernes. Le gémissement descend de toutes les chaires catholiques, des soupirs montent de tous les sanctuaires. Depuis dix ans surtout la parole du Pontife suprême est empreinte d'une tristesse

inaccoutumée (1). Que l'ingrate Europe le sache bien; ce n'est pas pour eux que craignent les catholiques : l'égoïsme n'est pour rien dans leurs inquiétudes. Humbles et fidèles, le jour de l'épreuve les trouvera dignes de leurs pères : *expeditum morti genus* (2); l'avide Orient n'a pas tout bu le sang de martyrs qui coule dans leurs veines. Ce n'est pas non plus pour lui que tremble le vicaire de Jésus-Christ : la pauvreté, l'exil, la mort elle-même ne le feront pas plus pâlir que ses héroïques prédécesseurs. Pour son maître, Pierre converti saura toujours souffrir. Moins

(1) « C'est avec le cœur navré d'une profonde tristesse que nous venons à vous, dont nous connaissons le zèle pour la religion, et que nous savons être dans de cruelles alarmes sur les dangers qu'elle court. Nous pouvons dire avec vérité que c'est maintenant l'heure de la puissance des ténèbres pour cribler comme le blé les fils de l'élection. Oui, la terre est dans le deuil et périt, infectée qu'elle est par la corruption de ses habitants; parce qu'ils ont violé les lois du Seigneur, changé ses ordonnances, rompu son alliance éternelle. »

Mœrentes quidem, animoque tristitia confecto, venimus ad vos, quos, pro vestro in religionem studio, ex tanta in qua ipsa versatur, temporum acerbitate maxime anxios novimus. Vere enim dixerimus, horam nunc esse potestatis tenebrarum ad cribrandos, sicut triticum, filios electionis. Vere luxit, et defluxit terra... infecta ab habitatoribus suis, quia transgressi sunt leges, mutaverunt jus, dissipaverunt fœdus sempiternum. (*Encyclique de N. S. Père Grégoire XVI.* Mirari vos, etc. 15 *août* 1832.) *Voyez* toutes les autres, et notamment l'Allocution du 22 novembre 1839.

(2) Tertull. *de Spect.*

encore tremble-t-il pour le christianisme. Tous les jours il lit sur la sublime Coupole cette immortelle promesse : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle (1). » S'il tremble, c'est pour vous, peuples jadis chrétiens, et qui cessez de l'être, et qui vous en applaudissez. Il sait ce qu'il en coûte aux nations qui osent dire à l'Agneau dominateur du monde : Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous. La parole prononcée en montant au Calvaire par le Dieu conduit au supplice, et répétée aujourd'hui par le christianisme repoussé, outragé, condamné par les rois et les peuples, demeure nuit et jour présente à sa pensée : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous. » Il sait mieux que personne que cette parole n'est pas une vaine menace. Anathème divin! c'est le vent qui renverse; c'est le feu qui brûle; c'est la foudre qui écrase; c'est Jérusalem en ruines; c'est le temple en cendres; c'est Israël dispersé aux quatre vents; c'est Rome sous les coups de Totila; c'est l'Asie sous le cimeterre de Mahomet; c'est l'Europe courbée sous le joug de toutes les hontes et de toutes les tyrannies; c'est le monde la veille du dernier jugement.

(2) Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. *Matth.* XVI, 18.

Tels sont les présages contradictoires que les deux sociétés tirent des événements contemporains. De quel côté est la sagesse? Le monde est-il un jeune homme, plein de vigueur et d'avenir, qui marche à pas de géant vers une perfection illimitée, dont il approche à mesure qu'il s'émancipe de la tutelle du christianisme? ou bien, le monde est-il un vieillard frappé de vertige, qui tend à une prochaine dissolution? Faut-il seconder le mouvement impétueux qui l'entraîne? faut-il s'y opposer? faut-il l'appeler un bien? faut-il l'appeler un mal? sur quel plateau de la balance doit porter le poids de notre action? Qu'est-ce que la lutte acharnée qui se livre sur toute la face du globe entre le christianisme et la raison humaine? quelle en est la cause? quel en est le sens? quelle en sera l'issue? que présage un état de choses sans exemple dans le passé? quel est, enfin, le mot de cette formidable énigme?

Étudier, approfondir, résoudre ce grand problème, tel est, qui que nous soyons, le plus grave de nos devoirs. Pensées, discours, conduite, jugements, craintes, espérance, vie politique ou privée, tout doit prendre de cette solution décisive son caractère et sa tendance : la neutralité est impossible.

V.

Les oiseaux distinguent dans le ciel les signes des temps; et le privilége de l'homme, éclairé par le double flambeau de la raison et de la foi, c'est de lire dans le présent l'histoire anticipée de l'avenir. Est-ce que tous les grands faits n'ont pas été prédits? Or, la raison et la foi, ces deux oracles du genre humain, interrogés sérieusement et sans passion, semblent donner aujourd'hui la réponse suivante : « Les temps périlleux approchent (1); le règne anti-chrétien se forme à vue d'œil; le monde s'en va. »

Hâtons-nous de le dire, nous ne venons point ici nous poser en prophète. Simple historien de faits publics, ce que nous racontons avec conscience, nous le livrons sans réserve à l'examen impartial des hommes éclairés. Liberté entière de nous réfuter en opposant à notre histoire et aux conséquences qui en découlent, non des suppositions gratuites, mais une histoire plus véridique et des inductions plus certaines; à nos raisons, non des injures ou des moqueries, ce qui ne réfute rien, mais des raisons meilleures. Dans tous les cas, le mépris que les hommes du

(1) In novissimis diebus instabunt tempora periculosa. *II Timoth.* III, 1.

siècle, insouciants et légers, pourront faire des traditions chrétiennes, loin d'en ébranler la certitude, l'affermit aux yeux du fidèle. N'est-il pas écrit : « Comme au temps de Noé, pendant les jours qui précédèrent le déluge, les hommes ne songeaient qu'à boire et à manger, à acheter et à vendre, à se marier et à marier leurs fils et leurs filles, se moquant du patriarche, jusqu'à ce que vint le déluge qui les emporta tous : il en sera de même à l'avénement du Fils de l'homme (1) ? » La plupart ne connaîtront point ou mépriseront les signes précurseurs de ce grand événement.

Du reste, qu'on veuille bien s'en souvenir, notre but principal n'est nullement d'annoncer l'époque de la consommation des siècles ; nous voulons avant tout signaler un fait qui nous paraît malheureusement incontestable : la formation rapide du règne anti-chrétien (2). La chute

(1) Sicut autem in diebus Noe, ita erit et adventus Filii hominis. Sicut enim erant in diebus ante diluvium comedentes et bibentes, nubentes et nuptui tradentes, usque ad eum diem quo intravit Noe in arcam, et non cognoverunt donec venit diluvium, et tulit omnes : ita erit et adventus Filii hominis. *Matth.* XXIV, 37 et sqq. Luc. XVII, 26.

(2) Il est vrai que ces deux événements sont liés l'un à l'autre. Suivant l'opinion la mieux fondée et la plus commune parmi les saints Pères et les interprètes, la fin du règne de l'antechrist sera immédiatement suivie de la venue du souverain Juge. *Ad Thess.* II.

du monde intéresse peu les élus du Seigneur : leurs espérances survivront à sa ruine. Mais ces espérances, ils peuvent les perdre avec la foi, dans les jours terribles qui doivent précéder le dernier des jours. Il leur emporte donc souverainement d'être prévenus afin de se tenir sur leurs gardes, et de se préparer au plus grand des combats, à cette heure formidable où les fils d'élection seront criblés comme le froment; en

Bibl. de Vence, t. XXIII. *Dissert. sur l'antech. Cornel. a Lapid. in II Thess.* II. Néanmoins quelques docteurs ont un sentiment différent. Ils disent que la chute de l'antechrist sera suivie d'un règne de paix et de gloire pour l'Église. Ce règne, dont ils ne déterminent pas la durée, précédera le jugement dernier. Beaucoup moins commune que la première, cette opinion, entièrement différente de l'erreur des Millénaires, n'a point été condamnée par l'Église. Le P. Campanella, célèbre dominicain, l'expose ainsi dans son ouvrage intitulé : *Atheismus triumphatus.* Paris, 1636. Cet ouvrage n'a vu le jour qu'après avoir été soumis à la censure romaine. « Et quod illo forsan in tempore prophetæ promittunt mundo rempublicam stabilem, felicem, sine bello et fame et peste et hæresi, ac seculum aureum, in quo sane (sicuti optantes rogamus in oratione christiana) fiet voluntas Dei in terra, sicut in cœlo. Hoc autem ominor futurum mox post antichristi casum, et sectariorum, juxta doctrinam sanctorum : et quod post multum temporis surgent Gog et Magog occasionem victoriæ sanctis adducentes; et deinde hoc regnum, evacuatis principatibus et potestatibus, in cœlum transferetur. » *Cap.* X, *p.* 114. Dans l'une et l'autre opinion on voit que le règne anti-chrétien signale la fin du monde actuel; soit parce que l'éternité commencera immédiatement après, soit parce qu'il y aura un règne de paix universelle qui n'aura lieu que parce que le monde actuel, avec son impiété, ses crimes et ses erreurs, aura cessé.

sorte que si Dieu, dans sa miséricorde, ne daignait abréger l'épreuve, nulle chair ne serait sauvée (1).

Quand on parle du grand empire anti-chrétien, annoncé pour la fin des temps, le sourire vient sur les lèvres de plusieurs; l'hésitation descend au cœur d'un grand nombre. Les uns traitent ce fait de chimérique épouvantail; les autres paraissent croire qu'il s'agit d'un événement imprévoyable, isolé, sans liaison, ni avec les faits de la conscience, ni avec les faits sociaux : espèce de création tout à fait anormale qui paraîtra subitement aux regards du monde ébahi. Ces deux opinions ne sont pas seulement fausses; elles sont dangereuses. Ou elles rendent les hommes incrédules, ou elles les empêchent de reconnaître les signes précurseurs de la redoutable époque. Veuillez donc l'apprendre une bonne fois, dirons-nous à tous : l'empire anti-chrétien est un fait qui a non-seulement ses preuves dans les saintes Écritures, mais encore ses racines dans les profondeurs de la nature humaine, et ses préparations dans l'histoire. Certes, il ne faut pas de longues réflexions pour s'en convaincre.

L'homme fut créé à l'image de Dieu; devenir

(1) Satanas expetivit vos ut cribraret sicut triticum. *Luc.* XXII, 31. — Nisi breviati fuissent dies illi, non fieret salva omnis caro. *Matth.* XXIV, 22.

semblable à son type divin est la première loi de son être, le besoin le plus impérieux de son cœur. Mais ce n'est point en s'appuyant sur lui-même que l'homme peut s'élever à la divine ressemblance : entre lui et Dieu la distance est trop grande. Il lui faut un *Médiateur;* ce Médiateur lui a été donné. Dieu et homme, il comble l'immense intervalle qui sépare la créature du Créateur, le fini de l'infini. En s'unissant à son Médiateur, l'homme s'unit à Dieu, il se *déifie.* Faussant cette loi immuable et sacrée, l'Ange rebelle fit entendre aux pères de notre race qu'ils pourraient devenir semblables à Dieu, en désobéissant à Dieu lui-même, c'est-à-dire en cherchant en eux le principe de leur déification (1). Ferment indestructible, cette parole du tentateur reste déposée au fond de la nature humaine; virus déicide, elle se transmet avec le sang, elle infecte les parties nobles de notre être : la tentation du paradis terrestre se fait sentir à tous les fils d'Adam.

Suivant qu'ils résistèrent ou qu'ils crurent au mensonge diabolique, les hommes se sont partagés dès l'origine du monde en deux sociétés diamétralement contraires dans leurs principes,

(1) In quocumque die comederitis ex eo, aperientur oculi vestri : et eritis sicut dii, scientes bonum et malum. *Gen.* III, 5.

dans leur esprit et dans leurs moyens. Toutes deux néanmoins disent : « Nous allons à la déification de l'homme. » Mais l'une dit : « J'y vais par Jésus-Christ le Médiateur; » l'autre dit : « J'y vais par moi-même. » De là, pour l'une, la soumission à Jésus-Christ; de là, pour l'autre, l'indépendance de Jésus-Christ. Ces deux sociétés, ou, pour parler la langue catholique, ces deux cités du bien et du mal, ont traversé tous les siècles. Leur passage est signalé à toutes les époques de l'histoire; leur séparation progressive sur la terre, leurs destinées éternelles sont également annoncées. Toutes les Écritures nous parlent de la société anti-chrétienne; tous les Pères de l'Église la nomment; saint Augustin l'a peinte à grands traits; les Apôtres l'ont vue se développer, ils ont prédit l'apogée de sa puissance pour la fin des temps (1). L'anti-christianisme n'a pas seulement ses racines dans le cœur humain; il a aussi ses préparations dans l'histoire. Le règne de notre Seigneur fut annoncé, précédé par une longue suite de prophètes et de précurseurs chargés de lui aplanir les voies en disposant les esprits à le recevoir. Il en est de même

(1) Et nunc antichristi multi facti sunt... et quis est antichristus? nisi is qui negat quoniam Jesus est Christus. Hic est antichristus qui negat Patrem et Filium. *I Joan.* II, 18-22. — Mysterium jam operatur iniquitatis. *II Thess.* II, 7.

de l'empire anti-chrétien. Les hérétiques, les impies, les tyrans, ennemis de l'Église, ont toujours été regardés comme les précurseurs et les prophètes du fils de perdition (1). De là même, les noms d'*antechrists* que leur donnent les Apôtres et les Pères. « Mes bien-aimés, dit saint Jean, comme vous avez entendu dire que l'Antechrist vient, il y a déjà maintenant plusieurs antechrists (2). » Le bienheureux apôtre, ajoute saint Cyprien, appelle antechrists tous ceux qui sortent de l'Église, ou qui s'élèvent contre l'Église. Ses paroles nous apprennent que tous ceux qui sont évidemment séparés de la charité ou de l'unité de l'Église catholique sont des ennemis du Seigneur, des antechrists (3). » Après avoir rapporté le texte du même apôtre, saint Jérôme continue en disant : « Il y a autant d'antechrists que de dogmes faux (4). » Rien n'est plus commun que ce langage parmi les Pères.

Or, le règne anti-chrétien, qui, depuis le péché originel, ne cesse de préluder à son développe-

(1) II Thessal. II, 7. — (2) Joan. II, 18-22; et IV, 3, 2.

(3) Beatus Joannes apostolus universos qui de Ecclesia exiissent, quique contra Ecclesium facerent, antichristos appellavit. Unde apparet adversarios Domini antichristos omnes esse quos constet a charitate atque ab unitate Ecclesiæ catholicæ recesisse. *Epist. LXXI ad Magnum.*

(4) Tot enim antichristi sunt, quot dogmata falsa. *In Nahum*, II, 11.

ment complet, par les innombrables révoltes contre le Médiateur, par les hérésies et les persécutions, par les apothéoses publiques et privées, qu'on trouve enregistrées à chaque page des annales humaines, atteindra vers la fin des siècles son point culminant. Tous ces précurseurs particuliers de l'homme de péché viendront comme autant de traits épars se fondre dans un type plus complet. Toutes les hérésies partielles aboutiront à une grande hérésie qui les renfermera toutes : la déification systématique de la raison humaine. Alors le monde se déclarera complètement indépendant de Jésus-Christ. Pour la plupart des hommes, ce divin Médiateur sera comme s'il n'était pas (1), la haine seule se souviendra de lui pour l'insulter et le persécuter.

Comme toutes les grandes erreurs et toutes les grandes vérités, cette *déclaration des droits divins de l'homme* fera une époque, un monde à son image. Ce monde, ainsi formé, sera le monde anti-chrétien. Le règne de cet esprit d'orgueil et de révolte générale contre Jésus-Christ, sera le règne anti-chrétien. L'homme que cet esprit diabolique aura préparé, et qui en sera le châtiment,

(1) Filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terra? *Luc.* XVIII, 8. — Refrigescet charitas multorum. *Matth.* XXIV, 12.

s'appellera l'*Antechrist* (1). Jamais tyran plus abominable n'aura pesé sur le monde. Fort de toute la puissance du mal, il persécutera le christianisme avec une astuce et une violence inouïes. Sa persécution sera la dernière; la sainte Église l'éprouvera dans toute la terre, c'est-à-dire que toute la cité de Jésus-Christ essuiera cette persécution de la part de toute la cité du diable, dans toute l'étendue qu'elles auront alors l'une et l'autre sur le globe (2). Quoique la puissance doive être donnée à cet impie sur toute la terre, il ne régnera pas seul (3). Il y aura avec lui, dans le monde, plusieurs autres rois, mais qui lui seront tous soumis; et leur soumission sera peut-être moins l'effet de ses conquêtes, que la suite de leur étonnement et de leur admiration, à la vue de sa puissance et des prestiges qu'il aura le pouvoir d'opérer (4). Ennemi personnel du divin Médiateur, il niera l'incarnation du Verbe (5), et

(1) Et nunc revelabitur ille iniquus (homo peccati, filius perditionis) qui adversatur et extollitur supra omne quod dicitur Deus. *II Thess.* II, 4-8.

(2) Hæc erit novissima persecutio, novissimo imminente judicio, quam sancta Ecclesia, toto terrarum orbe patietur, universa civitas Christi ab universa diaboli civitate, quantacumque utraque erit super terram. *S. Aug. de Civ. Dei,* lib. XX, c. 11.

(3) Apoc. XIX, 19, et XVI, 14.

(4) Et admirata est universa terra post bestiam. *Apoc.* XIII, 3; II Thessal. II, 9.

(5) C'est le sens positif du texte de S. Jean, *II Épît.* VII.

tentera de se faire passer lui-même pour le Christ (1). La séduction sera telle, que les élus mêmes, si la chose était possible, seraient entraînés dans l'erreur (2). Mais le Seigneur Jésus viendra au secours de l'Église; il détruira l'impie par le souffle de sa bouche, et le perdra par l'éclat de son avénement (3).

Il est donc vrai que le règne anti-chrétien n'est point un événement imprévoyable, isolé, sans relation avec les dispositions de la nature humaine et les faits de l'histoire. Qu'on puisse en connaître l'approche, qu'on puisse la prédire avec assurance, rien n'est mieux établi. Vouloir en déterminer l'époque avec une précision mathématique, là seulement serait la témérité. Telle ne fut jamais notre prétention; mais le fait est certain. L'empire anti-chrétien, le plus formidable ennemi de l'Église, est clairement annoncé dans l'Évangile. Il sera de courte durée; il paraîtra vers la fin des temps dont il sera un des signes précurseurs. Approchons-nous de cette redoutable époque? Le monde est-il sur son déclin? Peut-on espérer qu'il rajeunisse en revenant à la foi? ou bien sa tendance le conduit-elle évidemment à

(1) Se ipse Christum mentietur, et contra verum dimicabit. *Lact. Instit.* lib. VII, c. 19; id. *Iren. adv. Hæres.* lib. V, c. 25; id. *Cyrill. Hierosol. Catech.* XV. C'est l'opinion commune des Pères.

(2) Matth. XXIV, 25 et suiv. — (3) II Thess. II, 8.

l'anti-christianisme? Pour répondre, il suffit d'étudier la question suivante : Les tendances générales du monde actuel sont-elles chrétiennes ou anti-chrétiennes? Nous allons rapporter des faits généraux, connus de tous, mais sur lesquels on ne réfléchit peut-être pas assez. A peine nous permettrons-nous de tirer les conclusions : que celui qui a des yeux pour voir, voie.

VI.

La raison nous prenant, vous et moi, par la main, nous a conduits auprès d'un lit de douleur; et nous avons vu un vieillard criblé d'infirmités, se soutenant à peine sur ses bases tremblantes, malgré le bâton qui lui sert d'appui. A des convulsions fréquentes, à des spasmes affreux, à un dégoût mortel de toute nourriture bienfaisante, il joint un appétit maladif pour des substances délétères, et des habitudes vicieuses qui achèvent de ruiner ses forces. Sans être ni médecins, ni prophètes, nous avons dit : Il n'ira pas loin; et le sens le plus commun dirait comme nous : Il n'ira pas loin.

Or, étudiez bien le monde actuel; voyez-le de près, sans prisme trompeur, avec l'œil nu de la raison, il ne vous sera pas difficile de reconnaître le vieillard dont vous venez de prophétiser la mort prochaine.

Et d'abord, le monde n'est plus jeune; son acte de naissance datera bientôt de six mille ans. Vos historiens reconnaissent que ce long intervalle a été rempli par l'enfance, par l'adolescence et par l'âge mûr; et vos philosophes le prouvent très-bien en montrant que le monde a eu tour à tour les goûts, les idées, les habitudes caractéristiques de ces différentes époques de la vie. De l'état de société domestique, il a passé à l'état de société nationale; de l'état de société nationale, il s'est élevé par le christianisme à l'état de société universelle, apogée du développement et de la force qu'il lui est donné d'atteindre ici-bas. De cet état dans lequel il a longtemps vécu, il déchoit. La foi commune qui en était l'âme, la charité qui en était le lien, se changent visiblement, la première en systèmes nationaux, puis en opinions individuelles; la seconde en patriotisme exclusif, puis en égoïsme. Commencée il y a trois siècles, la décadence est aujourd'hui palpable. Prophètes, peut-être sans le savoir des hommes, que personne n'accusera de calomnier le monde actuel, n'ont-ils pas dit, et n'avez-vous pas reconnu la saisissante vérité de leurs paroles : « Nous sommes dans la voie de l'*abaissement continu?* » Comme pour la France, ce mot caractéristique est vrai pour les autres nations. Or, l'abaissement continu, c'est la décadence; et là

où il y a décadence, il y a diminution de la vie, par conséquent pour les nations diminution de la vérité et du christianisme, qui est la vérité complète.

Pour mieux apprécier ce grand symptôme, portez un regard rétrospectif sur l'Europe. Au commencement du seizième siècle, que voyez-vous? Du nord au midi, de l'orient au couchant, une seule famille de peuples chrétiens : plusieurs enfants, mais un seul père; plusieurs troupeaux, mais un seul bercail; plusieurs corps d'armée, mais un seul mot d'ordre. Partout le même symbole, le même culte, la même loi; partout un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême. Considérez aujourd'hui l'héritage des fils de Japhet. Au lieu de cette majestueuse unité de peuples qui grandissent ensemble; au lieu de ce concert unanime de cœurs qui croient, qui espèrent qui prient à l'unisson, vous n'entendez de toutes parts que des cris discordants. Voix de l'Italie qui chante le catholicisme; voix de l'Allemagne qui vante le rationalisme; voix de l'Angleterre qui prêche l'hérésie; voix de la Russie qui proclame le schisme; voix de la France qui exalte l'indifférence stupide; voix de tous les peuples qui disent : Mépris de Jésus-Christ; haine de la foi antique, une et universelle. Que sera-ce si, descendant des nations aux particuliers, vous

prêtez l'oreille à ces millions de voix étranges qui dans l'Europe entière proclament chaque jour, à chaque heure, sur tous les tons, mille et mille opinions absurdes, disparates, contradictoires : fruits monstrueux d'intelligences adultères, divisions de la division, négations de la négation, vestiges méconnaissables de la grande unité chrétienne qui faisait la gloire de l'Europe au jour de sa maturité?

Des régions supérieures de l'ordre religieux, cette division est descendue dans l'ordre politique; elle est partout : partout produisant ses fruits, la défiance et la haine. Défiance des gouvernants les uns à l'égard des autres; défiance des rois à l'égard des peuples, et des peuples à l'égard des rois; défiance des particuliers à l'égard des particuliers. Défiance haineuse; gouvernement, peuple, négociant, artiste, chacun voit aujourd'hui dans son voisin un rival ou un fripon. Défiance sombre; semblable à Néron qui, allant combattre aux Jeux Olympiques, se faisait accompagner de mille chariots portant ses armes et ses bagages, elle traîne à sa suite, sur tous les chemins de l'Europe, des fourgons surchargés de lois, de décrets, d'édits, d'arrêtés, d'ordonnances, suivis d'une armée d'avocats et de diplomates. Défiance excessive; elle a produit l'isolement, mais un isolement si universel et si profond

qu'il a fallu inventer un nouveau mot pour le caractériser. Ce mot, qui restera dans nos modernes vocabulaires, comme le nom d'une maladie nouvelle dans les dernières éditions d'un Dictionnaire de médecine, c'est ce mot sinistre : INDIVIDUALISME!! Est-ce là une tendance chrétienne ou anti-chrétienne?

VII.

Continuez votre étude. D'une main ferme écartez, écartez les pompeux colifichets dont notre siècle couvre sa tête, ses mains et sa poitrine; ouvrez le vêtement de gaze dorée qui enveloppe son corps comme les bandelettes une momie; quel triste spectacle! Voyez-vous ce cerveau vide, vide de vérités parce qu'il est vide de foi? Le monde européen qui, trois cents ans plus tôt, ne croyait qu'à Dieu et à l'Église, croit aujourd'hui à tout. Pas une folie en religion (1), en politique, en philosophie, qu'on ne lui persuade; pas une erreur qu'il ne proclame la vérité, le bien, le progrès, la réalisation absolue du beau, du bon, du juste; pas une utopie pour laquelle il ne se batte, il ne se soit battu jusqu'au sang depuis trois siècles. Le voyez-vous traîné

(1) Pour ne citer qu'un fait : Londres et sa banlieue comptent aujourd'hui *cent neuf religions* seulement!!

tour à tour à la remorque de tous les imposteurs, de tous les empiriques, de tous les charlatans qui ont voulu abuser de sa crédulité et se moquer de sa faiblesse? Luthériens, calvinistes, zuingliens, jansénistes, voltairiens, déistes, matérialistes, éclectiques, panthéistes, athées, rationalistes, républicains, constitutionnels, anarchistes, que dirai-je? tous les représentants des plus étranges, des plus ridicules, des plus funestes systèmes l'ont trouvé docile. Il a juré par tous les maîtres, il a eu de l'encens pour tous les dieux.

Ne vous étonnez pas qu'à la longue, fatigué, troublé, désorienté par tant de tiraillements contraires, l'infortuné vieillard soit tombé dans de fréquents accès de démence. N'insultons pas à ses cheveux blancs; ne lui rappelons ni ses repas fraternels autour de la guillotine, ni ses fêtes impudiques de la déesse Raison, ni ses danses frénétiques au pied du chêne de la liberté, ni tant d'autres excès qui font rougir ses enfants, qui le feraient rougir lui-même s'il en était encore capable : contentons-nous d'enregistrer, pour notre instruction, un fait, d'ailleurs rigoureusement logique aux yeux du chrétien, un fait qui exclut tout commentaire, et que la science formule en ces termes, après l'avoir invinciblement constaté : « C'est depuis le seizième siècle que

la folie est devenue pour ainsi dire endémique au sein de l'Europe; la folie se manifeste chez les nations en raison inverse de la foi. Moins il y a de foi chez un peuple, plus il y a de fous. Voilà pourquoi les pays protestants sont à l'avant-garde de cette glorieuse armée d'aliénés; la France vient ensuite. L'Espagne et l'Italie ont jusqu'ici marché à l'arrière-garde : elles comptent dix-sept fois moins de fous que les autres nations, malgré dix-sept fois plus de causes apparentes d'en donner davantage (1). Tel est, dans l'ordre religieux, politique et philosophique, l'état du monde actuel. Appelez cela progrès, perfectibilité toujours croissante; libre à vous. Tant qu'elle ne sera pas folie, la raison n'y verra jamais qu'une triste décadence; et nous, nous demanderons à tout homme de bonne foi : Est-ce là une tendance chrétienne ou anti-chrétienne?

Cependant, un abîme appelle un autre abîme. Dépossédée du monde surnaturel, en perdant la foi qui seule peut en assurer l'empire, l'Europe actuelle est tombée de tout son poids dans le monde des sens. Nouvelle infirmité! Jamais, depuis que le christianisme était venu révéler les sublimes espérances du siècle futur, jamais on n'avait vu l'homme ensorcelé par la bagatelle (2)

(1) *Voyez* les Recherches du docteur Esquirol, etc., etc.

(2) Fascinatio enim nugacitatis obscurat bona. *Sap.* IV, 12.

et enfoncé dans la boue des intérêts matériels, comme nous le voyons de nos jours. Il a penché sa tête vers la terre devenue son ciel; sur elle il a cloué ses regards, ses mains, son cœur. Le serf attaché à la glèbe, l'esclave à la meule, l'aliéné qui nage dans sa sueur en tournant la roue du puits de Bicêtre; vaines comparaisons, pour rendre les tourments, l'assiduité, la fatigue, l'ardeur fébrile de l'infortuné vieillard. Nuit et jour au travail, sur les fleuves, sur les mers, sur les chemins de fer, dans les entrailles du globe : pas un instant de repos. Que veut-il? Eh! que voulait la vieille société de Tibère et de Caligula? *Panem et circenses :* du pain et des plaisirs. Réduit à la vie des sens, pourvu qu'il ait de quoi l'entretenir heureuse et abondante, il est content. Ne lui parlez plus d'honneur, de dévouement, de sacrifice de l'intérêt personnel à Dieu, à la société; il ne vous comprendra pas. Si lui-même vous en parle, ne le croyez point. En cette matière, quelque abondante, quelque pénétrée qu'elle sorte de ses lèvres, sa parole n'est que l'art de déguiser sa pensée. Interrogez ses actes : passions généreuses, enthousiasme chevaleresque, honneur, dévouement, vertu, nobles et saintes choses qui jadis firent battre son cœur, tout cela s'est fondu dans un lingot d'or. Devenu calculateur et froidement égoïste, il inscrit sur

son drapeau : *Chacun pour soi, chacun chez soi.* Autrefois il revêtit sa puissante armure et se leva comme un géant pour conquérir un tombeau. Il était grand ce jour-là ; car ce tombeau, c'était le berceau de la civilisation chrétienne qui, élevant l'homme jusqu'à l'infini, en faisait l'enfant de Dieu et le candidat du ciel. Aujourd'hui on peut lui enlever et sa foi, et son Dieu et ses temples ; il restera muet, s'il n'applaudit (1). Voulez-vous obtenir de lui une croisade, une guerre acharnée ? Montrez-lui un traité de commerce à con-

(1) On a vu, il y a trois ans, l'autocrate moscovite, joignant la violence à la ruse, enlever d'un seul coup quatre millions de catholiques à l'Église et les précipiter dans les bras du schisme. Quelle nation de l'Europe s'en est émue ? Pas un mot de plainte, pas une protestation. Il ne s'agissait que des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ. Sous nos yeux même, un double fait s'accomplit, non moins honteux pour les nations catholiques. Il n'y a pas un an que le même persécuteur rendait un ukase qui ordonnait la déportation de toute la population juive des provinces polonaises à cinquante verstes de la frontière. A peine la détresse de ces malheureux fut-elle connue, que la maison Rothschild mit en jeu tout son crédit pour faire révoquer cet ordre ou pour en faire au moins suspendre l'exécution. Elle a, en effet, obtenu l'ajournement provisoire de la mesure, ainsi qu'une série d'adoucissements équivalents au retrait de l'ukase; et les grandes cours de l'Europe demeurent depuis douze ans spectatrices indifférentes, sinon bénévoles, de la spoliation de l'Église catholique et de l'affreuse persécution exercée contre ses ministres et ses enfants en Russie comme en Pologne! Il est donc vrai que le lien de la foi n'est plus rien aux yeux des peuples actuels; il est donc vrai que l'Europe monarchique n'a plus d'autre régulateur que l'or!

quérir; il ne sait plus se battre que pour de l'opium, du sucre et du tabac. Par un renversement plus étrange que tout le reste, au dix-neuvième siècle cela s'appelle progrès!!

Monde européen, roi déchu, aux jours de ta jeunesse, dans les années de ton âge mûr, je t'ai vu assis sur un trône élevé, environné de gloire. Ton noble visage était tourné vers le ciel, ton cœur était là, tes pieds seuls touchaient à la terre; vieillard aujourd'hui!!! à quoi te comparerai-je? Il y eut à Babylone un puissant monarque, jeune, brillant, entouré d'une pompe asiatique. Longtemps il fut par sa puissance et par sa sagesse l'image auguste du Très-Haut; mais l'orgueil, hideux serpent qui rampe à ses pieds, lui a glissé son venin dans le cœur. La tête lui tourne; il est frappé, il tombe; et les bêtes des forêts virent, sur ses vieux jours, le plus magnifique potentat de l'Orient brouter comme elles l'herbe des vallées, et partager leurs grossiers instincts : Nabuchodonosor est un type.

Vous avez vu la tête et le cœur du monde actuel; tête vide, sur l'ongle du pouce on peut écrire tout ce qu'il y reste d'immuable en religion, en politique, en philosophie; cœur dégradé, autrefois il se nourrissait du ciel, aujourd'hui il se repaît de la terre. Est-ce là une tendance chrétienne ou anti-chrétienne?

Grâce au catholicisme, régulateur suprême des sociétés, le monde moderne fut pendant de longs siècles exempt de ces bouleversements profonds qui, dans l'antiquité païenne, renversèrent les uns sur les autres avec tant de rapidité et de fracas les grands empires de l'Orient et de l'Occident. En perdant la foi, il a perdu la paix : l'équilibre social était brisé. Aussitôt une irrémédiable frayeur s'est emparée des rois et des peuples; un infaillible instinct leur fait comprendre à tous qu'ils n'ont plus de garanties supérieures, les uns pour leur pouvoir, les autres pour leur liberté. C'est alors que le droit du plus fort, retiré des décombres du paganisme, est devenu, sous le nom de Souveraineté du peuple, le premier article du symbole politique chez les nations transfuges du christianisme. Le jour où le nouveau dieu monta sur l'autel commença entre les rois et les peuples l'ère des chartes, espèces des contrats synallagmatiques, stipulant, sur une parole humaine, les conditions auxquelles le pouvoir serait donné et l'obéissance reçue. Dès lors le pouvoir a perdu tout ce qu'il avait de sacré; il ne descend plus du ciel, il monte de la terre : la royauté n'est plus une charge divine, c'est un mandat populaire. En attendant, chaque contractant fait sa part la meilleure possible; bientôt chaque contractant se

croit lésé ou fait semblant de l'être. La contestation est porté au tribunal de la force, et la justice rendue par le canon, quelquefois par le bourreau.

Après le combat, chaque parti panse ses blessures; on se rapproche, on pactise derechef, on ajoute de nouvelles conditions, on change, on supprime les anciennes, et toujours on jure de part et d'autre fidélité inviolable à la constitution. Promesses illusoires! Comme l'aiguille aimantée qui a perdu le nord s'agite perpétuellement sur son axe, le vieillard sans Dieu est perpétuellement inquiet et mécontent. Jouet de tous ses caprices, il ne sait ce qu'il veut, il veut tout ce qu'il n'a pas. De même que, dans l'ordre spirituel, les religions se sont succédé depuis trois siècles comme les feuilles sur les arbres; ainsi, dans l'ordre politique, les constitutions naissent en foule, et ne semblent naître que pour mourir. Telle est la consommation qu'on en fait aujourd'hui dans toute l'Europe, que la fabrication des chartes et des lois est devenue, comme celle des tissus et des fers, une profession permanente. Qu'est-il résulté de tout ce pénible labeur? Malgré tant de stipulations et de garanties, les gouvernements et les peuples ne furent jamais moins rassurés; la rupture est toujours imminente; ils vivent sur le pied de

guerre. Jamais on ne vit autant de serments de fidélité, jamais il n'y eut autant de parjures; jamais on ne parla tant de liberté, jamais la liberté ne fut plus indignement violée. Ce ballottement perpétuel entre le oui et le non, cet esclavage successif de toutes les utopies et de tous les intérêts, cette trahison sacrilége de tous les serments, on l'appelle progrès, émancipation!

VIII.

Toutefois, l'inquiétude, l'indéfinissable malaise qui semble être l'état normal de l'Europe depuis le protestantisme, se manifeste par des convulsions fréquentes, par des spasmes affreux : il en devait être ainsi. Retournant au paganisme par ses principes politiques, le monde doit rentrer forcément dans les conditions sociales du paganisme. Instabilité, anarchie, despotisme, tels seront les fruits de sa révolte contre l'Église. Comptez les révolutions qui l'ont tourmenté depuis trois siècles; non point ces révolutions qui, semblables à la brise, n'agitent que la surface de la mer; mais ces révolutions formidables, intimes, qui ne respectent rien et qui bouleversent la société jusque dans ses fondements : telles que ces noires tempêtes dont le souffle violent, remuant l'Océan jusque dans ses profondeurs, brise les vaisseaux, noie les navigateurs et amène tou-

jours la vase à la surface, vous en trouverez plus dans un siècle que pendant la longue période du moyen âge. Bien plus, le moyen âge n'offre peut-être pas une seule révolution semblable à celles qui ont si souvent désolé l'Europe depuis Luther jusqu'à Robespierre.

Là, vous voyez des déplacements de personnes, des changements de dynasties ; les hommes passent, mais les principes restent. Ici, personnes et principes, tout est emporté. La monarchie fait place à la république, la république au gouvernement représentatif, le gouvernement représentatif au despotisme ; et toujours il y a dans l'ombre un nouveau système *social* qui s'agite et qui s'efforce de saisir le sceptre porté tour à tour par tant de mains différentes. Dans cette lutte incessante, dans cette lutte à mort, rien n'est respecté. Violation de tous les droits divins et humains des peuples par les rois ; violation de tous les droits divins et humains des rois par les peuples : voilà ce qui est écrit à chaque page de l'histoire moderne. Violation de la *liberté* des peuples par les rois. Luther a parlé ; en Allemagne, en Suède, en Danemarck, en Saxe, en Angleterre, les princes et les rois ont brisé le joug du catholicisme ; ils sont *protestants*. Quel est le premier usage de leur *émancipation ?* Voyez-vous ces milliers d'églises et de couvents, patri-

moine du peuple, pillés, dévastés, brûlés, confisqués au profit des rois et de leurs satellites? Voyez-vous ces légions entières de religieux, de religieuses, de prêtres, de catholiques, noble et pure portion du peuple, chassés en exil comme de vils troupeaux, réduits au plus affreux dénûment ou expirant dans des tortures qui font frémir? Voyez-vous enfin, pendant trente années consécutives, l'incendie éclairant la face de l'Europe de ses flammes lugubres, et des fleuves de sang pénétrant ses entrailles de la Baltique à la Méditerranée?

Passez en Angleterre. Que disent les sanglantes bacchanales d'Henri VIII? Que dit plus tard l'horrible festin des trois géants du Nord? Semblables à trois vautours qui dépècent une blanche colombe tombée entre leurs griffes, voyez ces trois têtes couronnées s'adjugeant les lambeaux de l'héroïque Pologne, le peuple chéri de l'Église, le boulevard de la chrétienté (1). N'allons pas plus loin; aussi bien faudrait-il nous résigner à ne pouvoir tout dire.

Violation de *la liberté* des rois par les peuples. Ce que le monde chrétien n'avait jamais vu, ce qu'il n'aurait jamais cru possible, le vieillard l'a

(1) Florentissimi regni nobisque carissimi... Inclyta Polonorum orthodoxa natio... Carissima nostra Polonorum respublica. *Bref de Clément XIII au roi Stanislas et à l'archevêque de Gnesen*, 18 avril 1765.

vu deux fois, deux fois il l'a fait lui-même. Deux fois il a dressé un échafaud, il a pris la hache; et deux têtes de rois, jugés par lui, condamnés par lui, ont roulé dans la boue : et il a battu des mains!! Combien d'autres rois dont il a mis les jours en péril, tantôt par des conspirations sourdes, tantôt par des attaques ouvertes? Combien qui par ses ordres voyagent aujourd'hui sur la terre d'exil? Combien de trônes a-t-il tenté de renverser? Comptez si vous pouvez. Dans tous ces faits, et dans bien d'autres encore, ne trouvez-vous pas la justification de ce mot devenu célèbre : *les rois s'en vont?* Ce qu'il y a de certain et d'inouï en même temps, c'est que depuis trois siècles on a vu plus de régicides tentés ou exécutés en Europe que dans tout le reste du monde depuis l'arrivée du christianisme, et peut-être au-delà? Ce qu'il y a de certain encore, c'est que les rois actuels tremblent au faîte de leur pouvoir, à peu près comme le pilote tremble dans son navire avarié et battu par la tempête.

Qui peut le trouver étrange? Vassaux couronnés de leurs sujets, n'ont-ils pas vu comme nous, en moins d'un demi-siècle, *cinquante-deux trônes* voler en éclats, et leurs débris sanglants traînés dans la fange des carrefours par le peuple souverain? N'ont-ils pas entendu comme nous le despotisme populaire, sous le masque de la ré-

volution française, s'élevant jusqu'au paroxisme, prononcer à la face du monde épouvanté le serment inouï de *haine à la royauté?* Haine aux rois, haine aux nobles, haine aux puissants, tel fut son mot d'ordre pendant vingt-cinq années. La spoliation, la terreur, le nivellement, du sang et encore du sang, des ruines et encore des ruines de Lisbonne à Moscow, vous diront s'il fut fidèle à son serment. Qu'on ne s'y trompe pas, comme il le comprit autrefois, il le comprend toujours, comme il le tint, il le tiendra de nouveau : même cause, même effet. D'une part, dans la crainte qu'il ne s'oublie, chaque nuit ce serment est renouvelé sur un poignard par les nombreux adeptes des sociétés secrètes dont l'Europe est minée. D'autre part, on continue de souffler sur toute la face du globe le feu de la rébellion. Ce feu prend partout, partout il brûle. Là, volcan souterrain qui dévore les bases même de la société; ici, flamme livide qui en consume le faîte : partout incendie inextinguible, qui durera peut-être jusqu'à ce qu'il aille se confondre avec l'embrasement final où se dissoudront les éléments (1).

(1) En 1789, quelques personnes, qui regardaient la révolution française comme une effervescence passagère d'une nation inconstante et mobile, demandèrent à un homme d'état, le prince de Kaunitz, si elle serait de longue durée. Le vieux ministre répondit : *Elle durera longtemps, et peut-être toujours.* Jusqu'ici la prophétie s'accomplit.

De cet antagonisme profond, voyez ce qu'il résulte. La véritable notion du pouvoir et du devoir a disparu. Édifice ébranlé, surplombant, c'est à grand'peine si la société, malgré les nombreux étais dont on l'appuie, peut rester debout sur ses fondations minées : nul n'a foi à la durée de son existence. Est-ce là un progrès? est-ce là une tendance chrétienne ou anti-chrétienne? Ah! plutôt décadence, vieillesse, décrépitude que tout cela, ou les mots n'ont plus de sens.

IX.

A ces graves symptômes, s'en ajoute un autre plus alarmant encore. Noble fille du Calvaire, l'Europe, pendant douze siècles, s'était nourrie des saines et fortes doctrines du catholicisme. Elle était devenue grande entre toutes ses sœurs. Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant le monde chrétien était élevé au-dessus du monde antique. Si de loin en loin quelques empoisonneurs avaient tenté de falsifier ses aliments, aussitôt la fraude était signalée, la nourriture prohibée et le coupable mis au ban de la société. Ainsi furent traités les hérétiques et les novateurs, dont l'apparition vint troubler les siècles de foi. Dociles à la voix de l'Église, les nations averties détournaient avec horreur les

yeux et la main de l'aliment homicide. Tout change avec le seizième siècle. L'Europe ne veut plus ni du pain préparé par sa mère, ni de l'eau de sa fontaine. Elle se creuse des citernes qui ne tiennent pas l'eau, des citernes où ne séjourne qu'une vase impure : elle s'y désaltère. Des étrangers lui apportent un pain souillé, elle le reçoit avidement.

Pain du paganisme pour son enfance, pain de l'erreur pour son âge mûr, tels sont ses aliments favoris (1). Rétrogradant tout à coup de mille ans, le fils de l'Évangile brise violemment avec ses habitudes, ses idées, ses arts, son génie, sa philosophie, sa civilisation toute chrétienne, pour recommencer son éducation sous les auspices des païens. Faire élever ses enfants comme des citoyens de Sparte, d'Athènes ou de Rome; comme de futurs adorateurs de Jupiter et de Mercure, tel est son vœu le plus ardent. Qu'on ne lui parle plus des gloires du christianisme, de tous ces grands hommes dans les écrits desquels l'éloquence, la philosophie, la poésie coulent à pleins bords; pigmées que tout cela près des géants du paganisme. Pendant les dix années de sa vie où l'homme reçoit tout ce qu'il doit trans-

(1) Duo enim mala fecit populus meus : me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas. *Jerem.* II, 13.

mettre, on n'a cessé de lui répéter sur tous les tons, que le génie n'a jamais habité que le Portique ou le Forum, et il l'a cru. D'une part, il a grandi dans l'ignorance de sa religion, dans le mépris de ses gloires. D'autre part, comme la nourriture communique ses propriétés au corps qui se l'assimile, le paganisme lui a communiqué son esprit : esprit sensualiste, raisonneur, haineux. Il s'en était saturé, il l'a transmis. Lois, institutions, philosophie, éloquence, poésie, peinture, sculpture, architecture, langage, mœurs enfin, tout a pris une teinte prononcée de paganisme.

Devenus sensualistes, les arts ont étalé comme un immense scandale, aux yeux du monde chrétien, toutes les hideuses nudités qui faisaient des villes païennes autant de Sodome, et dont les abominables vestiges se retrouvent encore dans les ruines de Pompéi. Prédication puissante, ce langage des arts a produit dans les mœurs générales un cynisme dont le moyen âge n'eut jamais à rougir. Et l'on dit : Progrès!

Devenue païenne, la philosophie du seizième siècle et en deçà, a recommencé les tâtonnements du Lycée et du Portique. Pas une des mille absurdités qui font de l'histoire de la philosophie païenne, la page la plus humiliante des annales de l'esprit humain, qui n'ait été renouvelée, dé-

fendue, préconisée, appliquée à l'ordre politique et religieux. Et l'on dit : Progrès!

La science politique, redevenue païenne, n'a plus envisagé dans la vie sociale que l'antagonisme haineux des patriciens et des plébéiens, la lutte incessante des rois et des peuples. Elle a formé en leur temps les Brutus et les Scevola; elle nous ramène la froide unité, la grande centralisation matérielle de la Rome de Tibère. Elle a éteint la foi, cet œil de la politique chrétienne; et l'art de gouverner les peuples n'a plus été que l'art de les matérialiser, en leur procurant, au détriment même de leur vie surnaturelle, la plus grande somme possible de jouissances animales. Et l'on dit : Progrès! Dans tout cela, voyez-vous une tendance chrétienne ou anti-chrétienne?

Cependant un pain plus mauvais encore, disons mieux, un poison mortel lui fut présenté. L'hérésie vint inviter l'Europe à sa table. Sentinelle vigilante, l'Église éleva soudain la voix pour lui défendre l'entrée du festin de mort. A la sage défense de sa mère, ce monde, jusqu'alors si docile, entre dans des accès de fureur; il *proteste* qu'on n'a pas le droit de limiter ainsi sa liberté; il se moque de sa mère, il la repousse brutalement et se précipite avec avidité sur les viandes empoisonnées. Il en mange, et un feu cruel le dévore qui excite en lui une faim factice, insa-

tiable. D'innombrables empoisonneurs spéculent sur sa maladie : inventée depuis peu, la presse trahit sa noble mission et se met à leur service. Bâle, Amsterdam, La Haye, Genève deviennent de vastes laboratoires de poisons. Vains efforts! malgré son activité, la presse protestante succombe à la peine : à ce monde blasé, il faut des aliments plus délétères. Voici venir des troupes d'industriels hideux qui spéculent avidement sur sa corruption. Enfant prodigue du catholicisme, tu ambitionnes la nourriture des animaux immondes; tu seras satisfait (1). La fabrication des poisons intellectuels est devenue la branche la plus active de l'industrie moderne, et, après celle du vol, la science la plus perfectionnée de notre inqualifiable époque.

Eh, de grâce! que fait-on depuis trois siècles sur tous les points de l'Europe? sinon verser à pleines coupes des poisons de tout genre dans les entrailles brûlantes du monde moderne. Chose effrayante! Dans un an, dans un mois, dans un jour, dans une heure peut-être, il se répand et il s'absorbe aujourd'hui plus de doctrines anti-sociales, anti-morales que l'Europe n'en avait vu paraître pendant des siècles. Comme une nuée de sauterelles dévore l'herbe des

(1) Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis, quas porci manducabant. *Luc.* xv, 16.

prairies, les mauvais livres détruisent tout ce qui reste de vérités et de vertus dans les âmes. Est-ce là une tendance chrétienne ou anti-chrétienne?

X.

Les doctrines de mort ont porté leurs fruits : le monde actuel se livre à des habitudes qui achèvent de ruiner ses forces. Les deux parties nobles de son âme sont atteintes; le cœur est gangrené, l'intelligence pervertie. De là, le caractère nouveau du mal, à notre époque. Dans tous les temps il y eut des erreurs; mais l'apologie de l'erreur, par des hommes qui se disent chrétiens; mais la reconnaissance légale des droits de l'erreur au sein des nations *catholiques;* mais la glorification de la plus monstrueuse de toutes les erreurs, le rationalisme : voilà ce qu'on ne trouve, depuis l'Évangile, que dans les siècles postérieurs à la réforme. De même, dans tous les temps, il y eut des crimes; mais le crime sans remords, l'injustice sans restitution, le scandale sans expiation; mais la théorie du crime, mais l'apologie du crime, mais l'orgueil du crime: voilà encore ce qu'on ne trouve que dans le monde actuel. Enfin, dans tous les temps, il y eut des révoltes contre Dieu, contre l'Église, contre les puissances; mais la négation systématique de

l'autorité de Dieu, de l'Église et des rois; mais la théorie de la révolte, mais l'apologie de la révolte, mais l'orgueil de la révolte, mais la consécration légale du principe même de toute révolte : voilà ce qu'on ne trouve que dans le monde actuel; voilà le caractère propre de sa perversité (1).

Tremblons à la vue de la progression toujours croissante du vol, du sacrilége, de l'infanticide, du parricide et de tous ces forfaits, dont la nature et les circonstances font pâlir; tremblons en lisant les journaux, devenus les bordereaux

(1) « Qui peut se rappeler sans frémir le fanatisme du XVIe siècle et les scènes épouvantables qu'il donna au monde? Quelle fureur surtout contre le Saint-Siége! Nous rougissons encore pour la nature humaine, en lisant dans les écrits du temps les sacriléges injures vomies par ces grossiers novateurs contre la hiérarchie romaine. Aucun ennemi de la foi ne s'est jamais trompé : tous frappent vainement, puisqu'ils se battent contre Dieu ; mais tous savent où il faut frapper. Ce qu'il y a d'extrêmement remarquable, c'est qu'à mesure que les siècles s'écoulent, les attaques sur l'édifice catholique deviennent *toujours* plus fortes; en sorte qu'en disant *toujours :* « Il n'y a rien au-delà, » on se trompe *toujours*. Après les tragédies épouvantables du XVIe siècle, on eût dit sans doute que la tiare avait subi sa plus grande épreuve; cependant celle-ci n'avait fait qu'en préparer une autre. Le XVIe et le XVIIe siècles pourraient être nommés les *prémisses* du XVIIIe, qui ne fut en effet que la *conclusion* des deux précédents. L'esprit humain n'aurait pu subitement s'élever au degré d'audace dont nous avons été les témoins. Il fallait, pour déclarer la guerre au Ciel, mettre encore *Ossa* sur *Pélion*. Le philosophisme ne pouvait s'élever que sur la vaste base de la réforme. » *M. de Maistre, du Pape,* t. II, p. 85, *conclusion*.

du crime, et dont les vastes colonnes suffisent à peine pour enregistrer, chaque matin, les attentats de la veille; tremblons, hélas! nos craintes ne sont que trop fondées! Toutefois, ce qui doit nous glacer de frayeur, c'est moins cette hideuse nomenclature d'iniquités, que l'indifférence avec laquelle on les raconte, que le sang-froid avec lequel elles sont commises et l'insensibilité cynique du coupable qui fait du spectacle même de l'expiation un scandale de plus pour la société. Absence de remords dans les nations dont les gouvernements, moins religieux que l'aréopage ou le sénat romain, ne font plus monter vers le ciel la voix solennelle de l'expiation et du repentir, quels que soient les crimes qui se commettent. Absence de remords dans la plupart des individus qui, avalant l'iniquité comme l'eau, vivent joyeux, dorment sans insomnies et meurent tranquilles (1); partout affaiblissement visible de la foi et du sens moral : voilà le fait qui doit nous épouvanter. Tel est le caractère distinctif du monde actuel. Chaque jour il va se développant, et il se manifeste par des actes qui en sont la plus haute expression. Nous voulons parler de la progression inouïe d'un forfait, le

(1) Lætantur cùm malè fecerint, et exsultant in rebus pessimis. *Prov.* II, 14.

dernier et le plus grand de tous, puisqu'il est la violation simultanée de toutes les lois naturelles, divines, ecclésiastiques et sociales; d'un forfait qui accuse, et dans l'individu qui le commet, et dans les nations qui le voient sans courir aux autels, l'extinction de la foi, de la conscience et du remords : ce forfait, c'est le suicide!!

Quand on songe qu'avant le seizième siècle le suicide était à peine connu en Europe (1); quand on songe qu'il y a cent ans, un seul crime de ce genre suffisait pour jeter l'effroi dans la France entière; quand on songe que l'horreur publique, bien plus encore que l'autorité de la loi, faisait traîner le cadavre à la voirie; et qu'aujourd'hui, dans l'espace d'un mois, dans une seule ville, on en a compté SOIXANTE-SIX!! et que depuis dix ans on en compte plus de DIX-SEPT MILLE (2), commis indistinctement par des hommes, par des femmes et même par des enfants; la plupart préparés de sang-froid et exécutés sans remords; quand on

(1) Conséquence de la fausseté ou de l'impuissance des doctrines religieuses, le suicide a fait le tour du monde ancien. Il règne encore chez toutes les nations idolâtres. Banni par le christianisme, il a reparu en Europe à la suite du pyrrhonisme protestant et des systèmes philosophiques *renouvelés* des Grecs et des Romains. — Voyez l'*Histoire philosophique et critique du suicide,* par le P. Appiano Buonafede. In-8°, Paris, 1841.

(2) *Voir* les statistiques publiées par le gouvernement et par les journaux français et étrangers.

songe que l'esprit public en supporte chaque jour le récit avec la même indifférence que s'il s'agissait d'un fait sans valeur; qu'il applaudit à l'éloge funèbre du coupable; et que, non content de jeter des fleurs sur sa tombe, il exige du christianisme, pour son cadavre maudit, les honneurs sacrés, sous peine de voir ses ministres insultés et ses temples profanés; quand on songe qu'un pareil forfait a ses apologistes et ses admirateurs; que la théorie en est enseignée dans des livres destinés à la jeunesse; en un mot, quand on réfléchit qu'il n'est pas un crime si abominable qu'il soit contre Dieu, contre l'Église, contre la société, contre les parents, contre les époux, contre les enfants, contre les mœurs publiques et privées qui n'ait sa théorie, son apologie, son modèle, son héros, dans quelqu'un des ouvrages philosophiques et dramatiques des romans, des pamphlets, des gravures, des chansons, des journaux, vantés et dévorés dans les villes et dans les campagnes, et aussi nombreux en Europe que les atomes dans l'air : est-il possible, malgré la meilleure volonté, de voir là une tendance chrétienne? Que dis-je? Est-il possible de ne pas voir là un monde qui abjure le christianisme et qui se prépare d'affreux malheurs?

Et, de fait, si haut qu'on puisse remonter dans l'histoire, nous voyons tous les peuples,

devenus coupables, recevoir leur châtiment, ou s'empresser de le prévenir par des pénitences publiques. Les annales de Jérusalem, d'Athènes, de Carthage, de Rome surtout, sont pleines de ce double témoignage de la foi des nations et de la justice suprême, dont l'éternelle autorité sanctionne leur morale. Le monde païen anéanti, ombre effrayante qui erre encore parmi les ruines; Israël dispersé aux quatre vents, cadavre de peuple attaché depuis dix-huit siècles au gibet, sont des monuments authentiques de cette loi divine sans laquelle la terre serait inhabitable. A partir de l'ère nouvelle, cette loi devient plus visible encore. Lorsque le christianisme s'insinuant dans la société eut donné naissance au monde moderne, à l'Europe de Charlemagne, à la France de saint Louis, nous voyons de temps en temps, dans cette glorieuse famille de peuples chrétiens, quelques enfants rebelles à leur Père. Sont-ils endurcis dans le mal comme la Grèce et l'Orient? le fléau de Dieu éclate, et l'Orient de la Grèce sont rayés du nombre des peuples : à leur place, vous trouverez des troupeaux d'esclaves courbés sous le joug de la barbarie. Plus souvent humiliés et repentants, vous les voyez conjurer, par des expiations solennelles, la foudre suspendue sur leur tête. Les archives de la vieille Europe sont pleines de ces amendes

honorables des nations, des provinces, des cités.

Toutefois, remarquons-le bien, leur révolte n'était pour l'ordinaire que le mouvement brusque et passionné d'un fils, qui, tout en résistant à son père, ne laisse pas de reconnaître son autorité. Or, voici le monde actuel, qui est non-seulement en pleine révolte contre Jésus-Christ son père et contre l'Église sa mère; qui non-seulement se moque autant de leurs promesses, que de leurs menaces; mais encore qui a fait de la révolte contre eux un système, un devoir; qui appelle leur autorité un envahissement et une tyrannie; qui en nie le principe; qui aspire de toute la puissance de ses efforts et de ses vœux à la bannir complètement de ses lois et de ses affaires; qui loin de se repentir de cet attentat s'en fait gloire et le décore des noms pompeux de liberté et d'émancipation : et ce monde prétendrait vivre, vivre longuement (1)!

Mais s'il pouvait en être ainsi, grand Dieu! où en serions-nous? le mal aurait vaincu. Ce serait la plus terrible tentation contre la foi; ce serait le démenti le plus formel donné à l'expérience des siècles; ce serait le renversement le plus complet de l'ordre de la Providence; ce serait

(1) Honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longævus super terram. *Exod.* xx, 12.

l'anéantissement de la raison humaine. Dans cette supposition, l'homme serait plus fort que Dieu; et, en remportant une pareille victoire, jamais Satan n'aurait fait un prestige plus capable de séduire les élus mêmes. « Pendant votre union avec le christianisme, serait-il en droit de dire aux peuples : Vous fûtes soumis aux châtiments ou astreints à des expiations nationales pour vos crimes nationaux; depuis que vous avez commis le plus grand de tous, en vous moquant du christianisme, vous marchez de progrès en progrès, de félicités en félicités : une vie longue est à vous. J'avais donc eu raison de vous dire : Brisez le joug du christianisme et vous serez comme des dieux. Heureux ici-bas, vous n'avez rien à redouter dans un monde à venir; car les nations ne vont pas en corps dans l'autre monde. » Et voilà certes le bill d'indemnité le plus complet, la prime d'encouragement la plus séduisante donnés à tous les crimes nationaux. Il n'y a plus de Dieu pour les peuples, pour eux il n'y a plus de responsabilité morale. Le monde est un séjour plus redoutable que l'enfer; car, dans l'enfer, il y a un bras qui enchaine le méchant et une justice qui le punit. Ainsi, ou la logique, l'expérience et la foi sont en défaut; ou le monde marche vers d'effrayantes calamités, parce qu'il secoue avec un orgueil

inouï le joug de l'Agneau dominateur. Est-ce là une tendance chrétienne ou anti-chrétienne?

Tel est pourtant l'état de l'époque actuelle. Pas une ligne de ce lugubre tableau qui ne se puisse vérifier par vingt pages d'histoire.

Ainsi, la raison nous prenant, vous et moi, par la main, nous a conduits auprès d'un lit de douleur, et nous avons vu un vieillard criblé d'infirmités, se soutenant à peine sur ses bases tremblantes, malgré le bâton qui lui sert d'appui. A des convulsions fréquentes, à des spasmes affreux, à un dégoût mortel de toute nourriture bienfaisante, il joint un appétit maladif pour des substances délétères et des habitudes vicieuses qui achèvent de ruiner ses forces. Dans ce vieillard, n'est-il pas permis de reconnaître le monde actuel?

XI.

Croyez-vous encore qu'il ait un long avenir? La réponse affirmative à cette question ne peut s'appuyer que sur l'une de ces trois hypothèses. Il faut dire, ou que le monde actuel peut vivre sans le christianisme, ou qu'il sera régénéré par un dogme nouveau, ou qu'il reviendra franchement au christianisme. Telles sont les trois chances de vie qui lui restent : nous n'en voyons pas d'autres.

Examinons attentivement chacune de ces trois suppositions. Le monde peut vivre sans le christianisme, telle est la première. Mais depuis que le genre humain respire, jamais il n'a vécu sans religion : toujours et partout un dogme révélé préside à son développement. C'est le phare qui l'éclaire, c'est l'aliment qui le nourrit, c'est le tuteur qui le soutient et qui le protége, c'est le principe qui règle la moralité de ses actes ; car c'est le lien qui rattache l'homme à Dieu. Accepter ce dogme, en faire la vie de son esprit et la vie de son cœur, telle est l'épreuve salutaire imposée à la créature comme condition d'existence et de perfectionnement. Refuser de l'accepter, le rejeter orgueilleusement après l'avoir reçu, c'est, pour l'être moral, rompre avec Dieu, s'isoler de la vie, se donner la mort et provoquer la foudre. Vivre sous l'influence d'un dogme révélé, est donc la loi constante et fondamentale de l'humanité.

Or, le seul dogme, la seule religion qui ait été, à toutes les époques et sous tous les climats, la vie, la lumière, la loi du genre humain, c'est le christianisme. Le Patriarche et le Juif ont vécus de lui par l'espérance, comme le chrétien en vit par la foi. Le païen lui-même s'est nourri des restes de vérités chrétiennes conservées chez lui par la tradition ; et la vie des peuples a été plus ou

moins abondante, suivant qu'ils ont plus ou moins largement puisé à cette source de lumières, de vérités et de vertus. C'est ainsi que la branche de la vigne est d'autant plus vivace qu'elle reçoit avec plus d'abondance la sève qui s'élève du cep nourricier. Lors donc qu'on avance cette proposition, tant de fois répétée de nos jours : Le monde actuel peut vivre sans le christianisme, loin du christianisme, malgré le christianisme, on dit en d'autres termes : Le monde peut vivre sans élément de vitalité. On avance une contradiction palpable; on ne sait ce que l'on dit; on ne se comprend pas soi-même.

Toutefois, supposons un instant qu'il y ait pour les peuples, surtout pour les peuples qui furent chrétiens, un autre principe de vie que le christianisme. En renonçant à la foi chrétienne, leur intention est-elle d'embrasser effectivement un dogme nouveau? De grâce, à laquelle des *religions* existantes pensez-vous que veuillent se convertir les nations actuelles de l'Europe? Est-ce pour se faire juives, musulmanes ou idolâtres, qu'elles brisent le joug du catholicisme? Vraiment, les Rabbins, les Derviches et les Talapoins seraient bien reçus, s'ils venaient prêcher leur doctrine au sein de nos villes et de nos académies. Ah! entre toutes les autres, au-dessus de toutes les autres une chose est évidente, c'est que le monde

actuel ne veut plus de dogme religieux quel qu'il soit, c'est-à-dire, de dogme qui s'impose à la raison par voie de révélation et d'autorité. Je suis assez fort pour me passer de Dieu; voilà son dernier mot.

Quatre fois, depuis l'origine des choses, ce mot, expression adéquate de l'orgueil en délire, a été prononcé, et quatre fois il a provoqué une ruine complète. Fier des dons excellents de leur sublime nature, les anges refusent d'accepter le dogme du Verbe revêtu de la chair humaine, proposé comme épreuve à leur foi (1). Dans le ciel, Lucifer le premier ose dire en face à Dieu lui-même : Je monterai... je placerai mon trône au-dessus des astres... Je m'élèverai par-delà les nuées; je serai semblable au Très-Haut (2). La parole n'est pas achevée que le plus beau des archanges devient Satan.

Faible jusqu'au crime, le père de la race humaine brise le dogme qui lui est imposé, en vio-

(1) Lucifer initio non fuit tam stolidus, ut vellet esse Deus, aut Deo æqualis et secundus quasi Deus...

Quocirca verisimilis est illa doctorum sententia, Diabolo revelatam fuisse Christi hominis unionem hypostaticam cum Filio Dei, eumque hanc Christo invidisse, et sibi eam appetivisse. *Cornel. a Lapid. in Isaiam*, XIV, 13.

(2) In cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum... Ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo. *Isai.* XIV, 13, 14.

lant de propos délibéré le commandement qui en est l'expression. Pour la seconde fois le mot de l'orgueil est prononcé dans le paradis de la terre : Je serai semblable à Dieu. Adam n'est plus qu'une ruine; et sans une immense miséricorde jointe à une immense expiation, la vie humaine eût été tarie dans sa source.

Géants par leurs lumières, géants par leur force, géants par leur science de la nature et par leurs crimes, les hommes antédiluviens ont méprisé la voix d'Énoch qui s'efforçait de retenir sur leur tête altière le joug salutaire du dogme primitivement révélé; Noé, qui leur annonce pendant un siècle le châtiment de leur révolte, est devenu le sujet de leurs risées; pour la troisième fois ils ont dit la parole de l'orgueil : Nous serons semblables à Dieu. Le monde est englouti dans les flots. Une faible semence surnage, destinée à recevoir la rosée bienfaisante d'une révélation nouvelle.

Grâce à cette révélation, développement de la première, le monde vivra. Docile d'abord, il deviendra plus tard impatient du joug. Fort de ses connaissances expérimentales, fort de ses richesses, fort de son industrie, fort de sa prodigieuse civilisation matérielle, ce monde ose se déclarer indépendant du Seigneur et de son Christ. La raison devient la Divinité suprême; pour le juif

superbe, c'est Jéhovah; pour le païen, c'est Jupiter le maître des dieux. Une quatrième fois le mot de l'orgueil est prononcé : Je serai semblable à l'éternel. Titus à Jérusalem, les Barbares dans le reste du globe font ce que le déluge avait fait deux mille ans plutôt. Les catacombes deviennent l'arche de Noé. Là se conservent quelques familles, appelées à repeupler la terre, après avoir reçu l'effusion de l'esprit régénérateur. Sous l'influence du dogme chrétien, dernier accomplissement de ceux qui le précèdent, le monde revivra.

Enfin voici, vers la fin des temps, que ce monde, las du christianisme, adore de nouveau sa raison et redit le mot de l'orgueil : *Nous n'avons plus besoin de toi.* Le crime est commis, commis publiquement et sans repentir, le châtiment doit suivre. Ne peut-on pas affirmer qu'il sera complet et final? car il n'y a plus de religion nouvelle à attendre; par conséquent pas de semence à conserver qui, en la recevant, donne naissance à un nouveau monde.

Ainsi, soutenir que nous pouvons vivre sans le christianisme, est une prétention démentie par l'histoire et contredite par la raison. Cette première supposition est donc inadmissible.

XII.

La seconde ne l'est pas moins : attendre une religion nouvelle, serait une pure chimère, si ce n'était une impiété. Que le christianisme soit la dernière révélation qui doive avoir lieu sur la terre, c'est une vérité doublement incontestable. Tous les grands événements, dans l'ordre divin, ont été pressentis et annoncés longtemps à l'avance : Lorsque le Messie dut paraître le monde entier l'attendait. Les traditions répandues parmi les païens étaient d'accord avec les prophéties d'Israël, pour signaler la venue d'un nouveau règne, d'une nouvelle loi, du Juste par excellence, roi, législateur et Fils de Dieu. Une religion nouvelle, destinée à succéder au christianisme, par conséquent plus parfaite que l'Évangile, serait un divin événement bien plus important que la venue du Désiré des nations. Des voix bien plus éclatantes, bien plus soutenues, bien plus nombreuses devraient donc préparer le monde à cette manifestation suprême de la Divinité. Et cependant, nul oracle sur la terre, nul signe dans le ciel qui l'annonce. Voix de Dieu, pressentiments des peuples, traditions, prophéties, tout est muet. A cette preuve péremptoire, quoique négative, s'ajoute une preuve positive : c'est

la parole de Dieu lui-même. « Le règne de l'Évangile, a dit l'Éternelle vérité, doit durer jusqu'à la consommation des siècles. Lorsqu'il aura été prêché par toute la terre, viendra la fin des temps (1). » Ainsi, du côté du ciel, pas de dogme nouveau à attendre qui vienne se placer à la tête de l'humanité, pour la guider ici-bas dans les voies inconnues d'une perfectibilité chimérique.

Dira-t-on que le christianisme se régénérera, et qu'alors il sera le dogme nouveau dont l'influence doit donner une vie nouvelle à l'humanité? Nous n'avons qu'un mot à répondre. De deux choses l'une : ou vous croyez à la divinité du christianisme, ou vous n'y croyez pas; si vous y croyez, vous professez, comme nous, que le christianisme est immuable, éternel; et votre supposition est une impiété. Si vous n'y croyez pas, le christianisme n'est plus pour vous qu'un système humain, dès lors impuissant; et votre espérance est une chimère. D'ailleurs, où est ici, je vous prie, le besoin de régénération? Le christianisme a-t-il cessé d'être parfait? Eh! n'est-ce point parce qu'il l'est trop, beaucoup trop, qu'il importune et qu'on lui dit : Nous ne

(1) Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. *Matth.* XXVIII, 20.

Prædicabitur hoc Evangelium regni in universo orbe, in testimonium omnibus gentibus : et tunc veniet consummatio. *Id.* XXIV, 14.

voulons pas que tu règnes sur nous? Enfin, par qui le christianisme sera-t-il régénéré? Par son divin Fondateur? Mais il a dit formellement qu'il resterait le même jusqu'à la fin du monde, que les cieux et la terre passeront sans qu'un iota soit ôté ou ajouté à son dogme (1). Par l'homme? Mais qu'est-ce que l'homme pour toucher à une œuvre divine? L'homme perfectionnant Dieu! On croit rêver en entendant l'expression d'un pareil délire. Non, non, le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera le même aux siècles des siècles; et, quoi qu'il fasse, l'homme ne peut sortir de cette alternative : ou accepter le dogme chrétien tel qu'il est, ou le repousser : il ne lui est donné ni de le changer, ni de lui en substituer un autre.

Lui en substituer un autre! Telle est pourtant la prétention de certains hommes dont on peut douter qu'ils comprennent leurs paroles. Un dogme nouveau surgir de la terre, sortir d'un cerveau humain! L'homme inventer Dieu! inventer la foi, inventer le ciel, inventer l'enfer, inventer l'éternité! Le néant, inventer l'être! Jamais rêve ne réunit mieux toutes les conditions de l'absurde. Et puis ce n'est pas assez d'in-

(1) Amen dico vobis donec transeat cœlum et terra, iota unum aut unus apex non præteribit a lege, donec omnia fiant. *Matth.* v, 18.

venter un dogme : pour qu'il soit le directeur de l'humanité, il faut l'imposer; il faut lui obtenir la foi, la foi jusqu'au sacrifice de l'intérêt personnel, la foi jusqu'au sang, jusqu'au martyre. Autrement il est insuffisant; c'est un système dont les passions se joueront, comme elles se sont jouées de tant d'autres. Or, qu'est-ce que l'homme pour dire à l'homme : « Crois à ma parole; et s'il faut mourir pour y croire, meurs : c'est moi qui te l'ordonne?—Vous? Et qui êtes-vous, pour m'imposer vos pensées? Raison débile; ma raison vaut la tienne, mieux. » Et le dogme, et l'inventeur, et le prédicateur du dogme succombent sous les huées de la foule. N'est-ce pas ce que nous avons vu de nos yeux? La France entière ne retentit-elle pas encore des immenses éclats de rire par lesquels furent accueillis et tués, il y a dix ans, les présomptueux disciples de Saint-Simon?

D'ailleurs, quel dogme nouveau voulez-vous inventer? quel besoin en a le monde? Est-ce, comme nous l'avons demandé, que le christianisme n'est plus assez parfait? L'humanité a donc réalisé toutes les vertus sublimes qu'il enseigne! Vous aimerez Dieu de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et votre prochain, c'est-à-dire tous les hommes sans exception d'un seul, comme vous-

mêmes. Vous ne formerez tous qu'une seule famille de frères, et vous serez parfaits comme votre Père céleste lui-même est parfait (1); voilà ce que veut le christianisme. Cela ne suffit plus à notre siècle; il lui faut quelque chose de plus sublime. O dix-neuvième siècle, modèle de justice, de charité, de désintéressement, d'abnégation, de charité, d'humilité, de mortification, de détachement, et d'amour séraphique pour Dieu et pour les hommes, le christianisme est désormais insuffisant pour offrir un aliment à ton désir de perfection! Oui, à ce monde actuel, à ce monde si saint qui n'a plus assez de bagnes pour enfermer ses empoisonneurs, ses voleurs et ses parricides, il faut une religion plus parfaite, plus difficile à pratiquer, une morale plus pure; et, en un mot, il faut un dogme nouveau, perfectionnement de l'Évangile? Passé désormais dans les idées, dans les mœurs, dans les actions, le christianisme est épuisé, et le dix-neuvième siècle a encore faim de perfection! L'homme se meurt parce qu'il n'a pas d'aliment plus substantiel que l'aliment chrétien!

(1) Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua. Hoc est maximum et primum mandatum. Secundum autem simile est huic. Diliges proximum tuum sicut teipsum. *Matth.* XXII, 37, 38, 39.

Estote ergo vos perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. *Id.* V, 48.

Et il est des hommes qui expriment de pareilles rêveries, disons mieux, qui profèrent de semblables blasphèmes! L'un d'eux n'a-t-il pas écrit : « La philosophie est patiente... elle est pleine de confiance dans l'avenir. Heureuse de voir les masses, le peuple, c'est-à-dire le genre humain tout entier, entre les bras du christianisme, elle se contente de lui tendre doucement la main et de l'aider *à s'élever plus haut encore* (1). »

Mais c'est trop longtemps nous arrêter à discuter la supposition d'un dogme nouveau, d'un dogme humain, successeur du christianisme : on ne réfute pas le délire. Comme la première, cette seconde hypothèse est donc insoutenable.

XIII.

Reste la dernière, le retour du monde au christianisme : voici, en effet, la seule chance de vie qui lui reste. « Elle est réelle, disent de concert mille voix amies et ennemies; chaque jour elle devient plus certaine; il y a un mouvement religieux bien marqué. »

Distinguons soigneusement les conversions individuelles et le retour social aux principes.

(1) M. Cousin, *Introd. à l'hist. de la phil.* 2e leç. p. 59.

Qu'on voie depuis quelques années un mouvement catholique s'opérer dans les arts et dans plusieurs parties de la littérature; qu'il se manifeste un goût plus décidé pour l'architecture gothique; qu'on voie dans un certain nombre d'esprits une vague inquiétude qui les fait soupirer après quelque chose qui ne soit ni l'ouvrage des mains de l'homme, ni le produit de son imagination, quelque chose qui lie et qui repose les intelligences, une religion, en un mot, et non une philosophie; que cette disposition conduise aux pieds de nos chaires catholiques plusieurs milliers de jeunes gens; que depuis quelques mois, une fraction des ouvriers de la capitale se réunisse de temps en temps, pour assister à des réunions scientifico-religieuses; qu'à la suite de cette fermentation salutaire on voie des conversions de l'indifférence à la pratique; qu'il se dégage de jour en jour quelques âmes d'élite de la masse corrompue; que ces âmes fatiguées viennent s'abriter sous la tente du catholicisme : certes, ce n'est pas nous qui le nierons. Non-seulement nous reconnaissons, comme nous l'avons reconnue dès le principe et saluée avec amour, la réalité de ce retour salutaire.

Pour dire ici toute notre pensée, nous croyons même que le mouvement deviendra plus rapide et plus général; que les bons deviendront encore

meilleurs, et que l'Église reverra des fidèles dignes des premiers siècles. L'équilibre du monde moral le demande. Plus l'iniquité pèse dans la balance de la justice divine, plus la vertu doit être pure pour former le contre-poids. Rome païenne explique les catacombes. D'ailleurs, s'il est vraisemblable que nous touchons à une lutte gigantesque, il faut que la force de résistance soit proportionnée aux efforts de l'attaque. Enfin, à mesure que la cité du bien et la cité du mal approchent de leur séparation finale, plus la première deviendra digne du ciel, son éternelle demeure. Déjà cette petite société du bien composée tout à la fois des chrétiens qui n'ont point fléchi le genou devant Baal, et de ceux que la miséricorde a rappelés de leurs égarements, se montre admirable de zèle, d'activité, de charité et de patience. C'est elle qui chaque jour donne ses prières, ses expiations, son or et son sang, tantôt pour soulager les incalculables misères de l'Europe actuelle, tantôt pour tirer de la barbarie les nations les plus reculées du globe. Que dirons-nous encore? Dieu a des élus partout et dans tous les temps. A l'approche de la dernière catastrophe, comme à la veille du sac de Jérusalem, le divin Berger donnera, suivant l'expression d'Isaïe, un coup de sifflet pour appeler ses brebis dispersées aux quatre vents. Toutes s'empresse-

ront d'accourir; leur nombre est compté, pas une ne doit manquer à l'appel (1).

Si donc le mouvement religieux qu'on signale nous console, il ne nous étonne pas; et loin de changer notre conviction, il l'affermit. La raison en est, hélas! bien facile à comprendre. D'une part, ce mouvement ne se fait point sentir aux masses; d'autre part, il n'influe en rien sur le retour social aux principes chrétiens. Et d'abord, il ne se fait point sentir aux masses; il est une société mauvaise, saturée des doctrines de l'impiété moderne, qui peut dire comme les chrétiens du second siècle, quoique dans un sens bien différent : « Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout; vos villes, vos forteresses, vos colonies, vos bourgades, vos municipes, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais, le sénat, le forum : nous ne vous laissons que vos temples (2). » Cette société, sourde, aveugle, matérialiste, s'enfonce de plus en plus dans le mal.

Pour ne parler ici que de notre patrie, en vain l'Église de France, revenue de l'exil, a voulu ra-

(1) Et elevabit signum in nationibus procul : et sibilabit ad eum de finibus terræ : et ecce festinus velociter veniet. *Isai.* v, 26.

(2) Hesterni sumus, et vestra omnia implevimus, urbes, insulas, castella, municipia, conciliabula, castra ipsa, tribus, decurias, palatium, senatum, forum : sola vobis relinquimus templa. *Tertull. Apol.* c. 37.

viver cette masse inerte. En vain depuis trente ans elle a rassemblé les pierres éparses de ses sanctuaires, réparé ou rebâti trente mille églises; cette société n'y vient pas. En vain elle a partagé avec elle le pain de l'aumône, ce pain qu'une main avare lui jette en le lui reprochant; cette société a reçu ce pain et déchiré la main qui le lui donnait. En vain elle a fait retentir à ses oreilles la grande voix du Vicaire de Jésus-Christ, pour l'appeler à la pénitence solennelle. Cette voix, autrefois si puissante, a crié dans le désert. Que dis-je? ce qui ne s'était jamais vu, jamais entendu dans les siècles passés : à l'annonce du *Jubilé universel,* cette société a répondu par des *chansons* (1). En vain Dieu lui-même a prêché par la bouche de ses redoutables missionnaires. Le choléra, ce roi des épouvantements, est venu de sa part annoncer la pénitence; et, du sein de la France, pas une prière nationale ne s'est élevée vers le ciel. Bien plus, cette foule hideuse qui avait vu arriver le fléau avec une indifférence stupide ou une frayeur tout humaine, a fini par le jouer sur ses théâtres. A la voix de la mort s'est jointe la voix non moins terrible des éléments déchaînés. Les fleuves ont rompu leurs

(1) Les rues de Paris retentissent encore des refrains impies composés à cette occasion.

digues avec une fureur et une persévérance inouïe. Depuis trois ans ils désolent impitoyablement nos plus belles provinces. La terre elle-même, fatiguée en quelque sorte du poids de nos iniquités, tremble plus fréquemment que jamais sur ses bases ébranlées (1). En un clin d'œil, ses entrailles entr'ouvertes ont englouti une florissante colonie. Dans tout cela les masses n'ont vu que des *pertes* d'argent, et les sages ont nié que Dieu y fût pour quelque chose (2).

En vain l'Église de France, continuant son œuvre ingrate, a envoyé au secours de cette société quarante mille prêtres, cinq mille religieux, quinze mille religieuses, trente millions de bons livres, une armée de bienfaits; le mal n'a fait que s'accroître, s'accroître à vue d'œil. Ce n'est point ici une vaine déclamation; c'est un fait d'une lamentable authenticité : la main nous tremble en l'écrivant.

A la chute de l'Empire, la France n'avait pas un seul journal impie, pas un seul journal obscène; aujourd'hui elle en compte plus de cinq

(1) Un rapport, lu il y a quelques semaines à l'Académie des Sciences, contient la liste des tremblements de terre ressentis dans l'Europe et dans sa banlieue pendant l'année 1843. Cette liste en comprend environ *soixante!* Erunt pestilentiæ et fames et terræ motus per loca. *Matth.* XXIV.

(2) Oculos habent, et non videbunt; aures habent, et non audient. *Ps.* CXIII.

cents où l'impiété et l'obscénité la plus révoltante se donnent la main et marchent la tête levée. Dans ce développement épouvantable du mal, il est une circonstance connue de peu de personnes; et pourtant elle en dit à elle seule mille fois plus que toutes les paroles. De tous les journaux de l'Europe et du monde, le plus décidément, le plus constamment impie, fut fondé au retour des Bourbons : il émit ses actions à *cinq cents francs*. En quinze années, elles sont montées au chiffre énorme de *quarante mille francs !* Elles y seraient encore (1), si plusieurs centaines de feuilles périodiques de tous formats, spéculant comme lui sur la démoralisation publique, n'étaient venues lui faire concurrence d'impiété et d'immoralité. Comme contr'épreuve du progrès que nous constatons : tandis que la presse anti-chrétienne réalise d'aussi scandaleux bénéfices, les journaux catholiques ou végètent ou meurent de faim !!

A la chute de l'Empire, la France n'avait à déplorer que *deux* éditions de Voltaire, faites avant la révolution, pas une n'avait paru sous le régime impérial. Aujourd'hui on en compte plus de *vingt-cinq,* tant en France qu'en Belgique. Tout cela n'est encore qu'une faible partie du

(1) Malgré *sa décadence,* ce journal vient d'être acheté un demi-million !!!

mal. Depuis trente ans, les ouvrages les plus impies, les plus immoraux de l'ancienne littérature, exhumés de l'oubli, et rendus plus dangereux par le luxe sacrilége de la typographie et de la gravure, ont revu le jour sous toutes les formes. Aux publications anciennes est venu se joindre un véritable déluge de productions nouvelles. Celles-ci surpassent en cynisme tout ce qu'on avait jamais vu, tout ce que l'imagination la plus dévergondée, le cœur le plus corrompu et l'intelligence la plus profondément pervertie peuvent inventer en fait de mal. Et afin que cet épouvantable torrent de corruption qui roule à la surface de la France, s'infiltre plus promptement jusque dans ses entrailles et aille empoisonner la dernière racine de la dernière plante, un art infernal publie chaque matin ces productions immondes, par chapitres, par feuillets : et telle est l'avidité pour le mal que les spéculateurs d'immoralité regardent ce moyen comme un appât infaillible pour prendre un plus grand nombre d'abonnés. Faut-il le dire? grand Dieu! leur espérance n'est pas vaine!

Voulez-vous un dernier thermomètre de la progression de l'impiété? le théâtre nous le donne. Comparez-le à ce qu'il était il y a trente ans. Vous apprendrez que l'anti-christianisme y suit le même mouvement ascensionnel que dans

la presse; vous apprendrez que la plus détestable peut-être de toutes les pièces possibles a eu *quatre-vingts* représentations de suite (1); vous apprendrez que l'œuvre dramatique, quel que soit son nom, vaudeville, comédie, tragédie, drame, mélodrame, est la glorification sans cesse reproduite de tous les hideux instincts qui conduisent, en ce monde, au déshonneur, au bagne et à l'échafaud; dans l'autre, à l'enfer. Vous apprendrez que dans ce siècle, où tout s'estime à prix d'argent, une comédienne est payée comme quatre évêques; un comédien, comme sept archevêques; sans parler de mille autres détails non moins significatifs que la plume refuse de retracer. Alors, malgré que nous en ayons, il nous faudra bien convenir que les auteurs les plus déhontés du paganisme, Catulle, Lucrèce, Properce, Pétronne, seraient obligés de pâlir à la vue des énormités qu'on représente sur la scène et qu'on couvre d'applaudissements frénétiques, dans le royaume *très-chrétien,* au dix-neuvième siècle du christianisme!!

Or, comme le fleuve vient de la source, les actions viennent des idées. L'arbre de la science du mal, planté au cœur de la France, devait produire ses fruits, et le crime a marché d'un pas

(1) L'Auberge des Adrets.

égal avec la propagation des mauvaises doctrines. Pour ne pas remonter à une époque plus éloignée, depuis quinze ans surtout nous sommes en progrès, en progrès effrayant dans la voie du mal; les statistiques officielles, publiées chaque année par le gouvernement lui-même, en sont d'irrécusables témoins. De leurs dépositions, consignées au *Moniteur,* il résulte que, de 1827 à 1841, le nombre des coupables s'est accru relativement au nombre des citoyens dans la proportion de *trois* à *dix-sept.* Il en résulte un fait plus significatif encore, c'est que le nombre des récidives a plus que triplé, et qu'au 1er janvier 1843 on comptait dans les maisons centrales *quarante* récidifs, sur *cent* du nombre total des condamnés (1).

(1) Nous rapporterons les Statistiques dans le cours de cet ouvrage, en y joignant de plus grands détails. — Cette démoralisation de plus en plus générale devait produire un dernier effet : le *paupérisme.* La pauvreté matérielle chez un peuple est toujours en raison directe de l'indigence morale. Or, il y a indigence morale partout où il y a absence de vertus; il y a absence de vertus partout où il y a absence du principe qui seul produit les vertus : la religion. Chez les peuples irréligieux, vous voyez toujours dans les classes riches l'égoïsme; dans les classes pauvres, l'amour du luxe et le déréglement de la conduite. Le fils naturel de ces parents-là, c'est le paupérisme. La logique et l'expérience le prouvent, les chiffres le confirment. Écoutez ceux que vient de publier le gouvernement lui-même; ils sont de fraîche date, 1843.

« Le nombre des indigents secourus par les bureaux de bienfai-

Qu'en présence de pareils résultats on vienne encore nous parler de la gloire et du bonheur progressifs de la France, nous répondrons aux hommes qui ont la hardiesse de tenir ce langage ou qui ont le malheur d'y croire : « Ne soyez pas si fiers de quelques conquêtes de la science sur la nature. Ces conquêtes n'ont de prix qu'autant qu'elles rapprochent l'homme social de Dieu. Toute civilisation qui n'aboutit pas à un acte d'a-

sance était en 1833 de 700,826; il était en 1841 de 806,970. Le total des engagements aux monts-de-piété était en 1834 de 32,063,054 francs; il était en 1841 de 39,123,348 francs. » Que dirons-nous des banqueroutes, devenues un fait journalier? Dans la *seule* ville de Paris, depuis plusieurs années, on en compte, terme moyen, une par jour. « Dans les neuf premiers mois de l'année 1838, il en a été déclaré 323, et dans le mois d'octobre, 37; total, 360 faillites en dix mois. Le passif général de toutes ces faillites s'élève à environ 22 millions de francs. Depuis le 1er janvier 1839 jusqu'au 1er janvier 1840, il en a été déclaré au tribunal de commerce de la Seine, 1,013, dont le passif s'élève à plus de 60 millions. » *(Extrait des registres du greffe du tribunal consulaire de la Seine.)* — Il résulte de ces cruels témoignages que la *prospérité toujours croissante* n'existe que dans certain discours où elle est stéréotypée depuis treize ans; tout au plus sur les lèvres de quelques hommes qui, pourvus d'emplois à riches traitements, croient que tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles. Il en devait être ainsi; car les lois évangéliques des sociétés ne sont pas de vains mots; et nous ajouterons avec une triste conviction : Ce n'est encore là que le commencement des douleurs : *Hæc autem omnia initia sunt dolorum. Voyez* les dernières Statistiques criminelles et le rapport de M. de Tocqueville sur le projet de loi relatif au régime pénitentiaire, 1843.

doration et à une morale est un avortement; » ou un pas de plus vers la barbarie savante, mille fois pire que la barbarie sauvage.

Il est donc vrai, et nous venons, malgré nous, d'en fournir les preuves, à la double voix de Dieu et de l'Église, à leur action multiple, incessante et si bien soutenue depuis trente ans pour arracher la société mauvaise à l'erreur et au vice, cette société a répondu en poussant l'erreur jusqu'au délire, et en triplant le nombre de ses crimes. Ce qui veut dire, dans un langage tristement éloquent, que cette société s'est isolée trois fois plus qu'elle n'était du christianisme; et que depuis un demi-siècle l'Église de France n'a fait autre chose que galvaniser un cadavre. Est-ce à dire que ce grand déploiement de moyens salutaires de la part de l'Église; que tant de grâces de la part de Dieu sont demeurés sans effet? Nullement; il est écrit que la parole divine ne retourne jamais à vide auprès de celui qui l'a envoyée. Nous avons déjà dit, des âmes ont été tirées de la masse corrompue, d'autres seront encore appelées; d'autres, enfin, ont été conservées dans la vertu et dans la vérité. Tout se fait pour les élus. Puis une terrible substitution s'est accomplie. Le flambeau divin, repoussé, méprisé par un grand nombre, est allé dissiper les ténèbres des nations lointaines. L'obstination des

uns amène la conversion des autres (1). *O altitudo!*

XIV.

Le mouvement religieux qu'on signale ne se fait point sentir aux masses. Nous avons ajouté qu'il n'influe en rien sur le retour social aux principes chrétiens. L'avenir du monde reste donc enveloppé d'une redoutable incertitude; car si les conversions sauvent les particuliers, le retour social aux principes peut seul sauver les nations. Ce retour a-t-il lieu? Cherchons le principe chrétien, détrôné depuis trois siècles, qui a été replacé sur le trône.

C'est un principe chrétien que tout pouvoir vient de Dieu. Y a-t-il retour à ce principe? Est-ce que d'un bout de l'Europe à l'autre le *droit divin* n'est pas honni? Est-ce que la souveraineté du peuple, qui n'est que le rationalisme appliqué à l'ordre social, n'est pas le dogme politique le plus sacré et le plus universellement reconnu? N'est-il pas, à quelques faibles exceptions près, la base de toutes les chartes modernes? Gardien fidèle du dépôt sacré, le vicaire de

(1) Illorum delicto, salus est gentibus... Nolo enim vos ignorare, fratres, mysterium hoc (ut non sitis vobis ipsis sapientes) : quia cæcitas ex parte contigit in Israel, donec plenitudo gentium intraret. *Rom.* XI, 11, 25.

Jésus-Christ ne cesse d'avertir les nations que ce principe anti-chrétien ébranle la fidélité et la soumission dues aux princes, qu'il allume partout les flambeaux de la révolte; qu'il faut empêcher que les peuples ainsi trompés ne soient entraînés hors de la ligne de leur devoir. « Que tous considèrent, ajoute-t-il, que suivant l'avis de l'apôtre, *il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu;* que *celles qui existent ont été établies de Dieu;* qu'*ainsi celui qui résiste à la puissance résiste à l'ordre de Dieu, et ceux qui résistent, s'attirent la condamnation* (1). » Cette voix qui remuait autrefois l'Europe, ou n'est plus comprise, ou n'est point écoutée. Et, de toutes parts, l'on continue d'élever des autels au dieu du siècle, la souveraineté populaire.

C'est un principe chrétien que les gouvernements sont établis pour procurer le bien temporel et spirituel des peuples. Y a-t-il retour à ce principe? Développer l'industrie sans égard pour les lois de Dieu et de l'Église, procurer aux peuples la plus grande somme de jouissances animales, sans s'occuper de leurs besoins moraux; entraver l'Église, arrêter l'élan de la charité, n'est-ce pas tout ce que font, tout ce que savent faire les gouvernements d'aujourd'hui? Dans leur

(1) Encyclique *Mirari vos,* etc. ad omnes patriarchas, etc. 15 août 1832.

pensée, les peuples sont-ils de vils troupeaux à qui on ne doit que la nourriture matérielle? ou bien ont-ils des âmes immortelles à qui on est obligé de procurer le noble aliment de la vérité et de la vertu? il est permis d'en douter. En vain le Pontife suprême, s'adressant aux puissances de la terre, leur dit : « Qu'elles considèrent que leur autorité leur a été donnée, non-seulement pour le gouvernement temporel, mais surtout pour défendre l'Église, et que tout ce qui se fait pour l'avantage de l'Église, se fait aussi dans l'intérêt de leur puissance et de leur repos. Qu'elles se persuadent même que la cause de la religion doit leur être plus chère que celle de leur trône, et que le plus important pour elles, pouvons-nous dire avec le pontife saint Léon, est *que la couronne de la foi soit ajoutée de la main de Dieu à leur diadème* (1). » En réponse à ces avertissements paternels, tous les gouvernements de l'Europe, la Sardaigne excepté, persécutent aujourd'hui l'Église, ou par mille moyens odieux gênent son action pour le salut des âmes.

C'est un principe chrétien que l'union de l'Église et de l'État est à la société ce qu'est à l'homme l'union de l'âme et du corps. Y a-t-il retour à ce principe? Dans tous les pays, même

(1) Encyclique *Mirari vos*, etc. *versus fin*.

catholiques, ne proclame-t-on pas, en thèse générale, l'indépendance absolue de l'État et de l'Église? N'en est-on pas venu à soutenir leur égalité réciproque en attendant, ce que plusieurs font déjà hautement, qu'on soutienne la supériorité de l'État sur l'Église? Ne pousse-t-on pas à la séparation complète de l'un et de l'autre? Cette séparation n'est-elle pas regardée comme l'idéal de la perfection? Vainement le Père commun des nations chrétiennes s'efforce de signaler cette dangereuse théorie établie en principe absolu, comme apportant aux peuples la servitude sous le masque de la liberté. « Nous n'aurions rien, dit-il, à présager de plus heureux pour la religion et pour les gouvernements, des vœux de ceux qui veulent que l'Église soit séparée de l'État, et que la concorde mutuelle de l'empire avec le sacerdoce soit rompue. Car il est certain que cette concorde, qui fut toujours si favorable et si salutaire aux intérêts de la religion et à ceux de l'autorité civile, est un sujet de terreur pour les partisans d'une liberté sans frein (1). » Nommez le gouvernement qui a tenu compte de ces paroles, ou qui ait seulement songé à renouveler franchement et loyalement son antique alliance avec l'Église.

(1) Encyclique *Mirari vos,* etc.

C'est un principe chrétien que l'erreur n'a aucun droit. Y a-t-il retour à ce principe? Partout sous le nom de liberté de conscience, d'égalité des cultes, l'erreur ne marche-t-elle pas l'égale de la vérité, même chez les nations qui se disent catholiques? Ailleurs, l'erreur tient le sceptre, la vérité porte des fers. Ici encore le christianisme par l'organe de son Pontife, montre aux gouvernements l'abîme où cet indifférentisme les conduit. « De cette source infecte, dit-il, découle la maxime absurde et erronée, ou plutôt ce délire, qu'il faut assurer et garantir à qui que ce soit la liberté de conscience. On prépare la voie à cette pernicieuse erreur par la liberté d'opinions pleine et sans bornes, qui se répand au loin pour le malheur de la société religieuse et civile, quelques-uns répétant avec une extrême impudence, qu'il en résulte quelque avantage pour la religion. *Mais,* disait saint Augustin, *qui peut mieux donner la mort à l'âme que la liberté de l'erreur?* En effet, tout frein étant ôté, qui peut retenir les hommes dans le sentier de la vérité? Leur nature inclinée au mal tombe dans un précipice, et nous pouvons dire avec vérité *que le puits de l'abîme est ouvert;* ce puits d'où saint Jean vit sortir une fumée qui obscurcit le soleil, et des sauterelles qui ravagèrent la terre. De là, la perversion des esprits, la cor-

ruption plus profonde de la jeunesse, le mépris des choses saintes et des lois les plus respectables, répandu parmi le peuple; en un mot, le fléau le plus mortel pour la société; puisque l'expérience a fait voir, de toute antiquité, que les États qui ont brillé par leurs richesses, par leur puissance, par leur gloire, ont péri par ce seul mal, la liberté immodérée des opinions, la licence des discours et l'amour des nouveautés (1). » Pontife saint, voilez-vous la tête. Les nations actuelles, loin d'écouter votre voix, favorisent tous les cultes, un seul excepté qu'elles entravent, qu'elles tiennent dans un état d'abaissement et de suspicion, le culte véritable.

C'est un principe chrétien que l'erreur n'a pas le droit de se produire, à plus forte raison d'insulter la vérité et la vertu. Y a-t-il retour à ce principe? Dans l'Europe presque entière, l'erreur ne jouit-elle pas à l'égal de la vérité, et souvent plus que la vérité, du droit de se manifester dans les livres, dans les journaux, dans les académies, dans les chaires, partout où une voix peut se faire attendre; partout attaquant, niant, blasphémant avec impunité, quelquefois avec applaudissement, la vérité devenue son égale et même son inférieure? Que le souverain Pontife manifeste

(1) Encyclique *Mirari vos*, etc.

ses *craintes et sa douleur profonde, qu'il flétrisse, qu'il condamne cette liberté funeste, dont on ne peut avoir assez d'horreur, la liberté de la presse, pour publier quelque écrit que ce soit* (1); on soutient,

(1) Bulle *Mirari vos*, etc. — Entre cette condamnation formelle de la liberté de la presse et les réclamations des évêques de France en faveur de la liberté d'enseignement, identique à la liberté de la presse, il n'y a pas de contradiction. Les premiers pasteurs ne soutiennent nullement ce que leur chef a rejeté. Sa décision subsiste toujours; elle obtient de leur part autre chose qu'un stérile respect. La liberté qu'ils revendiquent, c'est l'exercice d'un droit inaliénable qu'on veut leur ôter; ils ne la demandent que comme l'application d'un principe contre lequel ils s'élèveraient en vain, puisqu'il est la base du gouvernement qui les régit et la conséquence de cette égalité établie entre tous les cultes, dont on voudrait leur refuser le bénéfice.

Tel est leur langage : « Vous établissez en principe, disent-ils au gouvernement, la liberté de tous les cultes; ce principe est l'athéisme déguisé. Comme le Vicaire de Jésus-Christ, nous le repoussons, nous le condamnons de toute l'énergie de notre conscience de chrétiens et d'évêques; mais, forcés de le subir, nous en réclamons du moins l'application en faveur du catholicisme. Or, la liberté reconnue à tous les cultes implique nécessairement la liberté de l'enseignement, seul moyen pour eux de vivre et de se perpétuer. Puisque vous daignez reconnaître comme un de vos cultes le catholicisme, vous ne pouvez donc, sans vous mentir à vous-mêmes, lui dénier la liberté de l'enseignement. Ainsi, d'une part, nous ne sommes point en contradiction avec le souverain Pontife, ses principes sont les nôtres; d'autre part, il serait injuste de nous rendre responsables des avantages que cette liberté peut laisser à l'erreur. Vous placez la religion dans une position intolérable, et dont elle ne peut sortir que par un moyen qui, sans donner à l'erreur de nouvelles armes, lui laisse simplement celles qu'elle a déjà. Comment pourrions-nous être coupables de ce que

on réclame cette liberté fatale, au besoin on fera des révolutions pour la défendre ou pour la conquérir.

Si les gouvernements essaient de la limiter, c'est uniquement dans leur intérêt égoïste. Qu'elle insulte la religion, qu'elle outrage les mœurs, l'impunité lui est acquise. En vain le Vicaire de Jésus-Christ, tremblant pour les puissances de la terre, fait entendre ces solennelles paroles : « Nous sommes épouvantés, en considérant de quelles doctrines, ou plutôt de quelles erreurs monstrueuses nous sommes accablés, et en voyant

nous ne saurions empêcher? Entre la liberté telle que vous l'avez conçue et une servitude meurtrière que nous verrons s'aggraver tous les jours, vous ne nous laissez que l'option : nous est-il permis d'hésiter? Voilà notre conduite, voilà toute la question actuelle. »

Mais si la prudence et le zèle de nos évêques peuvent réclamer aujourd'hui pour la France la liberté de l'enseignement, comme conséquence des principes émis par l'indifférentisme et comme moyen d'éviter un plus grand mal, il ne faut pas en conclure que cette liberté soit bonne en soi, toujours désirable, et qu'on doive chercher à l'établir dans les gouvernements catholiques où elle n'existe pas. Ce serait d'abord accuser d'erreur et d'imprévoyance l'Église qui l'a condamnée; ce serait ensuite méconnaître les droits imprescriptibles de la vérité. Sous un gouvenement athée ou dissident, c'est-à-dire hostile à la religion, la liberté de l'enseignement n'est que la liberté laissée à la vérité; tandis qu'au sein des nations catholiques, elle ne serait, comme la liberté de conscience et la liberté de la presse, que la *liberté de l'erreur* (*).

(*) L'excellent ouvrage intitulé : *Politique d'un philosophe chrétien,* contient sur la question traitée dans cette note les plus sages réflexions, chap. 8.

qu'elles se propagent au loin et partout, par une multitude de livres, et par des écrits de toutes sortes qui sont peu de choses pour le volume, mais qui sont remplis de malice, et d'où il sort une malédiction qui se répand sur la surface de la terre. Il en est cependant, ô douleur! qui se laissent entraîner à ce point d'impudence, qu'ils soutiennent opiniâtrement que le déluge d'erreurs qui sort de là est assez compensé par un livre qui, au milieu de ce déchaînement de perversité, paraîtrait pour défendre la religion et la vérité. Or, c'est certainement une chose illicite et contraire à toutes les notions de l'équité, de faire, de dessein prémédité, un mal certain et plus grand, parce qu'il y a espérance qu'il en résultera quelque bien. Quel homme en son bon sens dira qu'il faut laisser répandre des poisons, les vendre et colporter publiquement, les boire même; parce qu'il y a un remède tel que ceux qui en usent parviennent quelquefois à échapper à la mort (1)? » Quel a été sur les gouvernements l'effet de ces avertissements, les plus graves qu'ils puissent recevoir? Soit aveuglement, soit impuissance ou mauvais vouloir, ils n'en ont tenu, ils n'en tiennent aucun compte.

Parcourez de même tous les dogmes sociaux

(1) Encyclique *Mirari vos*, etc.

du christianisme, et dites s'il en est un seul qui, depuis vingt-cinq ans et au-delà, soit rentré dans la constitution politique d'aucun pays de l'Europe? L'opposition à tous ces principes ne demeure-t-elle pas la même chez tous les peuples qui la professent depuis cinquante ans? n'a-t-elle pas acquis la force d'une chose jugée et pris rang parmi les idées légitimes? n'est-elle pas devenue une espèce de monnaie courante, dont l'opinion se paie sans difficulté? n'a-t-elle pas envahi de nos jours les dernières nations, qui jusqu'alors ne l'avaient point partagée? Que disent les révolutions récentes d'Espagne et de Portugal? Quel est le mot d'ordre de la *jeune Italie?* Toujours et partout le même refrain : abolition des principes sociaux du catholicisme; plus de respect aux puissances établies de Dieu; plus d'obéissance à l'Église.

De cette disposition générale du monde actuel, voulons-nous une autre preuve? Il y a dans l'histoire moderne un fait capital qui en est la plus haute expression. Haine des peuples contre Dieu, principe du pouvoir politique et principe du pouvoir religieux, explosion la plus formidable qu'on ait jamais vue de l'anarchie et de l'impiété; en un mot opposition la plus complète aux dogmes sociaux du catholicisme : telle fut la grande révolution française. Ainsi la caractérise le Vicaire

de Jésus-Christ, l'immortel Pie VI. Remarquons bien qu'il ne s'agit pas seulement, dans ses paroles, des monstrueux excès qui ont été la suite du bouleversement, mais surtout des principes qui en furent la cause. « Nous savons maintenant, dit-il, ce que veut cette sagesse perverse, qui a enivré de ses poisons tous les peuples; qui, sous le nom de philosophie, s'est emparée de l'esprit public, et qui est devenue la maîtresse de toute espèce d'impiété, de licence, de cupidité, de perfidie et de débauches, la mère de toutes les calamités et de toutes les douleurs, montrant au grand jour qu'elle n'a été inventée que pour renverser toutes les choses divines et humaines. Ceux qui l'ont suivie se sont séparés de nous, et portant sur leur front le caractère de la bête, ils ont combattu contre l'Agneau et livré à l'Église les plus cruelles attaques (1). »

(1) Perversa illa... Sapientia, cujus ex veneficiis omnes gentes erraverunt, quæ in nomen invadens philosophiæ, non se religionis virtutisque magistram præbet, quod esset proprium christianæ germanæque sapientiæ, sed omnis impietatis, licentiæ, cupiditatis, perfidiæ, libidinis artifex, omnium calamitatum, dolorum, exitiorum parens, ad humana ac divina quæque subvertenda, sese excogitatam patefecit... En cur illæ inter ecclesiasticam et civilem potestatem tot excitatæ dissensiones, en cur in suspicionem apud potentes vocata Ecclesiæ auctoritas, opes in invidiam, libertas in captivitatem; nimirum ut, Ecclesiæ præsidiis generi humano subtractis, impietatis trophæa in deflagratæ religionis cineribus, si fieri posset, ad perditionem orbis terrarum universi constituerentur... Qui non modo

Quel a été l'effet de cette condamnation si formelle et si imposante? A-t-elle modifié une seule des idées régnantes? La révolution française n'est-elle pas toujours le modèle invariable et chéri de tous les peuples las du joug salutaire de l'autorité? Ses principes ne sont-ils pas un objet d'admiration, de bénédiction et d'une sorte de culte pour les hommes chargés de former l'opinion? N'est-elle pas chaque jour glorifiée comme l'événement le plus heureux des temps modernes, comme une vaste conquête de la raison sur les préjugés et sur le despotisme, comme le signal de l'émancipation et du bonheur de l'humanité? Son éloge n'est-il pas dans les livres destinés à la jeunesse, dans les discours solennels au sein des académies et des chambres législatives (1)?

se a nobis segregaverunt, sed etiam caracterem bestiæ in frontibus suis præferentes, cum Agno pugnaverunt, bellumque acerbissimum contra Ecclesiam gesserunt. *Bull.* Constantiam vestram, *aux évêques de France émigrés en Angleterre,* 10 *novembre* 1798.

(1) En général, on rend la France responsable de toutes les révolutions qui bouleversent le monde actuel : on la met toujours à la tête du mal. Il n'est que trop vrai, elle a été, elle est encore l'active messagère des doctrines anti-chrétiennes et anti-sociales. Certes, nous ne prétendons pas atténuer ses fautes, moins encore les nier; mais, en attendant le jugement de Dieu, l'histoire doit rendre à chacun selon ses œuvres. Qu'on le sache donc bien, ce n'est pas de la fille aînée de l'Église que sont sorties primitivement ces doctrines d'impiété et de mort. Elles sont venues d'Allemagne et sur-

Poussons nos recherches plus loin; interrogeons l'esprit public, étudions-le dans ses mani-

tout d'Angleterre. La France, séduite, n'a fait que les développer et les colporter. Tout le monde sait que c'est en Angleterre que les philosophes du dernier siècle allaient apprendre à penser : ils nous ont rapporté l'anglomanie intellectuelle qui a bouleversé nos idées, comme l'anglomanie financière bouleversa notre fortune. Tout le monde sait encore que c'est en Angleterre, en Écosse et en Allemagne que nos philosophes actuels sont allés chercher leurs systèmes de scepticisme et d'impiété.

Le clergé de France ne négligea rien pour mettre notre bien-aimée patrie en garde contre le dangereux voisinage d'Albion. Il avait prévu les maux que le protestantisme anglais ferait à la France, et par la France au monde entier. De là, ses efforts persévérants pour l'étouffer, en engageant la France dans une croisade non moins nécessaire que celles qui furent dirigées contre le mahométisme. Telle fut aussi la pensée dominante du grand pape saint Pie V. (Voir sa vie écrite aussitôt après sa mort, par *Catena*.) En 1645, Henriette de France, épouse de l'infortuné Charles Ier, vint solliciter des secours pour soutenir sa cause et celle de ses enfants, dont le triomphe se liait au retour du catholicisme. D'une voix unanime le clergé de France demanda qu'on accueillît les prières de la reine. Il fondait son avis sur ces considérations bien dignes de remarque : « Le triomphe complet du protestantisme en Angleterre, disait-il, ébranlera la religion catholique dans toutes les autres parties de la chrétienté; en punition de la lâcheté de la France aux choses du service de Dieu et de sa gloire, Dieu permettra que la religion catholique achèvera de se ruiner tout à fait en ce peu de pays qui lui restent maintenant en Europe. Secourir la reine est le moyen d'empêcher le triomphe du protestantisme et de détourner de dessus l'Église tous les malheurs qui s'ensuivront. » Puis, plongeant dans l'avenir un regard ferme et perçant, le grand évêque, organe de la reine, ajoutait cette étonnante prédiction : « Si on ne porte pas secours efficace à la reine, l'erreur passera de l'Angleterre parmi nous, et on verra derechef en France les églises ruinées, les

festations diverses, et voyons s'il a cessé de tendre au rationalisme. Quels sont les maîtres qui le forment? Qu'est-ce que la tribune? qu'est-ce que la philosophie actuelle en France et en Allemagne? qu'est-ce que la littérature? qu'est-ce que le journalisme? qu'est-ce que l'enseignement? Sont-ils devenus plus chrétiens? Hélas! à moins de vouloir s'aveugler de gaîté de cœur, il faut bien reconnaître que non-seulement ils sont restés, mais encore qu'ils deviennent de plus en plus rationalistes. Ainsi, en proclamant, en bénissant le mouvement religieux qui se manifeste, que

cimetières profanés, les cendres des morts jetées au vent, les évêques chassés de leurs siéges, les ecclésiastiques dépouillés de leurs revenus, les vierges consacrées à Dieu par le saint vœu de la religion violées, les prêtres et les religieux cruellement massacrés, les reliques des saints jetées au feu, le précieux corps de Jésus-Christ notre Sauveur foulé aux pieds et exposé à des outrages que j'aurais horreur de rapporter : on verra des millions d'âmes commises à notre charge infectées du venin de l'hérésie et précipitées dans les voies de la damnation; car voilà ce que nous préparent les parlementaires d'Angleterre au cas qu'ils puissent venir à bout de leur roi et de leur reine (*). « Ils en sont venus à bout : nous savons le reste. Le 30 janvier 1649, la tête de Charles Ier tombait sur l'échafaud; le 21 janvier 1793, c'était celle de Louis XVI. Depuis ce régicide on a vu l'Angleterre souffler le feu des révolutions partout : en France, en Italie, en Portugal, en Espagne, en Amérique, aux Indes, etc. Et l'on peut croire que le bouleversement du monde est son ouvrage.

(*) Remontrances et Harangues du clergé de France; in-fol. p. 526. Harangue faite au clergé de France en son assemblée, le 19 février 1646, par messire Jacques du Perron, évêque d'Angoulême.

faisons-nous, prêtres et chrétiens sincères? Nous nous réjouissons du retour de quelques catholiques indifférents à la pratique de leurs devoirs; nous enregistrons avec empressement la conversion d'un juif ou d'un protestant, et certes notre allégresse est fondée; il s'agit d'âmes immortelles rachetées par le sang d'un Dieu; mais pendant ce temps-là, l'esprit général entraîne les générations entières vers le scepticisme le plus complet.

Il est donc aussi vrai de le dire qu'il est triste de le penser, le retour national aux principes chrétiens, sans lequel il n'y a pas d'espoir pour le monde, n'a pas lieu dans le présent; aura-t-il lieu dans l'avenir?

Pour répondre à cette grave question, il faut établir avec toute l'exactitude possible la balance des maux et des remèdes, des craintes et des espérances. En exposant les ressources, loin de nous la pensée de flatter une confiance présomptueuse. De même en produisant au grand jour les difficultés qui s'opposent à ce retour si désirable, notre intention n'est point, à Dieu ne plaise, de le faire regarder comme impossible, et de jeter le désespoir dans les âmes. Nous voulons seulement montrer toute la grandeur du mal, la nécessité par conséquent d'un remède prompt et proportionné. Quel moyen plus puissant avons-

nous de tirer le monde de son létargique sommeil? quel motif plus pressant pour lui de tenter un dernier, un héroïque effort, afin de s'arracher au mal qui l'entraîne dans l'abîme? Cela posé, interrogeons l'expérience et la raison.

XV.

L'expérience nous mettant entre les mains les annales des peuples nous a dit : Instruis-toi; le passé est le livre de l'avenir. Ce livre, vous l'avez lu comme nous; et tous nous y avons vu cent nations différentes, en Orient et en Occident, passer du paganisme à la foi, et de la barbarie à la civilisation, fille de la foi. Quant aux peuples qui, après avoir été éclairés des lumières de l'Évangile, ont rompu avec le christianisme, nous les avons tous vus courir, avec une vitesse de plus en plus accélérée, dans les voies de l'orgueil et de la fausse science, jusqu'à leur ruine. En connaissez-vous un seul qui soit revenu sur ses pas?

Entre mille exemples il en est un qui frappe tous les regards. La nation grecque, malgré les avances, les prières et les efforts de l'Église latine, est-elle jamais revenue du schisme et de l'hérésie à l'unité de la foi? L'expérience n'a-t-elle pas constamment prouvé que ses promesses

ont été vaines, ses engagements hypocrites? Ah! elle a bien trouvé le temps et le moyen de consommer de plus en plus son schisme fatal, de s'enfoncer de plus en plus dans l'erreur, d'ajouter même une seconde apostasie à la première, en se déclarant indépendante du patriarche schismatique de Constantinople (1); elle a trouvé le moment favorable pour se suicider en se soumettant à la suprématie religieuse de l'empereur de Russie (2); mais nulle voix n'est sortie de son sein pour demander le retour à la foi véritable; nul effort n'a été tenté de sa part pour se replacer docilement sous la houlette du Vicaire de Jésus-Christ, reconnu cependant pour le pasteur suprême par tous les conciles œcuméniques de l'Orient et de l'Occident.

Le même fait qui se montre en Asie se reproduit en Europe. Depuis qu'à la voix de Luther les

(1) Décret de Nauplie, 4 août 1833.

(2) Aujourd'hui encore le royaume d'Athènes, qui doit en grande partie son existence à une nation catholique, se montre animé des mêmes dispositions. Sans doute dans des vues de miséricorde, la Providence lui a donné un roi catholique. Loin de profiter de ce moyen de salut, elle le repousse formellement pour s'enraciner dans le schisme. La chambre vient de *décider à l'unanimité* que le successeur du roi Othon serait chrétien *orthodoxe,* c'est-à-dire schismatique. « Les autres religions seront *tolérées,* dit l'article de la constitution, mais non *protégées* par les lois; » et comme l'Église catholique est surtout suspecte aux Grecs, c'est particulièrement contre elle que tous les efforts seront dirigés.

nations septentrionales ont fait divorce avec le christianisme, en connaissez-vous une, une seule qui soit revenue en corps de nation à la foi et à l'unité? Cependant, que l'Église n'a-t-elle pas fait pour ramener ces peuples endurcis? Quel zèle maternel, quelle prodigieuse activité, quel incomparable déploiement de moyens? Pendant dix-huit ans elle reste assemblée en concile afin d'opposer une digue infranchissable au torrent de l'erreur; plus de cent cinquante ordres religieux et congrégations, créés ou recréés depuis trois siècles, ont reçu mission de convertir ce monde égaré dans ses voies. Postés sur tous les points, ces glorieux corps d'armée ont combattu avec une constance, une valeur et une habilité dignes d'une prompte et complète victoire.

Dieu lui-même, secondant les efforts de l'Église, a tiré des trésors de sa miséricorde ces grands missionnaires d'amour et de terreur, capables de convertir l'univers. Ignace, Charles Borromée, Thérèse, François de Sales, Vincent de Paul, Alphonse de Liguori, ces saints puissants, dont les prières, les paroles, les miracles eussent arraché vingt nations aux ténèbres de l'idolâtrie; Bossuet, Fénelon, Mallebranche, Bourdaloue, Bergier, une foule d'autres dont la lumineuse parole aurait éclairé des aveugles-nés, ont été envoyés au secours de l'Europe infidèle.

Après les anges de la miséricorde sont venus les hérauts de la justice. La terre a tremblé, les catastrophes ont succédé aux catastrophes, comme la grêle succède à la grêle dans un jour d'orage. Qu'est-ce que l'histoire de l'Europe depuis trois siècles? sinon l'histoire des fléaux de tout genre qui n'ont cessé de l'accabler. Jamais la guerre intestine et étrangère n'avait été aussi incessante, aussi meurtrière, aussi universelle. Enfin la foudre a éclaté en même temps de tous les points du ciel. Pendant vingt-cinq ans la spoliation, le carnage, toutes les horreurs se sont promenées en souveraines sous les drapeaux victorieux de la France d'un bout de l'Europe à l'autre.

Sans doute que ce monde infidèle, n'en pouvant plus, criera merci; sans doute qu'il ouvrira les yeux sur la raison de tant de calamités, et qu'il cherchera à empêcher l'effet en détruisant la cause. Nullement; il s'est endurci sous les coups; ce qui lui restait de force il l'a tourné contre le Tout-Puissant (1). A la voix des saints qui l'appelaient à la pénitence, d'une voix infernale il a répondu en Allemagne, en Angleterre, en Suisse : Non le Christ, mais Barrabas; plutôt le déisme, plutôt l'athéisme, plutôt toutes les erreurs que le catholicisme.

(1) Contra Omnipotentem roboratus est. *Job*. xv, 25.

Et, de fait, voyez les Consistoires protestants de Suisse et d'Allemagne abjurer de plus en plus les dogmes et les croyances du christianisme, pour ne conserver qu'un fantôme de religion prétendue évangélique. De Genève à Berlin, vous entendrez du haut de leurs chaires les professeurs de toutes les facultés déclamer, avec toutes les arguties d'un rationalisme insensé, contre le peu de croyances qui avaient échappé au naufrage de la première apostasie. Les uns, regardant les livres de Moïse comme ceux d'Hésiode et d'Homère, en sont venus à ne voir que des mithes ou de vaines figures dans les faits de l'ancien Testament. Les autres tournent en dérision ou expliquent par des causes naturelles les miracles même de Jésus-Christ, afin de détruire les derniers vestiges de sa mission divine. Il en est même qui en sont arrivés au point de nier l'authenticité de l'Évangile et des faits qu'il contient.

Eh bien! malgré cette humiliation inouïe, malgré cette décadence rapide qui les conduit visiblement à la mort, pas une de ces nations n'a dit : Notre christianisme n'est plus qu'une ruine; il périt sous les coups des sectes et de l'impiété; nous ne conservons même plus cette foi que nos réformateurs regardaient comme nécessaire au salut : rameaux desséchés d'un grand arbre,

greffons-nous de nouveau sur cet arbre divin, seul il conserve la vie, seul il peut la rendre à toutes les branches; retournons à l'unité et à l'obéissance du Vicaire de Jésus-Christ. Non, cette voix, aucune nation ne la fait entendre.

L'Angleterre suit la même tendance. Malgré les sectes étranges qui fourmillent dans son sein et qui la dévorent comme les vers dévorent un cadavre, malgré les conversions individuelles au catholicisme, de jour en jour plus nombreuses, elle demeure immobile dans l'erreur et se montre sur tous les points du globe l'ennemie la plus acharnée de l'Église catholique. Aujourd'hui même, elle proteste par l'organe de son gouvernement qu'elle soutiendra le schisme de toute l'énergie de sa puissance. « Abolir la suprématie anglicane en Irlande, s'écriait naguère sir Robert Peel, c'est l'abolir en Angleterre; c'est rescinder la constitution, c'est briser tous les liens qui unissent l'Église à l'État : or, l'Angleterre n'est pas *mure* pour cette révolution (1). »

En France, à la voix des apologistes a répondu, pendant soixante ans, une voix, la plus puissante de cette époque, qui ne cessa de crier : *Écrasez l'infâme!!* ce qu'elle disait tout haut, des milliers le disaient tout bas : elles le disent encore. En

(1) Dans une séance du parlement, février 1844.

un mot, aux saints et aux défenseurs du christianisme, il a été répondu du nord au midi par un endurcissement dans le mal de plus en plus complet, par un enseignement de plus en plus général de mensonges, de sarcasmes et d'impiétés; et malgré les saints et leurs prières, malgré les apologistes et leurs écrits, malgré les châtiments divins; malgré les avertissements les plus solennels des Pontifes; malgré la liberté de l'éducation dont l'Église jouissait; la tendance rationaliste est allée se développant : elle a passé par-dessus toutes les têtes, par-dessus toutes les barrières. Tant il y a que pas un peuple de l'Europe n'a reculé d'un pouce dans le chemin du schisme et de l'hérésie!!! Loin de là; tous ont marché d'un pas effrayant dans les mille sentiers de l'erreur. Du protestantisme ils ont passé au déisme, du déisme au matérialisme, du matérialisme à l'athéisme et au panthéisme. Aujourd'hui vous les voyez arriver de toutes parts au scepticisme universel, abîme sans fond, dans lequel ils se poussent et tombent en chantant.

Voilà l'expérience.

XVI.

Consultée à son tour, la raison dit : Tout est possible à Dieu. Maître de la vie et de la mort, il peut conduire aux portes du tombeau, il peut

en rappeler; il peut arrêter le monde actuel sur la route de ses iniquités, comme il arrêta saint Paul sur le chemin de Damas. De ce siècle antichrétien il peut faire un siècle missionnaire de l'Évangile; il peut lui envoyer quelqu'un de ces hommes prodigieux cachés au fond des trésors de sa miséricorde, qui renouvelle, par des prodiges de puissance et de parole, la face souillée de la terre. Oui, et nous le répétons avec bonheur, il le peut; mais à moins d'un de ces moyens tout à fait imprévoyables et tout à fait exceptionnels, c'est-à-dire à moins d'un miracle, n'est-il pas bien à craindre que le monde actuel ne se convertisse plus?

Pour se convertir, tout coupable doit se repentir; et pour se repentir, il doit commencer par reconnaître ses torts. Coupable de schisme, d'hérésie, de rationalisme et de toutes sortes d'outrages envers le christianisme, le monde actuel reconnaîtra-t-il ses torts? Viendra-t-il, humilié et pénitent, implorer son pardon? Nous le désirons de toute l'ardeur de notre cœur, et le jour où les nations de l'Europe, désabusées, tomberaient ensemble aux pieds du catholicisme qu'elles outragent depuis si longtemps, serait le plus beau de notre vie, de la vie du genre humain. Mais, hélas! il arrive un moment où l'impie, après avoir abusé de toutes les grâces, corrompu son cœur, perverti son intelligence, tombe

dans l'endurcissement. En cet état il méprise tout, il se moque de tout (1). Or, l'expérience vient de nous montrer que tel était le monde actuel, en ajoutant que les peuples engagés dans la route de l'erreur n'ont jamais reculé.

Serons-nous une heureuse exception à cette loi formidable? Tel est, nous le répétons, le vœu le plus ardent de notre cœur; mais ici l'espérance ne peut reposer que sur un miracle de premier ordre. Deux causes puissantes se réunissent pour rendre plus difficile et plus douteuse que jamais la réalité d'un retour à la foi. D'un côté, le monde actuel est bien plus coupable que le monde païen : il a abusé de grâces infiniment plus grandes; d'un autre côté, depuis trois siècles, alors qu'il était moins perverti, tous les moyens ordinaires et même extraordinaires de la Providence ont été mis en œuvre pour rappeler cet enfant prodigue, et rien n'a pu l'arrêter sur le chemin de l'erreur (2), tellement qu'il est au-

(1) Impius, cum in profundum venerit peccatorum, contemnit. *Prov.* XVIII, 3. Percussimus fœdus cum morte, et cum inferno fecimus pactum... Posuimus mendacium spem nostram, et mendacio protecti sumus. *Isai.* XXVIII, 15.

(2) Entrevue par Mgr de Boulogne, cette tendance irrémédiable du monde actuel alarmait déjà, il y a vingt-cinq ans, l'éloquent évêque de Troyes. « Tous les fléaux, écrivait-il, ne sont que passagers : ils s'usent par leur propre violence. La guerre n'a qu'un temps; elle finit par lassitude. La peste n'a que des crises, et on

jourd'hui constitué vis-à-vis du christianisme dans l'opposition la plus complète qu'on ait encore vue. De négation en négation il est arrivé aux antipodes de la foi; il est rationaliste et il veut l'être. Il en est fier; et de toutes ses forces il travaille à le devenir davantage encore, s'il se peut. Dès lors, entre la glace et le feu, entre le jour et la nuit, moins grande est l'opposition, qu'entre le christianisme et l'esprit général du monde actuel. L'un dit : Je crois en Dieu; l'autre dit : Je crois en moi. L'un dit : Autorité : l'autre dit : Indépendance. C'est l'opposition absolue du oui et du non, l'opposition de Jésus-Christ et de Bélial. L'un niant tout ce que l'autre affirme, l'un voulant tout ce que l'autre ne veut pas, il s'ensuit que l'un est la destruction de l'autre.

connaît les moyens de s'en préserver. Le fanatisme n'a que des accès, et il trouve en lui-même son propre contre-poids. Mais, cette fièvre lente et continue de l'impiété, qui dévore à petit bruit les générations, qui nous en délivrera? Mais cette guerre sourde et intestine, qui va toujours rongeant le corps social, sans convulsions et sans secousses, qui la terminera? Mais ce monstre du suicide, toujours systématique et toujours calculant, qui l'arrêtera? Mais cette perte morale, qui porte jusqu'au cœur de l'État les principes de la mort, qui les guérira? Et, maintenant, grands physiologistes et diététiques savants, évertuez-vous; cherchez dans vos creusets et vos fourneaux quelque poudre ou quelques topiques pour calmer ce délire. N'ajournez point plus longtemps votre gloire, et montrez-nous enfin tout ce que peut un bon régime sur la morale et l'analyse sur les passions. » *Mélang.* t. III. p. 38.

C'est donc une question de vie ou de mort : être ou n'être pas, voilà le dernier mot de la lutte.

Il est un fait éclatant qui résume authentiquement cette situation, nous voulons parler de l'instabilité, ou pour mieux dire de la nullité des alliances entre l'Église et l'État si souvent tentées depuis trois siècles? Pressés par les circonstances, les gouvernements ont prié l'Église de leur venir en aide : ils lui ont proposé de faire alliance avec eux; mais le fait a prouvé qu'ils n'étaient pas sincères. Semblables à ces libertins ruinés qui jouent la vertu pour obtenir la main d'une pieuse et riche héritière qu'ils maltraitent le lendemain de leurs noces et dont ils dissipent la fortune; à peine ont-ils obtenu le concours de l'Église qu'ils ont déchiré leurs concordats, et l'ont opprimée de nouveau. L'histoire est là pour l'attester. C'est toujours comme auxiliaire et non comme reine, comme instrument gouvernemental, et non comme élément nécessaire de la société, comme moyen et non comme fin, que les États atteints de rationalisme ont appelé l'Église à leur secours.

Aujourd'hui même, sous nos yeux, dans l'Europe entière, que lui disent-ils par la voix insultante de leur conduite? « Nous avons besoin de vous, prêtez-nous votre concours, mais à la condition que vous ne ferez que ce que nous vous

permettrons. Nous avons besoin de votre chef suprême, et nous réclamons son concours; mais à la condition qu'il ne pourra parler directement ni aux peuples, ni aux évêques. Nous avons besoin de vos évêques, et nous réclamons leur concours; mais à la condition qu'ils ne pourront correspondre sans notre intermédiaire avec le souverain Pontife; qu'ils ne pourront intimer ses ordres sans notre permission; qu'ils ne pourront se réunir en conciles pour traiter ensemble des intérêts généraux de la religion; qu'ils ne pourront convoquer leurs assemblées synodales pour s'occuper avec leurs prêtres des besoins particuliers de leurs diocèses; qu'ils ne pourront rien écrire qui blesse nos prétentions : convaincus d'un seul de ces griefs, ils se verront réprimandés par notre ministre des cultes, traduits au conseil d'État, et malgré le pape qui les approuve, malgré leur conscience qui les absout, déclarés coupables d'abus.

Nous avons besoin de vos prêtres, et nous réclamons leur concours; mais à la condition qu'ils se renfermeront strictement dans le temple; qu'ils se garderont bien de trouver mauvais que nous n'y mettions jamais les pieds; qu'ils se contenteront de chanter leurs offices dédaignés, et de réunir autour de leur chair déserte les bonnes femmes et les enfants à qui nous nous réservons

le droit d'apprendre à se moquer de toutes *ces bêtises-là* (1); qu'ils enterreront sans mot dire tous les cadavres que nous voudrons leur envoyer; sous peine, s'ils ne font toutes ces choses, d'être honnis, injuriés, tournés en ridicule chaque matin par nos journalistes et nos romanciers. Nous avons besoin de vos religieuses pour enseigner nos enfants et soigner nos malades; nous réclamons leur concours; mais à la condition de soumettre humblement leur conduite et leurs doctrines, toutes les fois que nous le jugerons convenable, à l'inspection de nos délégués, jeunes ou vieux, chrétiens ou juifs; d'être tenues en état de suspicion perpétuelle par nos bureaucrates, qui contrôleront chacune de leurs démarches, qui ne leur permettront ni d'acheter un légume, ni de donner un médicament, ni de dépenser une obole pour les pauvres sans notre bon plaisir.

En un mot, nous avons besoin de votre action; mais nous ne la voulons que dans certaines limites, que nous déterminerons comme il nous plaira. Vous serez l'Église, mais vous serez dans l'État; nous commanderons, vous obéirez; nous

(1) Des hommes *instruits* assistaient naguère à un très-beau sermon sur la mort de l'âme occasionnée par le péché mortel, et ils disaient en sortant : « Pour qui nous prend-il? tout cela était bon à dire au moyen-âge! »

prendrons les âmes, vous aurez les corps. Vous aurez vos dogmes sociaux, nous aurons les nôtres diamétralement contraires, que nous nous efforcerons de faire prévaloir malgré vos réclamations et vos plaintes. Que ce contrat vous paraisse injurieux et oppressif, peu nous importe, vous n'aurez que le droit de le trouver bon.

« Toutefois, nous voulons être généreux : en témoignage de notre haute estime et de notre profonde reconnaissance, nous stipulerons à titre de salaire un morceau de pain pour vos prêtres, à qui nous devrions des richesses à titre de restitution ; nous veillerons, si nous le jugeons convenable, à la conservation de vos monuments religieux dont nous nous sommes emparés, et, par surcroît, nous donnerons à vos évêques quelques douzaines de croix d'honneur, des tableaux pour leurs chapelles, des marbres pour leurs cathédrales et même des glaces pour leurs palais (1). »

(1) Tout le monde sait que le roi de Prusse actuel donne des fonds pour achever la cathédrale de Cologne, et met l'archevêque en prison, parce que ce dernier n'a pas cru pouvoir souscrire aux exigences anti-chrétiennes du prince protestant. *Ab uno disce omnes!* Napoléon se faisait sacrer par Pie VII et dictait les articles organiques, en attendant qu'il s'emparât du patrimoine de Saint-Pierre et qu'il traînât le pape en prison. Les catholiques successeurs de Joseph II allouent chaque année 100,000 fr. pour faire des statues à la cathédrale de Milan, et ils mettent à l'index l'*Index de Rome, etc., etc.*

Voilà dans sa plus simple expression, le langage dérisoire que le monde actuel tient à la fille du Ciel. Ainsi, entre l'Église et les peuples rationalistes tout mariage véritable est impossible : il y a un empêchement dirimant; c'est celui que les théologiens appellent *disparité de culte*. L'une des parties adore Dieu; l'autre adore la raison. Toutes les deux veulent régner, non sur les corps, mais sur les âmes, afin de faire régner avec elles le Dieu qu'elles adorent. Tel est, aux yeux de l'homme qui réfléchit, le dernier mot de tout ce que nous voyons.

Or, la domination des âmes s'acquiert par l'enseignement. Le monde actuel le sait bien; car il dit : *l'éducation c'est l'empire*, parce que *l'éducation c'est l'homme*. Si donc il était disposé à revenir au christianisme, il s'empresserait de lui abandonner l'empire des intelligences. Mais il n'en fait rien. Voyez, au contraire, comme il est jaloux de l'instruction, comme il veut à tout prix en conserver le monopole : c'est pour lui, en effet, une question de vie et de mort. Usurpateur du droit le plus sacré du christianisme, il s'irrite, il menace, il accuse l'Église d'envahissement, toutes les fois qu'elle veut revendiquer l'exercice de sa mission divine. C'est de ce point élevé qu'il faut considérer la guerre si vive et si persévérante aujourd'hui en France et partout.

L'Université et les Jésuites ne sont que des mots qui cachent la pensée intime : le *Verbe divin* et le *Verbe humain ;* voilà ce qui est au *fond des choses*. D'un côté, c'est le christianisme qui veut sauver en le dominant un monde qui ne veut plus de lui ; de l'autre, c'est un monde anti-chrétien qui répète le cri du peuple déicide : *Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous*. Et de fait, tous les adversaires de la liberté d'enseignement savent fort bien que le clergé n'enseignera ni l'immoralité, ni la révolte, ni le mahométisme, ni le bouddhisme, ni le judaïsme, ni le paganisme, mais le christianisme. Voilà précisément pourquoi ils ne veulent pas qu'il enseigne, pourquoi ils ne le voudront jamais, pourquoi ils ne peuvent pas le vouloir. Le christianisme roi, c'est le rationalisme vaincu. Or, comme nous l'avons vu, ils savent parfaitement que la royauté intellectuelle c'est l'éducation. Ainsi, à moins d'un miracle, le clergé n'a rien à attendre du monde actuel.

Et vous, Église sainte, répétez dans l'amertume de votre cœur maternel : J'ai nourri, j'ai élevé des enfants, et ils m'ont méprisée ! Le bœuf connaît son possesseur et l'âne l'étable de son maître : mais Israel ne m'a point connue, et mon peuple ne m'a point comprise (1). A quoi

(1) Filios enutrivi et exaltavi, ipse autem spreverunt me. Co-

ont abouti et votre longanimité, et vos avances, et vos nombreuses concessions? Depuis trois siècles vous perdez constamment du terrain en Europe. L'esprit public vous est devenu de plus en plus hostile. Il tend à le devenir chaque jour davantage.

C'est une loi du monde matériel que les corps gravitent vers leur centre, avec une rapidité d'autant plus grande qu'ils s'en approchent davantage; de même, c'est une loi du monde moral que l'erreur se développe d'autant plus vite qu'elle approche davantage de la négation complète, son centre d'attraction et son terme final. La marche du protestantisme en est une preuve bien frappante. Longtemps il se maintint sur le terrain de l'Écriture sainte, luttant contre lui-même pour retenir quelques vérités; mais poussé par l'irrésistible logique il a rompu tous ses liens, et sous la conduite de la philosophie il marche de négation en négation, avec une force et une rapidité que rien n'a pu ni arrêter, ni ralentir. D'un autre côté, c'est depuis treize ans surtout que la presse, brisant toute espèce de frein, a versé par torrents ses poisons les plus actifs dans les entrailles des peuples; que les journaux, dépouillant toute pudeur, sont devenus des pré-

gnovit bos possessorem suum, et asinus præsepe domini sui : Israel autem me non cognovit, et populus meus non intellexit. *Isai.* I, 2, 3.

dicateurs incessants de l'immoralité la plus scandaleuse et de l'impiété la plus révoltante; que le rationalisme a parlé du haut des chaires publiques sans honte et sans contrôle; que la loi sur l'instruction primaire a ouvert un plus grand nombre d'âmes à la séduction, en leur procurant le moyen de lire tout ce qu'on ose écrire. Or, toute cette génération nourrie de pareils aliments, n'est pas encore au pouvoir. Dans quelques années seulement, elle paraîtra sur la scène; elle sera partout et partout elle transmettra ce qu'elle a reçu..... Peut-on espérer logiquement que la conséquence de semblables prémisses sera un retour national au catholicisme?

XVII.

Résumant ce qui précède nous disons, et nous le disons la crainte et la douleur dans l'âme : Depuis le seizième siècle, les tendances nationales de l'Europe en religion, en philosophie, en éducation, en politique nous semblent manifestement anti-chrétiennes. Que faut-il donc penser du monde actuel? Sur quoi repose la foi en son avenir? Sur l'une des bases suivantes : Admettre ou qu'il peut vivre sans le christianisme, ou qu'il vivra sous l'influence d'un dogme nouveau, ou qu'il reviendra franchement au christianisme. De

ces trois hypothèses les deux premières sont absurdes autant qu'impies, nous l'avons montré; reste la dernière. Or, nous venons de voir qu'à moins d'un miracle de miséricorde et de puissance, qui ferait pour ainsi dire remonter vers sa source le torrent de l'erreur que rien n'a pu arrêter depuis trois cents ans, le monde ne reviendra pas au christianisme. Où va-t-il donc?

Semblable au navigateur qui, lancé par la tempête sur des mers inconnues, interroge avec anxiété sa fidèle boussole pour savoir à quelle hauteur il se trouve, le chrétien, placé en face de ce terrible problème, s'empresse de demander aux traditions catholiques à quel point le monde en est de sa course. Une voix semble lui répondre : Voyez, veillez et priez; les temps périlleux approchent (1). Il croit en voir les signes précurseurs dans les événements contemporains. Ces événements, nous allons les exposer avec la scrupuleuse fidélité de l'histoire. C'est un sujet de méditations qui nous paraît digne des esprits sérieux. Nous le leur offrons, en déclarant de nouveau qu'ici comme ailleurs nous n'aspirons nullement au rôle de prophète : nous ne sommes et nous ne voulons être que rapporteur impartial.

D'abord, dans cet éloignement progressif du

(1) Videte, vigilate et orate. *Marc.* XIII, 33. Hoc autem scito, quod in novissimis diebus instabunt tempora periculosa. *II Timoth.* III, 1.

christianisme, principe vital des sociétés, le chrétien voit un signe de la décadence du monde. Ce spectacle ne l'étonne point; il sait que le monde doit finir (1). Bien qu'il ne puisse, ni ne pré-

(1) Le monde a toujours eu la conscience de l'arrêt de mort porté contre lui. Il serait inutile d'entasser les passages des auteurs juifs et chrétiens qui rendent témoignage à cette vérité. Les philosophes païens eux-mêmes l'ont reconnue. Héraclite croyait que le monde serait un jour consumé par les flammes et qu'il renaîtrait de ses cendres. *Simplicius, Com. in Aristot. lib. de Cœlo, lib.* I, *c.* 9. Les Stoïciens soutinrent dans la suite le même sentiment; Cicéron le rapporte ainsi :« Ex quo eventurum ut ad extremum omnis mundus ignesceret, cum, humore consumpto, neque terra ali posset, neque remearet aer, cujus ortus, aqua omni exhausta, esse non posset; ita relinqui nihil præter ignem; a quo rursum animante, ac Deo, renovatio mundi fieret. » *Lib.* II *de Natur. Deor. n.* 118. Lucain l'a exprimé de même dans cette apostrophe à Jules César :

Hos, Cæsar, populos, si nunc non usserit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti :
Communis mundo superest rogus.
Phars. lib. VII.

Lucrèce dit la même chose :

. . . . Tria talia texta
Una dies dabit exitio; multosque per annos
Sustentata ruet moles, et machina mundi.
Lib. IV.

Ovide rappelle l'ancienne tradition :

Esse quoque in fatis reminiscitur adfore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.
Metamorph. I

tende déterminer l'époque de la catastrophe (1), il sait qu'une tradition la fixe dans le cours du sixième millénaire, et que des signes avant-coureurs doivent l'annoncer. Cette tradition est deux fois respectable, soit par son antiquité, soit par les noms qui l'appuient. Commune aux Juifs et aux Chrétiens, elle résume la pensée des deux peuples dépositaires des enseignements primitifs, et se perd dans la nuit des temps.

Chez les Hébreux, elle avait cours sous le nom du prophète Élie : « La maison d'Élie, dit le Talmud, enseigne que le monde durera six mille ans (2). » Loin d'avoir été repoussée comme une opinion sans fondement ou une fable puérile, cette tradition a passé dans l'Église. Elle se manifeste dès les temps apostoliques, elle est générale parmi les Pères et les commentateurs. En sa faveur elle compte entr'autres saint Barnabé. « Le sabbat, dit-il, est nommé dès le commencement de la création : or, Dieu fit tous ses ouvrages en six jours; il se reposa le septième jour, et le sanctifia. Faites attention, mes enfants, à ces paroles : Il acheva tous ses ouvrages

(1) Ce serait une présomption téméraire et vraiment condamnable de vouloir préciser l'époque de la fin des temps; car Notre-Seigneur a dit que les anges mêmes ne la connaissent pas. *Matth.* XXIV, 36.

(2) Docet domus Eliæ : Sex mille annis erit mundus. *Talmud. Tract. Sanhedrin*, cap. Helec.

en six jours. Elles signifient que la durée du monde ne doit être que de six mille ans, et que c'est le terme que Dieu a marqué à tous ses ouvrages; car mille ans sont comme un seul jour devant lui; et lui-même l'assure en disant : Le jour d'aujourd'hui est comme mille ans devant mes yeux. Ainsi, mes enfants, la durée de toutes choses sera de six jours, c'est-à-dire de six mille ans (1). » Vient ensuite saint Justin, homme apostolique, martyr et apologiste célèbre de la religion sous Marc-Aurèle. « Selon plusieurs endroits de l'Écriture, dit-il, on peut conjecturer que ceux-là disent vrai, qui prétendent que la durée de l'état présent de ce monde sera de six

(1) Sabbato meminit in principio creationis : fecitque Deus in sex diebus opera manuum suarum; et consummavit in die septima, et in ea requievit, et sanctificavit eam. Advertite, filii, quid dicat : Consummavit in sex diebus; id ait; Omnia consummabit Dominus Deus in sex millibus annorum. Nam apud illum dies æquiparatur mille annis, ut ipsemet testatur, dicens : Ecce hodiernus dies erit tanquam mille anni. Itaque, filii, in sex diebus, hoc est, in sex annorum millibus consummabuntur universa, c. 15, v. 3-5.—Nous savons bien que l'épître catholique de saint Barnabé n'est point comptée parmi les écritures canoniques. S'il en était ainsi, la question qui nous occupe serait décidée. Mais nous savons qu'elle remonte aux temps apostoliques, parce qu'elle est citée avec de grands éloges par Origène, par Clément d'Alexandrie, etc. Nous savons encore qu'Eusèbe et saint Jérôme l'attribuent à saint Barnabé. Ce dernier dit : Cette lettre peut beaucoup servir à l'édification de l'Église, et je la crois, aussi bien qu'Eusèbe, véritablement de saint Barnabé. *Catalog.* n. 6, p. 106, t. IV.

mille ans (1). » « Autant il y a eu de jours pour la création du monde, dit saint Irénée, autant il y aura de millénaires pour sa durée. Ce que l'Écriture dit qui est arrivé alors est en même temps une prophétie de ce qui doit arriver dans la suite (2). » Saint Hippolyte, martyr, partageait le même sentiment (3). « Toutes les œuvres de Dieu, ajoute Lactance, ayant été achevées en six jours, il est nécessaire que le monde demeure dans l'état présent pendant six mille ans : car le grand jour du Seigneur est de mille années, comme le prophète le remarque en disant : « Devant vos yeux, Seigneur, mille ans sont comme un jour (4). » Sur ces paroles de saint

(1) Quæst. ad orthodoxos, quæst. 71. vel ad gentes 71.

(2) Quotquot enim diebus hic factus est mundus, tot et millenis annis consummatur. Et propter hoc ait scriptura Geneseos : « Et consummata sunt cœlum et terra, et omnis ornatus eorum. Et consummavit Deus die sexto omnia opera sua, et quæ acta sunt fecit. Hoc autem est et antefactorum narratio, quemadmodum et futurorum prophetia. » *Adv. hæres.* lib. v, *vers. fin.*

(3) Apud Biblioth. phot. n. 202.

(4) Ergo quoniam sex diebus cuncta Dei opera perfecta sunt, per sæcula sex, id est annorum sex millia, manere hoc statu mundum necesse est. Dies enim magnus Dei mille annorum circulo terminatur, sicut indicat propheta, qui dicit : Ante oculos tuos, Domine, mille anni, tanquam dies unus. Et sicut Deus sex illos dies in tantis rebus fabricandis laboravit : ita et religio, et veritas in his sex millibus annorum laboret necesse est, malitia prævalente et dominante. Et rursus, quoniam perfectis operibus, requievit die septimo, eumque benedixit, necesse est ut in fine sexti millesimi anni malitia omnis aboleatur et terra. *Inst. Div.* lib. vii. c. 14.

Matthieu, *six jours après il fut transfiguré,* saint Hilaire s'exprime ainsi : « Et certes cette circonstance, qu'après un intervalle de six jours le Seigneur paraît revêtu de sa gloire, montre et annonce qu'après la révolution de six mille années succédera la gloire du royaume céleste (1). »

Les deux plus savants interprètes de l'Écriture, saint Jérôme et saint Augustin, suivent la même opinion, ou du moins ne la repoussent pas. Expliquant cette parole du prophète, *mille ans sont devant vos yeux comme le jour d'hier,* le premier dit : « Je crois que de cet endroit et de l'épître de saint Pierre est venue la coutume de considérer mille ans comme un jour, en sorte que comme le monde a été fait en six jours, on croit qu'il ne subsistera que six mille ans (2). » Le second pense de même, bien qu'il donne plusieurs sens au texte qui sert de base à son explication (3).

(1) Nam quod post dies sex gloriæ dominicæ habitus ostenditur, sex millium scilicet annorum temporibus evolutis, regni cœlestis honor præfiguratur. *In Matth.* XVII.

(2) Ego arbitror ex hoc loco et ex epistola quæ nomine Petri inscribitur mille annos pro una die solitos appellari, ut scilicet, quia mundus in sex diebus fabricatus est, sex millibus tantum annorum credatur subsistere. *Epist. ad Cypr.* 139.

(3) Mille anni duobus modis possunt intelligi; aut quia in ultimis mille annis ista res agitur, id est sexto annorum millenario, tanquam sexto die, cujus nunc spatio posteriora volvuntur; secuturo deinde sabbato quod non habet vesperam, requie scilicet sanctorum quæ non habet finem, etc. *De Civit. Dei,* lib. XX, c. 7.

De brillants anneaux continuent à travers les siècles la chaîne de cette antique tradition. Qu'il nous suffise de les nommer : c'est, parmi les Pères et les docteurs de l'Orient et de l'Occident, saint Chrysostôme, saint Cyrille, saint Hippolyte, Anastase le Sinaïte, saint Isidore, saint Germain, patriarche de Constantinople, saint Gaudence, évêque de Brescia, et bien d'autres encore (1); et parmi les commentateurs et les écrivains plus récents : Sixte de Sienne, Raban, Serrarius, l'abbé Joachim, le célèbre cardinal Nicolas de Cusa, Pierre Bongus, et un grand nombre d'autres (2). Contentons-nous de citer quelques témoignages.

Le marteau des hérétiques, au seizième siècle, le pieux et savant cardinal Bellarmin, après avoir rapporté le texte de saint Augustin, cité plus haut, s'exprime en ces termes : « Sur cet article, le grand évêque d'Hippone, est d'une sage réserve. Il regarde cette opinion comme probable, il l'a même suivie comme telle dans

(1) Exspectamus, inquit, illum vere sanctum septimi millesimi anni diem, qui adveniet post istos sex dies, sex millium videlicet annorum sæculi, quibus completis, requies erit veræ sanctitati, et fideliter credentibus in resurrectione Christi. Nam nulla erit ibi pugna contra diabolum, qui tunc utique detinebitur suppliciis relegatus. *S. Gaud. Tract.* x.—*Voyez* les autorités dans *Corn. a Lapid. in Apoc.* xx, 5.

(2) Ibidem.

ses livres sur la Cité de Dieu. Mais il ne s'ensuit pas que nous sachions le temps du dernier jour : nous disons, il est vrai, que le monde ne durera pas plus de six mille ans, mais nous ne disons pas que cela soit certain (1). « Rejetons, dit le savant Génébrard, une détermination fixe et précise du nombre des années; mais considérons en général comme vraie la tradition du rabbin Élie; car en général elle ne manquera pas d'être vérifiée par l'événement, surtout puisque, même parmi nous, la même chose a été enseignée par Lactance et autres (2). »

Nous avons vu que saint Irénée est du même avis. Dans ses notes sur ce Père, Feu-Ardent s'exprime ainsi : « Le sentiment de saint Irénée, touchant la durée du monde, est soutenu et confirmé par tant et de si grands hommes, et appuyé sur des raisons si plausibles, que pourvu qu'on ne prétende pas témérairement donner des bornes à la puissance divine, j'entrerais volontiers

(1) Neque hinc sequitur nos scire tempus ultimæ diei : dicimus enim probabile esse mundum non duraturum ultra sex millia annorum, non autem dicimus id esse certum. *De Rom. Pontif.* lib. III, c. 3.

(2) Definitam ergo et minutam annorum circumscriptionem rejiciamus; pronuntiatum autem rabbini Eliæ universe verum intelligamus : nam non carebit suo eventu in genere, præsertim cum apud nos idem tradiderint Lactantius, etc. *Chronol. sacr.* lib. I, p. 4.

dans la même pensée (1). » Le célèbre Malvenda ajoute : « Qu'en général le monde ne doive durer que six mille ans, quoique la chose soit incertaine, cependant, à cause de l'autorité des Pères qui l'ont écrit ainsi, je ne voudrais nullement condamner cette opinion : car je ne croirai jamais que ces graves lumières de l'Église aient avancé cela sans de grandes raisons. Mais par là on ne peut pas savoir *certainement* la fin du monde, puisque le nombre des années qui se sont écoulées depuis sa création est incertain. Au reste, qui peut nier qu'on ne puisse en quelque manière pressentir par certaines *conjectures probables* la consommation des temps (2)? »

Enfin Cornelius a Lapide résume en ces termes l'imposante tradition que nous venons d'exposer : « Ce sentiment, dit le savant et pieux inter-

(1) Hæc Irenæi sententia de mundi permansione, tot tantosque habet vindices et confirmatores, ac plausibiles persuasiones, modo divinæ potestati nihil temere præscribatur, ut in eam lubens descenderem. *Feu Ardentius in notis ad S. Iren.* lib. v, c. 28.

(2) Attamen universe sex millibus tantum annis includi mundi ætatem, quamvis res sit incerta, propter auctoritatem nihilominus Patrum qui id scripserunt, non prorsus damnaverim : nam Ecclesiæ illa magna lumina ad eam dicendam sententiam numquam existimaverim sine magnis rationibus accessisse. Nec inde *certo* sciri cognoscique potest mundi finis, cum ratio annorum ab orbe condito adeo incerta et inexplorata hactenus sit, ut prædiximus. Quis vero neget probabili quadam conjectura præsentiri utcumque posse rerum occasum? *Malvend. de Antich.* lib. II, c. 23.

prête, est si général parmi les Chrétiens, les Juifs, les Païens, les Grecs et les Latins, qu'on peut le regarder comme l'antique et commune tradition. Pourvu qu'on ne détermine ni le jour, ni l'année, cette opinion étant commune est probable (1). »

Dès lors, l'homme qui s'en préoccupe, qui même l'adopte dans les limites de la prudence, peut-il être taxé d'esprit faible? Certes, si c'est là une erreur, dirons-nous avec le savant Riccardi, il est glorieux de la partager avec tant de grands hommes (2). Quant aux incertitudes qu'on trouve sur ce point, elles sont dues à deux causes principales. La première, c'est la différence de chronologie; les uns ont suivi celle du texte hébreu, les autres celle des Septante : la seconde, c'est l'ignorance où nous sommes de l'époque *précise* de la fin du monde, soit à raison de la date précise de sa création, soit parce que

(1) Ita enim in hanc sententiam conspirant Christiani, Hebræi, Gentiles, Græci et Latini, ut videatur esse vetus communisque traditio... Pour les Païens, on peut voir *Lactant.* lib. VII, 13, 14, etc., *Sixt. Senens. Bibliot...* Hæc sentia (non definiendo certum diem, nec annum) uti communis, ita probabilis est conjectura. Nihil enim certi hac in re definire possumus, ut pote quæ pendet a secreto Dei decreto, ne audiamus illud Christi : Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate. *In Apoc.* c. XX, 5.

(2) Se fosse anche un errore, è un bell' errare con tali nomini. *Il fine del mondo,* p. 39.

Notre-Seigneur a dit que les jours de la dernière épreuve seraient abrégés en faveur des élus.

XVIII.

Que le monde tende aujourd'hui à la fin de sa course, voilà, nous venons de l'entendre, ce que disent une multitude de saints, de docteurs, d'hommes graves et consciencieux, appartenant à tous les siècles, à tous les pays et même à toutes les religions. Quelle impossibilité voit-on à ce qu'il en soit ainsi? Dans le commun accord de tant de témoins irréprochables sur un fait de cette importance, n'y a-t-il pas une présomption de vérité? Nos jurys ne seraient-ils pas heureux s'ils avaient, dans toutes les causes soumises à leur examen, de pareilles preuves pour former leur conscience et appuyer leur jugement? Ajoutez que cette tradition, si respectable en elle-même, semble tirer une autorité nouvelle des événements de l'histoire moderne.

Dans le livre prophétique laissé à l'Église, comme un flambeau, pour la diriger pendant les derniers temps de son laborieux pèlerinage, il est écrit : « Je vis un ange volant par le milieu du ciel, tenant l'Évangile éternel pour évangéliser aux habitants de toute la terre, de toute nation, de toute tribu, de toute langue et de tout

peuple, disant d'une grande voix : Craignez le Seigneur et rendez-lui gloire, parce que l'heure de son jugement approche (1). » Vous l'ignorez peut-être; eh bien! cet ange chargé d'annoncer au monde l'approche de sa dernière heure est déjà venu.

A la fin du quatorzième siècle, un personnage extraordinaire parut au fond des Espagnes. Saint et prophète dès sa jeunesse, il grandit au milieu de l'étonnement universel. L'esprit de Dieu repose sur lui; il est dans son cœur qu'il brûle d'un zèle inconnu depuis saint Paul; dans son esprit, qu'il illumine des clartés; dans ses mains, qui sèment les miracles par milliers; sur ses lèvres, qu'il ouvre à la parole la plus prodigieusement puissante qu'on ait entendue; dans son corps, qu'il soutient malgré son extrême faiblesse au milieu des plus rudes austérités et des plus accablantes fatigues. Être surhumain, quoiqu'il soit homme, il refuse constamment les dignités qu'un pape le presse d'accepter : sa vie est une prière, un jeûne et une prédication continuelle. Pendant vingt ans il parcourt l'Europe

(1) Et vidi alterum angelum volantem per medium cœli, habentem Evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super terram, et super omnem gentem, et tribum et linguam, et populum, dicens magna voce : Timete Dominum et date illi honorem, quia venit hora judicii ejus. *Apoc.* XIV, 6, 7.

entière, et pendant vingt ans l'Europe entière frémit, palpite sous sa puissante voix.

Il prêche dans sa langue maternelle, et il est entendu dans tous les pays. Prêtres et laïques, rois et peuples, pécheurs invétérés, Lazares ensevelis dans la tombe du vice, Hérétiques, Juifs, Mahométans, tous se réveillent au bruit éclatant de cette trompette, et sortent, les uns du tombeau du crime, les autres du tombeau de l'erreur. La stupeur, l'enthousiasme enchaînent tour à tour à sa suite dix, quinze, vingt mille personnes qui le suivent d'une ville à l'autre, également avides et effrayées de sa parole. Pendant les vingt années de son apostolat, le jugement dernier est le sujet ordinaire de ses prédications. Lui-même annonce au monde *qu'il a été envoyé spécialement par le souverain Juge pour annoncer l'approche du dernier des jours*. Comme Pierre, comme Paul, comme tous les grands missionnaires du christianisme, il prouve sa mission par d'éclatants miracles.

C'était à Salamanque, la ville par excellence des théologiens et des savants : un peuple innombrable se pressait pour entendre l'envoyé du Ciel. Nulle église ne pouvant contenir la foule, le Thaumaturge monte sur une colline. Un profond silence accueille sa parole. Tout à coup, élevant la voix : « Je suis, dit-il, l'ange de l'Apo-

calypse que saint Jean vit voler par le milieu du ciel, et qui criait à haute voix : Peuples, craignez le Seigneur, et rendez-lui gloire, parce que l'heure du jugement approche. » A ces paroles étranges, un grand murmure sort du sein de la foule : on crie à la démence, à la jactance, à l'impiété. L'envoyé de Dieu s'arrête un instant, les yeux fixés au ciel et comme ravi en extase; puis il reprend, et d'une voix plus forte, il s'écrie de nouveau : « Je suis l'ange de l'Apocalypse, l'ange du jugement dernier. » Le murmure est à son comble. « Tranquillisez-vous, dit le messager céleste, et ne vous scandalisez pas de mes paroles. Vous allez voir de vos yeux que je suis ce que je dis. Allez à l'extrémité de la ville, à la *Porte Saint-Paul* : vous trouverez une femme morte; apportez-la ici; je la ressusciterai en preuve de ce que saint Jean a écrit de moi. »

Un incroyable tumulte accueille cette proposition. Cependant quelques hommes se rendent à la porte de la ville indiquée. Ils y trouvent en effet une femme morte : ils prennent la bière et viennent la déposer au milieu de l'auditoire. Tout le monde s'approche, et chacun s'assure par lui-même que la femme est bien véritablement privée de la vie. Cette expérience achevée par des milliers de témoins, tout l'auditoire, frappé de stupeur, forme un cercle immense autour du ca-

davre. L'ange, qui n'a pas quitté un instant sa place élevée, se tourne alors vers la défunte, et, d'une voix puissante, lui dit : « Femme, au nom de Dieu, je vous commande de vous lever. » Aussitôt elle se lève au-dessus de son cercueil. L'ange ajoute : « Pour le salut de tout ce peuple, dites, maintenant que vous pouvez parler, s'il est vrai ou non que je suis l'ange de l'Apocalypse, chargé d'annoncer au monde l'approche du jugement dernier? — Oui, Père, répond la morte, vous êtes cet ange; oui, vous l'êtes véritablement. »

Pour placer ce miraculeux témoignage entre deux miracles, le saint lui dit : « Voulez-vous rester vivante, ou voulez-vous mourir de nouveau? — Je resterai volontiers sur la terre, répond cette femme. — Vivez donc. » Et elle vécut, en effet, un grand nombre d'années : témoin vivant et mort, dit un historien, de cet étonnant prodige, et d'une mission plus étonnante encore (1).

(1) Il taumaturgo rivolto a lei dal pulpito disse : « Alzati nel nome del signore; e di adesso che puoi parlare : se io sia l'angiolo dell' Apocalisse, che predica l'ultimo universale Giudizio? »—« Si, voi siete quello, rispose la risorta donna, che si era alzata sul feretro, si, vos siete quello apunto. » Pose egli poi in arbitrio di lei, o il tornare a morire, o rimanere in vita, e avendo detto di vivere, rimanse al mondo per molti anni. *Vie du Saint, par D. Vincenzo Vittoria,* c. 15, p. 77. édit. in 4°. Rome, 1705.

Testigo, disse il Valdecebro, *vivo y muerto de tan monstruoso prodigio.*

Qu'on ne croie pas que ce fait étonnant soit une circonstance pour ainsi dire inaperçue dans la vie de l'homme de Dieu, ou une particularité rapportée seulement par un historien obscur. Ce fait, et la mission divine qu'il établit, est tellement capital dans la vie du saint; il domine, il caractérise tellement son apostolat, que vous voyez de toutes parts, en Italie, la peinture représentant le grand missionnaire sous la figure d'un ange, volant par le milieu du ciel; et qu'il n'est pas un des nombreux historiens du Thaumaturge qui ne rapporte ce prodige dans tous ses détails, et ne lui donne une large place dans son récit. Que dirons-nous encore? Enquêtes, dépositions, témoignages sur la foi du serment, preuves de tout genre, rien ne manque à l'authenticité du fait. Couronnant toutes ces preuves, l'Église a rendu, par l'organe du souverain Pontife Pie II, un hommage solennel à la vérité de ce grand événement. Dans la Bulle de canonisation, elle reconnaît le Thaumaturge pour l'ange de l'Apocalypse; elle dit avec saint Jean : « Il eut les paroles de l'Évangile éternel pour annoncer, comme l'ange qui volait par le milieu du ciel, le règne de Dieu à toute langue, à toute tribu et à toute nation, et pour démontrer l'approche du jugement dernier (1). »

(1) ....Æterni Evangelii in se documenta habentem.... Ad extre-

De cet ange voulez-vous savoir le nom? Il s'appelle saint Vincent Ferrier (1).

On ne manquera pas de demander : Si saint Vincent Ferrier était l'ange du jugement, pourquoi l'événement n'a-t-il pas suivi de près sa prédication? La réponse est facile. Nous demanderons à notre tour : Pourquoi la ruine de Ninive ne suivit-elle pas immédiatement la prédication de Jonas? Et Jonas, pourtant, était un vrai pro-

mi tremendique judicii diem, quasi angelum volantem per cœli medium, pronuntiandum, evangelizandumque sedentibus super terram... ut in omnes gentes, tribus et linguas, populos et nationes... Regnum Dei, diemque judicii appropinquare ostenderet. *Bull. Canonizat.* — Ce n'est point ici une application arbitraire des paroles de Écriture. Dans un acte authentique, caractériser par de semblables impressions un homme qui se serait donné faussement pour l'ange de l'Apocalypse, n'eût-ce pas été accréditer l'imposture? Voyez d'ailleurs toutes les Vies du saint, et elles sont très-multipliées : nous en connaissons quatorze; nous nommerons seulement les Bollandistes, Valdecebro, Teoli qui cite un grand nombre d'historiens distingués à l'appui du fait dont nous venons de parler. *Lib.* I, *tract.* 3, c. 19. S. Louis Bertrand, dominicain, a donné une explication littérale de la révélation de S. Jean, qu'il montre avoir été pleinement accomplie dans S. Vincent Ferrier. *Tom.* II, *Serm. de S. Vincentio.*

(1) Que l'ange du jugement dernier soit un homme et non une intelligence céleste, il n'y a rien là qui doive nous étonner. Le Sauveur lui-même ne nous apprend-il pas que S. Jean-Baptiste est l'ange annoncé par les prophètes pour lui préparer les voies? « Dixit « Jesus ad turbas de Joanne : Hic est de quo scriptum est : Ecce « ego mitto angelum meum ante faciem tuam qui præparabit viam « tuam ante te. » *Matth.* XI, 10.

phète, qui disait : Encore quarante jours, et Ninive sera détruite (1). Est-ce qu'on ne connaît pas les promesses et les menaces conditionnelles de Dieu? l'Écriture en est pleine. Les péchés des Ninivites méritaient, il est vrai, la ruine de leur cité, et sans nul doute, le châtiment devait tomber le jour annoncé par le Prophète. Mais la pénitence de la ville coupable suspendit le fléau, et Ninive ne fut pas détruite au temps marqué. C'est une image exacte de ce qui eut lieu à l'époque et à la prédication de saint Vincent Ferrier.

« Quand on connaît, dit Riccardi, les désordres et les scandales de tout genre qui, durant la seconde partie du quatorzième siècle et le commencement du quinzième, avaient défiguré la face du christianisme, il n'est nullement difficile d'admettre la mission divine du grand Thaumaturge, et de le reconnaître pour un premier Énoch, précurseur du Juge suprême. Mais quand on voit, d'un autre côté, le gémissement universel qui s'éleva de toutes les parties de l'Europe, la pénitence solennelle, le changement prodigieux qui s'accomplit en entendant la terrible menace; la cessation du grand schisme d'Occident, qui eût été capable à lui seul de hâter la fin des siècles; en un mot, quand on considère

(1) Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur. *Jon.* III, 4.

tout ce qui a précédé et tout ce qui a suivi le vol apostolique de l'homme de Dieu au travers de l'Europe, on est plus que disposé à croire que, sans manquer à la vérité de la prophétie, Dieu se laissa toucher à la vue d'une pénitence si universelle; ainsi que le laissait entrevoir et espérer le grand apôtre lui-même au milieu de ses plus formidables menaces.

« Mais ce qui fut alors suspendu ne pourrait-il pas avoir lieu maintenant? Un châtiment, qui doit certainement arriver un jour, et qui, sans une pénitence tout à fait extraordinaire, aurait déjà frappé le monde il y a quatre siècles, paraîtra-t-il donc incroyable ou trop précipité cinq siècles plus tard, à une nouvelle époque de corruption peut-être plus profonde, et d'incrédulité certainement plus universelle; époque, surtout, où le monde ne songe nullement à opposer au fléau de Dieu le boulevart puissant d'une conversion générale, seule capable de l'arrêter (1)? »

On le voit, le délai accordé au monde pénitent, n'ébranle pas plus la certitude de la mission divine de saint Vincent Ferrier, que la conversion de Ninive n'ébranle celle du prophète Jonas.

Toutefois, si vous exigez que la prédiction de

(1) P. 14, 15.

l'Ange du jugement ait un sens plus littéral et plus direct, il est facile de vous satisfaire. Vous voyez un vieillard; vous savez qu'une maladie mortelle doit bientôt l'atteindre et l'emporter; ne pourriez-vous pas lui dire en toute vérité : Votre dernière heure approche? Tel est le langage qu'a pu tenir au monde le grand Thaumaturge du quatorzième siècle. Ce langage, il l'a tenu en effet, et ce langage fut vrai, car des symptômes de mort, que personne ne soupçonnait, étaient au moment de se déclarer : le monde *touchait au commencement de sa fin.* La vérité de cette réponse paraît d'autant plus inattaquable, aux yeux mêmes de la raison, que toute l'histoire postérieure en est la preuve de plus en plus évidente. Ici encore, sans sortir de notre rôle de rapporteur, nous allons soumettre aux hommes consciencieux l'appréciation des faits suivants.

XIX.

Si le saint a dit vrai en annonçant l'*approche* du jugement dernier, des signes précurseurs de la fin des temps ont dû paraître depuis son passage. Or, ces signes sont de deux sortes, les uns *éloignés,* les autres *prochains.* Entre les premiers, il en est qui sont indiqués par la tradition : c'est la chute de l'empire romain et la fin du règne de

Mahomet, suivie du grand empire anti-chrétien. Les autres sont consignés dans l'Écriture : c'est la prédication de l'Évangile par toute la terre et l'apostasie générale. Quant aux signes prochains, ils sont réservés plutôt pour accompagner que pour annoncer longtemps d'avance la terrible catastrophe (1). On en compte deux principaux : la conversion des Juifs et l'agonie de la nature. De ces deux derniers, le second ne se voit pas encore; on dirait que le premier commence à poindre.

Voici les paroles d'un homme fort instruit de l'état actuel des Juifs : « Depuis *quelques années* les Israélites reviennent en *foule,* vous savez que je n'exagère pas, et dans *tous* les pays, à la sainte foi catholique, la véritable religion de nos pères. Partout, grâce à Dieu, vos regards rencontrent un bon nombre de vos frères, régénérés par les eaux salutaires du Baptême. Nous ne sommes que d'hier, pouvons-nous dire, nous autres Israélites catholiques, et déjà nous remplissons les villes que vous habitez, vos comptoirs, vos rendez-vous de commerce, vos consistoires même (2). »

(1) Riccardi, p. 16.

(2) Drach, *Harmonie entre l'Église et la Synagogue,* t. I, p. 26; Paris, 1843, p. 27. — Le même auteur cite un grand nombre de Juifs convertis depuis peu, qui se sont faits prêtres et missionnaires, et une *multitude* de demoiselles israélites qui ont embrassé la vie

Quoi qu'il en soit, si, depuis l'apparition de l'Ange du jugement, les autres signes ont apparu pleinement ou en partie, peut-on nier la divinité de sa mission? N'est-il pas très-logique et très-permis de craindre que les tendances anti-chrétiennes de l'époque actuelle ne soient point une crise passagère, mais bien la préparation de plus en plus rapide de cet empire formidable, dernier persécuteur et avant-coureur immédiat de la venue du grand Juge? Retournons à l'histoire. Sans partialité, sans aucun désir d'exagérer ce qui est ou de trouver ce qui n'est pas, mais avec tout le sang-froid du désintéressement et tout le calme de la raison, étudions les faits. Le saint est à peine descendu dans la tombe, que les signes prédits et jusqu'alors invisibles des derniers temps paraissent à l'horizon.

Premier signe : *La chute de l'empire romain.* Avez-vous lu dans les Pères de l'Église que les premiers chrétiens, instruits par une tradition prophétique, priaient avec une ferveur particulière pour la conservation de l'empire romain; parce qu'ils regardaient sa chute comme le prélude imminent de la fin du monde? « Nous avons, dit Tertullien, un motif majeur de prier pour les

religieuse en France et en Italie. « Depuis dix ans, nous disait naguère le savant rabbin, il s'est converti plus de Juifs que pendant deux siècles. »

Césars et pour la conservation de l'empire : *nous savons* que la grande catastrophe qui menace l'univers, la fin même du monde qui doit être accompagnée de si horribles malheurs, n'est retardée que par la durée de l'empire romain (1). »

« Il n'est douteux pour personne, ajoute Lactance, que la fin des royaumes et du monde sera très-prochaine lorsque l'empire romain tombera. C'est lui qui soutient l'univers. Voilà pourquoi nous devons prier Dieu, le front dans la poussière, si toutefois l'exécution de ses décrets peut être différée, afin de retarder la venue de l'abominable tyran qui doit renverser l'empire et éteindre ce flambeau dont la disparition entraînera la chute du monde (2). »

« Le démon, dit saint Cyrille de Jérusalem, suscitera un homme fameux qui usurpera la puissance de l'empire romain : cet antechrist

(1) Est et alia major necessitas nobis orandi pro imperatoribus, etiam pro omni statu imperii rebusque romanis, qui vim maximam orbi imminentem, ipsamque clausulam sæculi acerbitates horrendas comminantem, Romani imperii commeatu scimus retardari. *Apol.* XXXII.

(2) Cum caput illud orbis occiderit.... quis dubitet venisse jam finem rebus humanis orbique terrarum? Illa, illa est civitas, quæ adhuc sustentat omnia; precandusque nobis et adorandus est Deus cœli, si tamen statuta ejus et placita differri possunt, ne citius quam potemus tyrannus ille abominabilis veniat, qui tantum facinus moliatur, ac lumen illud effodiat, cujus interitu mundus ipse lapsurus est. *Divin. Institut.* lib. VII, *de Vit. Beat.* c. 25. *Id.* c. 15.

viendra lorsque le temps de l'empire romain sera accompli et que la fin du monde approchera (1). » Saint Jérôme, sur la seconde Épître aux Thessaloniciens, fait remarquer qu'il était de la prudence de l'apôtre de ne pas déclarer ouvertement qu'il fallait que l'empire romain fût détruit avant que l'antechrist parût; puis, rapportant les paroles de saint Paul, il les explique ainsi : « Seulement que l'empire romain, qui tient maintenant sous sa puissance toutes les nations, se retire et soit ôté de ce monde, et alors l'antechrist viendra (2). »

Plus explicite encore est saint Chrysostôme. Développant le même texte de saint Paul, l'éloquent patriarche s'exprime en ces termes : « On pourra demander ce que l'apôtre entend par ces paroles : *Vous savez ce qui empêche qu'il ne paraisse;* et ensuite on voudra savoir pourquoi il en a parlé si obscurément. Qu'est-ce donc qui l'empêche de paraître? Les uns disent que c'est la grâce du Saint-Esprit; les autres, l'empire romain; et je suis fort de ce dernier avis. Pourquoi? parce que s'il avait voulu parler du Saint-Esprit, il se serait exprimé clairement; et

(1) Catech. xv.

(2) Tantum ut Romanum imperium, quod nunc universas gentes tenet, recedat et de medio fiat; et tunc antichristus veniet. *Epist. ad Algasiam. olim* 151.

d'ailleurs il y a longtemps que les dons gratuits ont cessé. Mais, parce qu'il a en vue l'empire romain, il a raison de parler d'une manière couverte et énigmatique, pour ne pas irriter inutilement les Romains. Il dit donc *seulement que celui qui tient, tienne jusqu'à ce qu'il soit ôté;* c'est-à-dire, quand l'empire romain sera ôté du monde, alors l'antechrist viendra. Quand cet empire sera détruit, l'antechrist le trouvera vacant, s'en emparera et entreprendra de s'arroger l'empire des hommes et même de Dieu. Car, comme les autres empires qui ont précédé ont été renversés, celui des Mèdes par celui des Perses, celui des Perses par celui des Macédoniens, et celui des Macédoniens par celui des Romains, de même celui des Romains sera renversé par l'antechrist, et l'antechrist sera exterminé par Jésus-Christ. C'est ce que Daniel nous montre d'une manière très-évidente (1). »

Ainsi parlent saint Augustin, saint Optat de Milève, Théophilacre, OEcuménius, les plus illustres d'entre les Pères, et la foule des écrivains ecclésiastiques et des commentateurs (2).

(1) In II Thessal. Homil. IV.

(2) Ambros. Optat Milev. contr. Donat. lib. II. — Atqui Romanum imperium prius destruendum et abolendum, quam veniat antichristus, atque eo imperio everso, mox venturum antichristum, posteriores fere omnes summo consensu docuerunt. *Malvenda, de Antichrist.* lib. IV, c. 18.

Enfin, cette tradition est entrée dans l'enseignement catholique, non pas sans doute comme un article de foi, mais avec toute l'autorité des grands noms qui l'appuient. Quels sont, demande un catéchisme justement célèbre et parfaitement orthodoxe, les signes voisins du jugement? Principalement ces trois : l'Évangile prêché par tout le monde, l'empire de Rome aboli par une rébellion générale, la venue de l'antechrist (1).

A certaines époques, le vulgaire trompé par des signes apparents a pu croire à la fin prochaine du monde : les hommes supérieurs ne partagèrent point cette opinion. Fondés sur la grande tradition que nous venons de rapporter, ils disaient : « L'antechrist, précurseur immédiat de la fin des temps, ne viendra qu'après l'extinction de l'empire romain; telle est la pensée claire et certaine de saint Paul et des Pères. Or, il est évident que l'empire romain subsiste encore en Allemagne; l'antechrist ne viendra donc point qu'auparavant ce même empire n'ait été détruit. Mais une fois qu'il sera détruit, paraîtra le grand empire anti-chrétien (1). » Fidè-

(1) Catéchisme de Turlot, docteur en théologie, etc., in-4°, p. 116. Lyon, 1684, 15e édition. — Nous pourrions en citer plusieurs autres.

(2) Restat agitur ut intelligamus hanc esse certam et perspicuam Pauli Patrumque mentem; cum certum sit Romanum ipsum im-

lement conservée à travers les siècles, cette croyance a été l'objet de l'attention particulière des plus grands génies du christianisme, et même des hommes séparés de l'Église : tous ont cru que la chute de l'empire romain serait le prélude imminent de la fin de toutes choses (1).

Or, soit qu'avec le commun des interprètes on entende par l'empire romain, cet empire purement temporel qui, réuni dans la personne de Constantin, se divisa en deux parties sous les successeurs de ce prince, pour se perpétuer en Orient dans les empereurs de Constantinople, et en Occident dans Charlemagne et les empereurs d'Allemagne; soit, comme le pense saint Thomas (2), qu'on doive l'entendre aussi de l'empire

perium... ad hæc usque nostra tempora in Germania adhuc stare... non venturum antichristum, nisi prius hoc ipsum imperium Romanum quod hodieque subsistit, tollatur penitùs de mundo... Sublato autem omnino imperio Romano, mox revelandum antichristum. *Malvenda, de Antichr.* lib. v, c. 20.

(1) *Cornel. a Lapide in secund. Epist. ad Thess.* II. t. IX, pars alter. p. 707. edit. Lugdun. — Ita passim Patres; imo Erasmus et Beza. Unde Syrus hic vertit; *solum* (scilicet hoc est quod detinet adventum antichristi) *ut qui nunc detinet* (orbis imperium) *tollatur de medio, et tunc revelabitur ille iniquus antichristus.* Ibid. — Ex dictis deducitur certum esse Romanum imperium esse ultimum, et duraturum usque ad finem mundi; tunc vero in aliud imperium (antichristi scilicet), sed breve, commutabitur... Est communis Patrum traditio, et, ut videtur, apostolica. *Ibid.*

(2) Dicendum est, quod discessio a Romano imperio debet intelligi, non solum a temporali, sed a spirituali, scilicet a fide catho-

spirituel exercé par le Pontife romain sur les nations chrétiennes, est-il possible de ne pas voir aujourd'hui la chute à peu près consommée de cet empire? Trente-quatre ans après le passage de l'Ange du jugement, le signe précurseur commence à paraître. En 1453, le terrible Mahomet II s'empare de Constantinople : il coupe le rameau oriental du grand arbre romain. Restait le rameau occidental. Dès la fin du seizième siècle on le voit languir; les esprits supérieurs présagent sa mort (1). Enfin nous l'avons vu périr au commencement de ce siècle par la destruction des Électorats et par la renonciation solennelle au titre et aux droits d'empereur des Romains, faite par François II, qui prit à la place le nom modeste de François Ier, empereur d'Autriche (2). Ainsi depuis quarante ans, l'empire romain n'existe plus, même de nom.

Quant à la puissance spirituelle du souverain Pontife sur les *nations* chrétiennes, qu'est-elle devenue? Pour la partie protestante de l'Europe le Pape c'est l'antechrist, pour l'autre partie c'est

lica Romanæ Ecclesiæ. *Comment. in II Epist. ad Thess.* II, lect. 1, edit. Paris, 1654.

(1) Hoc signum discessionis et eversionis Romani imperii sensim impletur, cum sensim inclinatur et deficit Romanum imperium. *Corn. a Lap.* loc. cit. p. 708, n. 7. *Malvenda, de Antichr. Bible de Vence,* t. XXIII.

(2) En 1806.

un souverain *étranger*. Dans quel royaume est-il resté l'oracle, le régulateur, le père obéi et réellement puissant des rois et des nations comme nations? Les principes politiques professés partout, l'indifférence, pour ne rien dire de plus, avec laquelle sont accueillis par les hommes d'État les enseignements du catholicisme, les bulles et les allocutions pontificales, répondent tristement, mais éloquemment, à cette question. Et maintenant, qu'on veuille bien nous le dire : puisque la chute de l'empire romain, signe traditionnel de la dernière catastrophe, devait commencer aussitôt après son passage, l'Ange du jugement a-t-il pu annoncer de son temps, en toute vérité, que le monde approchait de sa fin?

Second signe : *la chute du règne de Mahomet.* Il est dans les destinées de l'Église d'avoir toujours à lutter contre un grand empire, qui la tiendra en échec jusqu'à son retour dans le Ciel. En sortant du cénacle, elle rencontre le monde des Césars. Durant plusieurs siècles le géant, armé d'une hache sanglante, frappa nuit et jour sur l'innocente victime. Devenu fils de l'Évangile, l'empire romain a laissé tomber l'arme émoussée de la persécution : Mahomet l'a saisie. Pendant près de mille ans, le mahométisme inonde de sang chrétien, couvre de ruines chrétiennes l'Orient et l'Occident. Quand il n'aura plus la

force de tuer et de ravager, il léguera le glaive à son successeur; et son successeur sera, suivant la tradition, le chef du grand empire anti-chrétien, dernier persécuteur de l'Église (1).

Quand, sur ce point, la tradition serait moins constante et moins expressive, la simple observation des lois de la providence suffirait seule pour conduire à la même conclusion. Dans l'ordre spirituel, aussi bien que dans l'ordre physique,

(1) Post exstinctam sectam Mahometis Satanas excitabit Gog et Magog prodromos antichristi, ipsumque tandem antichristum. *Corn. a Lapid. Comm. in c.* 20 *Apoc.* t. X, *pars alter.* p. 1311. — Post hos (Turcas scilicet) quasi anteambulones et sagittarios sequetur acerrimus hostis antichristus : sed et hunc mox destruet Christus adventu suo ad judicium, cum Ecclesiam militantem post tot luctas et victorias coronabit... Sequitur eum (Mahometem) infernus, id est antichristus. Est enim ipse præcursor antichristi... illique viam præparat. Putatur enim secta Mahometis duratura usque ad antichristum, ait Firmanus. *Apud. eumd. in cap.* 6. *Apoc.* p. 1137. — *Vid. etiam* Joachim, Pannonium, Pereirum, etc. *in cap.* 20 *Apoc.* 5, t. X, *pars alter.* p. 1315. La conduite des souverains Pontifes prouve qu'ils ont toujours regardé le mahométisme comme l'ennemi capital du nom chrétien. *Voyez* la Vie de S. Pie V, par *Catena,* vers la fin. L'abbé de la Chétardie ajoute : « Qu'on lise Ducas, Phranzès, et les autres qui étaient à Constantinople lors de sa ruine par Mahomet, IIe du nom, empereur des Turcs, et on verra que tous les fidèles le regardaient comme le précurseur de l'antechrist, lui en donnaient le nom, et lui appliquaient les passages de l'Écriture, et spécialement de l'Apocalypse, qui regardent ce dernier comme ennemi de Jésus-Christ; et par un secret instinct de religion, et de cet esprit prophétique toujours conservé dans l'Église, ils publiaient que les jours de l'antechrist étaient venus. »

rien ne se fait brusquement et par saut : tout suit des progrès, quelquefois très-lents, toujours enchaînés les uns aux autres. Ainsi se révèle dans chacune de ses œuvres celui qui fait tout avec nombre, poids et mesure. Le soleil ne se montre pas subitement à l'horizon; sa radieuse présence est préparée par les clartés de l'aurore, celles-ci sont précédées des lumières plus douces de l'aube, annoncées elles-mêmes par les lueurs incertaines du crépuscule : de même le bien et le mal, la vérité et l'erreur n'arrivent pas tout d'un coup à leur apogée; elles se développent peu à peu dans les individus, dans les familles, dans les nations, dans l'humanité, et toujours leur développement parallèle marche d'un pas égal. Cet équilibre est rendu nécessaire par la lutte incessante qui existera sans interruption entre les deux cités. Pour n'en rapporter qu'un exemple : lorsqu'après avoir parcouru le cercle immense des variations et des négations dont l'homme semble capable, l'erreur eut enveloppé le monde païen de ses plus épaisses ténèbres; lorsque, suivant le mot énergique de Bossuet, tout fut Dieu, excepté Dieu lui-même : vous voyez le Soleil de vérité, longtemps annoncé, paraître enfin dans les hauteurs des cieux, environné des plus vives splendeurs et dissipant toutes les ombres, rétablir l'égalité du combat.

Or, de même que les prophéties de Notre-Seigneur devinrent d'autant plus claires et les préparations d'autant plus complètes que la plénitude des temps approchait davantage; ainsi, les précurseurs de l'antechrist lui deviennent de plus en plus semblables à mesure qu'ils l'annoncent de plus près. Antiochus, Néron, Dioclétien, Simon le Magicien, Arius sont, au témoignage des Pères de l'Église, des figures particulières de l'homme de péché : toutes viennent avec le temps se fondre dans un type plus complet. Tyran et faux prophète, Mahomet résume ces traits épars; il se déclare l'ennemi juré des fidèles dont l'extermination lui semble le premier devoir de sa mission infernale; il se fait le rival orgueilleux de Jésus-Christ, il se met à sa place entre Dieu et les hommes, disant et apprenant à dire à ses innombrables sectateurs : Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. En un mot, par sa violence, par sa doctrine, par l'étendue et la durée de son empire, il est la plus formidable puissance antichrétienne qui ait jamais paru. Et il l'est, disent d'une voix unanime tous les commentateurs, parce qu'il est le grand, le véritable précurseur du fils de perdition. « Mahomet, écrit l'un d'entr'eux, cet Arabe digne de toute malédiction, est tellement le vrai antechrist par comparaison avec tous les autres, que l'on pourrait presque

croire qu'entre tous il est le seul véritable antechrist qui doive venir. Il n'y a point, il n'y a jamais eu d'homme qui approche plus de celui qu'annonce la prophétie de saint Paul, que cet homme, qui est le plus scélérat de tous les hommes (1). »

« Il est hors de doute, continue le célèbre Malvenda, que Mahomet n'est pas le véritable antechrist. Mais si on considère les maux que cet homme de perdition a causés dans le monde par l'établissement de sa secte pernicieuse, et qui a perdu une grande partie de la terre, on aura raison de convenir que Mahomet est le grand type et le grand précurseur de l'antechrist (2). »

Or, à l'époque de saint Vincent Ferrier, le

(1) Mahometes ille maledictissimus Arabs, adeo præ omnibus antichristis, antichristus verus est, ut propemodum unus ille omnium olim venturus ipse credi queat. Nec quisquam est aut fuit aliquando qui propius accederet ad Pauli prophetiam, atque ille homo hominum nequissimus. *Gabriel Prateol.* ou *Du Préau,* docteur de la Faculté de Paris, mort à la fin du seizième siècle. *Tract. de Sect. et Hæretic.* lib. II, verbo *Mahomet.*

(2) Sit igitur extra omnem controversiam Mahometem non esse antichristum; sed si quis ante oculis sibi proponat ingentia mala quæ hic perditissimus homo in mundum intulit, condita exitiali secta, quæ magnam orbis partem perdidit, ut cuncti loquuntur annales, jure fatebitur Mahometem magnum fuisse antichristi typum ac præcursorem. *De Antich.* lib. I, c. 25. — *Voyez* dans le même auteur les paroles non moins formelles de saint Eulogo de Cordoue, de saint Jean Damascène, etc., etc.

mahométisme était florissant. Trente-quatre ans après la mort du Thaumaturge, la prise de Constantinople élevait l'empire du Croissant à l'apogée de sa puissance. Humainement rien ne faisait pressentir sa décadence et sa ruine prochaine. Mais l'Ange du jugement a passé ; il a dit que la fin des temps approche. Mahomet, tu tomberas; tu tomberas promptement ; il faut que tu cèdes la place au nouvel empire qui doit clore avec les siècles l'ère des persécutions. Et voilà que, contrairement à toutes les prévisions humaines, le mahométisme commence dans le siècle postérieur au saint à crouler sur ses bases. La miraculeuse victoire de Lépante le conduit à l'agonie (1). Bientôt Sigismond, Charles de Lorraine, Sobieski lui donneront le coup de la mort.

(1) Cette décadence, annoncée indirectement par saint Vincent Ferrier, l'était directement par la tradition qui en fixait l'époque. « Ipse enim Mahomes sive a Deo, sive a deabolo inspiratus, prædixit suam sectam et *regnum* duraturum per mille annos. Idem prædixerunt alii, adeoque hæc communis Saracenorum et Christianorum est vox et sententia, quam Mahumetan pro indubitata et certissima habent... Ita Theophanes, Cedrenus, Baronius, Bellarminus, Bezovius, Spondanus, et alii in chronol. Quare cum instante jam anno Christi 1650, explendus sit milicsimus a Mahomete annus, circa illam magnam imperii Turcici et sectæ Mahumetanæ *inclinationem,* vel ruinam, aut ruinæ exordium exspectant. Quod ipsum ita revera fore, nonnulli viri sanctitatis et prophetiæ fama celebres in Italia, Germania, Hispania, etc. prædixerunt. « L'événement a vérifié ces prédictions. *Voy. Cornel. a Lapid. in Apoc.* c. xx, p. 1512.

Désormais vieillard usé, il pourra bien encore s'agiter sur sa couche funèbre, mais il ne s'en relèvera pas. Qu'est-il aujourd'hui? Lié, garrotté, annihilé, il doit son dernier souffle de vie à la permission du géant moscovite, qui l'écrasera demain s'il le veut. En attendant, il a lui-même la conscience de sa fin prochaine. Suivant une tradition répandue depuis des siècles parmi les mahométans, cette génération ne passera pas avant qu'elle arrive (1).

Ainsi deux signes, précurseurs de la consommation des siècles, nous sont indiqués par la tradition chrétienne : La chute de l'empire romain et la fin du règne de Mahomet. Ces deux signes dont personne, au siècle de saint Vincent Ferrier, ne pouvait prévoir l'apparition prochaine, sont aujourd'hui manifestes. Il disait donc vrai, l'envoyé du ciel, lorsqu'il annonçait l'approche du jugement, puisque l'ébranlement général du monde et le commencement de sa fin, et les signes précurseurs de l'un et de l'autre devaient suivre de si près ses formidables prédictions.

XX.

Sortons maintenant de l'ordre traditionnel et,

(1) Cette étonnante tradition peut très-bien venir des anciennes prophéties qui la renferment. *Voyez Hist. univ. de l'Église*, tom. IV, *Explication des prophéties de Daniel*.

si vous le voulez, du domaine des opinions, pour entrer sur le terrain de la certitude et de la foi. Deux nouveaux signes, précurseurs infaillibles et vraiment caractéristiques de la grande catastrophe, nous sont révélés dans l'Écriture : ils font partie de la doctrine même de l'Église catholique. Le premier, c'est la prédication de l'Évangile par toute la terre : *Cet Évangile du royaume*, a dit le Créateur des hommes et des siècles, *sera prêché dans tout le monde en témoignage à toutes les nations, et alors viendra la consommation* (1). Le second, c'est l'apostasie générale, complète dans plusieurs parties de la chrétienté par la domination souveraine de l'erreur, et portée dans les autres jusqu'à l'affaiblissement universel de la foi. Revenons à l'histoire.

Troisième signe : *La prédication de l'Évangile par toute la terre.* Le siècle qui a vu passer l'Ange du jugement n'est pas encore écoulé, et tout prépare l'accomplissement rapide de sa parole. Le monde est agité d'un mouvement inconnu : on dirait un vieillard qui a le pressentiment de sa fin. Vasco de Gama double le cap de Bonne-Espérance, et ouvre une large voie jusqu'aux contrées lointaines de l'immense Orient. Christophe

(1) Prædicabitur hoc Evangelium regni in universo orbe in testimonium omnibus gentibus, et tunc veniet consummatio. *Matth.* XXIV, 14.

Colomb fait sortir comme par miracle, un nouveau continent du sein des mers occidentales. Aussitôt, l'Évangile, qui depuis longtemps restait pour ainsi dire stationnaire au sein de l'Europe, reprend sa course à pas de géant. Les vents portent sur leurs ailes des légions d'apôtres, ils vont arroser de leur sang la croix plantée de leurs mains dans l'immense Amérique, et au pied de l'arbre sacré se prosternent d'innombrables tribus. Tandis qu'il pénètre jusqu'au fond de l'Occident, le flambeau divin s'avance avec la rapidité de l'éclair jusqu'aux limites les plus reculées de l'Orient. François-Xavier a évangélisé cinquante royaumes, baptisé de sa main onze cent mille idolâtres : et Xavier, en mourant, se survit multiplié dans des milliers d'apôtres.

Ainsi, en quelques années, sur les points les plus opposés du globe, Jésus-Christ est adoré par des peuples entiers de fervents néophytes ; l'Évangile a fait un pas immense dans sa course prédite à travers le monde. La parole de l'Ange du jugement est donc vraie. Ce qui la rend de plus en plus certaine, c'est la perpétuelle rapidité de ce mouvement propagateur. Recommencée au seizième siècle avec une ardeur prodigieuse, la prédication de l'Évangile aux nations infidèles, loin de se ralentir, n'a fait que prendre une nouvelle activité. Ses progrès sont tels, qu'il n'est

pas besoin de longs raisonnements pour montrer qu'aujourd'hui l'Évangile achève le tour du globe.

Partez des temps apostoliques, et suivez jusqu'à nos jours l'histoire de l'Asie (1), de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique. Peut-on dire que, dans ces quatre parties du monde, il y ait une seule nation qui, plus tôt ou plus tard, n'ait vu briller le soleil de l'Évangile? Reste la cinquième, l'Océanie. Découverte depuis peu, elle est aujourd'hui sillonnée par les messagers de la bonne nouvelle. Arrêtez vos regards sur ses Archipels nombreux; partout vous verrez quelqu'un de nos célestes pêcheurs, tirant du sein de ces vastes mers, non des baleines et des perles, mais des âmes teintes du sang de Jésus-Christ. Leur pêche n'a point été infructueuse. Nous pourrions parler des progrès merveilleux de l'Évangile dans l'Australie, et à Sandwich, dont les néophytes retracent la ferveur des premiers chrétiens; nous pourrions raconter la conversion totale des îles Gambier, dont les dieux prisonniers ont été envoyés à Rome. Depuis la prédication des apôtres,

(1) Des monuments authentiques prouvent que l'Évangile fut prêché dans la Chine dès les premiers siècles; qu'il y eut des chrétiens et des églises: « Olim fuisse (in China) christianos Christique Ecclesias, certis testimoniis ostendit noster Nicolaus Trigaultius, lib. *de Fide in China propagata ;* idemque probat inscriptio lapidis nuper in China inventa, quæ plane testatur Evangelium in ea prædicatum a viris apostolicis. *Cornel. a Lapid. in Matth.* XXIV, 14.

jamais peut-être l'Évangile n'avait marché d'un pas aussi rapide.

Quel est le cœur chrétien qui ne tressaille de joie en contemplant depuis quelques années tant de merveilles opérées comme par enchantement? Mais quel esprit attentif peut voir sans une religieuse frayeur grandir avec tant de rapidité les signes certains de la consommation des siècles?

Toutefois, si dans les cinq parties du monde il pouvait encore se trouver quelque coin de terre isolé, quelque île perdue au milieu de l'Océan, où la parole évangélique n'ait point pénétré, elle ne peut rester longtemps étrangère à sa lumière. Depuis quelques années, l'esprit du cénacle semble redescendu sur l'Église. De toutes les parties de la chrétienté se lèvent à l'envi des légions de missionnaires qui s'en vont à la découverte de nouveaux rivages. On dirait que le divin berger soit plus pressé que jamais d'appeler ses brebis et d'accomplir pleinement sa prédiction, tant l'heure suprême approche!

Chose frappante, inouïe peut-être dans l'histoire de l'Église! c'est le lendemain d'une révolution, rapide comme l'éclair, terrible comme la foudre, qui, dans trois jours, brisant trois générations de rois, avait enseveli sous des ruines sanglantes l'antique trône de saint Louis, regardé par un grand nombre comme le piédestal

nécessaire de l'Église; c'est, disons-nous, le lendemain, le jour même de cette catastrophe, que le zèle de l'apostolat se ranime dans la tribu sainte avec une ardeur toute nouvelle. — Ici les chiffres sont plus éloquents que les paroles. Tandis que, de 1815 à 1830, le séminaire des Missions étrangères n'avait envoyé aux nations infidèles que quarante-six apôtres; de 1830 à 1839 il en a fait partir soixante-seize; tandis que l'ordre de Saint-Lazare n'avait compté, de 1815 à 1830, que sept départs; de 1830 à 1835 il en a eu plus de quarante. Et comme si cela ne suffisait pas, les anciens ordres missionnaires se réveillent; il s'en forme de nouveaux. Tous rivalisent de zèle, et profitant de ce calme inexplicable dont le monde jouit depuis trente ans, malgré tant de causes de guerre et de principes de rébellion, ils se hâtent de marquer du signe de l'Agneau les élus de Dieu dispersés aux quatre vents : bientôt le monde manquera à l'ambition de ces conquérants des âmes. Depuis les montagnes glacées de l'Amérique septentrionale, jusqu'aux plaines brûlantes arrosées par le Gange; depuis les îles de l'Océanie, jusqu'à la Corée; depuis le Thibet jusqu'au cap de Bonne-Espérance, trouvez, si vous le pouvez, quelques terres reculées ou terribles sur lesquelles ils ont craint de publier l'Évangile et de répandre leur sang.

Il est une circonstance dont l'à-propos, ajoutant encore au merveilleux de cet élan apostolique, rend visible le dessein du juge suprême. Lorsqu'en 1830 le gouvernement français retirait aux missions son appui et les aumônes que les rois très-chrétiens leur avaient toujours accordées; lorsque, par suite de cette mesure, on songeait à fermer le séminaire des Missions étrangères; voilà qu'une œuvre évidemment providentielle, une œuvre inconnue dans les fastes de l'Église, une œuvre faible et obscure à son début, prend tout à coup, et contrairement à toutes les prévisions humaines, un accroissement inexplicable. La Propagation de la Foi, qui en 1830, recevait à peine quelques centaines de mille francs, compte aujourd'hui ses recettes par millions. Grâce à ce miraculeux concours des hommes et de la Providence, le soleil de la vérité s'avance rapidement au terme de sa carrière. Encore un peu de temps, et il achèvera d'éclairer de ses divins rayons tous les lieux que féconde, en les visitant, le soleil de la nature. Signe divinement prédit, et du règne anti-chrétien et de l'approche de la fin des temps, l'arrivée de l'Évangile aux extrémités du monde, tel est le spectacle tout à la fois consolant et terrible qui frappe aujourd'hui tous les regards (1).

(1) Qu'il y ait encore quelques nations inconnues jusqu'ici, étran-

XXI.

Il en est un quatrième bien plus alarmant et non moins significatif; c'est l'*apostasie générale*. La prédication de l'Évangile par toute la terre est la condition préalable de la ruine du monde; l'apostasie en sera la cause. Tous les siècles, toutes les nations ayant été faits pour Jésus-Christ; quand Jésus-Christ n'y sera plus compté pour rien, le monde aura perdu la raison de son existence. *C'est pour cela,* dit saint Paul, *que le grand jour n'arrivera pas, à moins que l'apostasie ne soit venue d'abord* (1). Or, elle sera venue, re-

gères au christianisme; que la prédication de l'Évangile ne doive pas s'entendre seulement d'une prédication éphémère, mais d'une profession publique de la religion, ce doute n'atteint nullement la certitude du fait que nous signalons. Autre chose est l'apparition du règne anti-chrétien, autre chose est l'apogée de sa puissance. Le premier de ces deux événements doit précéder le second. De combien? Nous ne pouvons le dire avec certitude. Il peut donc arriver, il paraît même certain que plusieurs peuples, ouvriers de la onzième heure, ne seront convertis ou que l'Évangile ne prendra une existence publique parmi eux que vers cette dernière époque; tels que les Juifs, par exemple, qui devront leur retour à la prédication d'Énoch, et d'Élie, antagonistes de l'antechrist, et qui n'entreront dans l'Église qu'après toutes les nations : « Cæcitas ex parte contigit in Israel, donec plenitudo gentium intraret, et sic omnis Israel salvus fieret. » *Rom.* XI, 25, 26.

(1) Non moveamini... neque terreamini... quasi instet dies Domini... quoniam nisi venerit discessio primum, et revelatus fuerit peccati, filius perditionis, qui adversatur, et extollitur supra omne quod dicitur Deus. *II Thess.* II, 2, 3, 4.

prennent d'une voix unanime les Pères de l'Église et les interprètes de l'Écriture, lorsque la plupart des *nations* se sépareront de l'empire Romain et de l'Église (1) ; que la foi sera singulièrement affaiblie parmi les nations, suivant cette parole du Sauveur lui-même : *Quand le Fils de l'Homme viendra, pensez-vous qu'il trouve encore de la foi sur la terre* (2) ? Cela ne veut pas dire qu'elle sera entièrement éteinte partout, mais que le nombre de ceux qui, d'un pôle à l'autre, la conserveront vive et animée par la charité, doit être plus que jamais petit en comparaison de la multitude des méchants et des infidèles (3).

Ainsi, lorsque nous verrons dans l'ordre poli-

(1) Defectio et rebellio qua quis deficit a suo principe illique rebellat, scilicet illa insignis, plena et generalis, qua scilicet pleræque et passim *omnes gentes* discedent et deficient tum a Romano imperio, ut explicant Ambros. Primasius et Sedulius, etc., etc; tum consequenter a Romano Pontifice et Ecclesia, ut Anselm. ; tum denique a fide et a Christo. *Cornel. a Lapide, in II Thess.* II, 3.

Discessio — scilicet populorum a suis principibus et præsertim a Romano imperio et a Pontifice Romano. *Menoch. in ibid.*

(2) Luc. XVIII, 8.

(3) *Inveniet fidem* perfectam ? puta, certa fiducia et charitate formatam. Porro id maxime fiet sub finem mundi, ante adventum Christi ad judicium, cum edent et bibent homines, dabuntque se voluptatibus, non cogitantes de judicio. Cum Christus apparuerit, inquit Beda, magna erit raritas electorum, imo tunc fides orthodoxa in multis deficiet. *Cornel. a Lapid. in Luc.* XVIII, 8.

tique le saint empire Romain entièment détruit (1); lorsque nous verrons les nations s'insurger contre les rois, non-seulement par l'effet de la perversité naturelle à l'homme, mais parce qu'elles nieront l'origine divine du pouvoir, proclamant en principe le dogme impie de la souveraineté populaire; lorsque, dans l'ordre religieux, nous les verrons s'élever contre l'autorité de l'Église, admettant en principe l'indépendance absolue de la raison en matière de croyance religieuse; lorsque nous verrons régner généralement ces théories de l'orgueil qui se résolvent vis à vis de la royauté dans le droit de révolte, et vis à vis de l'Église dans le droit d'incrédulité, pour se confondre dans une rébellion complète contre Jésus-Christ, principe du pouvoir religieux et du pouvoir politique; en un mot, lorsque l'homme, se déifiant lui-même, se sera mis à la place de Dieu, nous pourrons dire en toute assurance que le règne anti-chrétien approche. Est-ce là que le monde tend depuis trois siècles avec une rapidité toujours croissante? Et l'Ange du jugement eut-il raison d'annoncer comme imminent le commencement de la fin? Ouvrons de nouveau l'histoire.

(1) Il ne faut pas oublier que l'empire Romain, devenu depuis Charlemagne *le saint empire Romain,* était dans la pensée chrétienne le signe palpable de la puissance temporelle de Notre-Seigneur.

Le Thaumaturge vient de passer; les échos de l'Europe sont encore ébranlés par le son de la trompette fatale et déjà l'apostasie, cette bête dévorante, sort de l'enfer, et fait des ravages presque aussi rapides que les progrès de l'Évangile. Nous l'avons vu, suivant les Pères et les interprètes, cette apostasie consiste tout à la fois dans la séparation qui doit s'accomplir entre les peuples et l'empire Romain, entre les peuples et leurs rois, entre les peuples et le souverain Pontife, par conséquent entre le monde et le christianisme (1).

Séparation des peuples et de l'empire Romain. Moins d'un demi-siècle après la mort du saint, l'Orient finit par se détacher de l'empire des Césars tombé sous les coups de Mahomet II. L'Occident tenait encore à l'arbre antique; mais bientôt les principes d'indépendance semés au seizième siècle produisent des tempêtes qui agitent violemment le second rameau de l'empire Romain, et qui finissent par le rompre. Aujourd'hui l'arbre lui-même est arraché du sol; depuis plus de trente ans il n'en reste pas le moindre vestige. Dans ce premier sens, l'apostasie ne semble-t-elle pas manifeste?

(1) Discessio, — scilicet populorum a suis principibus, et præsertim a Romano imperio et a Pontifice Romano. *Menoch. in II Thess.* II, 3; tum denique a fide et a Christo. *Cornel. a Lap. in ibid.*

Séparation des peuples et de leurs rois. Qu'on veuille bien se rappeler ce que nous avons dit plus haut des relations qui existent aujourd'hui entre les peuples et les rois dans l'Europe entière; qu'on veuille calculer de nouveau les régicides et les révolutions accomplis ou tentés depuis trois siècles; qu'on veuille étudier à fond la position respective des peuples et des souverains; qu'on veuille surtout tenir compte de l'esprit d'indépendance et de révolte posé en principe dans le dogme de la souveraineté populaire, et enfin traduit par cette incroyable maxime : *Les rois règnent et ne gouvernent pas;* et qu'on dise si tout cela c'est l'union des peuples et des rois, si ce n'est pas plutôt la séparation la plus profonde et la plus vraie que le monde ait vue depuis l'Évangile? séparation des esprits et des cœurs, qui n'est que l'apostasie ou l'anéantissement des vrais rapports de respect, de confiance, d'affection et de dévouement établis par le christianisme entre les rois et les peuples. Si cette apostasie n'est pas encore complète, n'est-il pas évident, du moins, que l'esprit général y tend avec rapidité depuis trois siècles?

Séparation des peuples et du souverain Pontife. Quel spectacle, grand Dieu! présente l'Europe actuelle? Entre ce qu'elle était au quinzième siècle, et ce qu'elle est au dix-neuvième, quelle

différence! Comme il était prédit, une étoile tomba du firmament, et le puits de l'abîme fut ouvert, et il en sortit une épaisse fumée qui s'interposa entre la terre et le ciel (1).

A la voix de Luther, l'Allemagne, la Suède, le Danemark, la Prusse, l'Angleterre, une partie de la Suisse et de la France, se précipitent sous l'étendard de la révolte. Pour ces peuples apostats, Rome est Babylone, le Pape, l'odieuse personnification de l'erreur. Indépendance absolue de la raison humaine en matière de religion; bannissement complet de l'autorité de l'Église : de tous leurs principes, voilà le plus sacré. Pour les autres nations; le représentant de Jésus-Christ n'est plus qu'un souverain étranger et suspect, dont les démarches portent ombrage, dont les paroles ne doivent plus arriver à l'oreille de ses enfants, qu'après avoir subi l'examen des princes et reçu l'insultant visa de leurs ministres : à peu près comme les lettres venues des pays infectés de la peste, qu'on ne laisse pénétrer dans les régions étrangères qu'après les avoir passées au vinaigre. Tant on redoute l'influence romaine! tant on craint l'autorité du vicaire de Jésus-Christ!

(1) Et vidi stellam de cœlo cecidisse in terram... et aperuit puteum abyssi, et ascendit fumus putei, sicut fumus fornacis magnæ : et obscuratus est sol et aer de fumo putei. *Apoc.* IX, 1, 2.

Aux yeux des moins clairvoyants, il est manifeste que ce n'est plus comme pape, comme père commun des rois et des nations, comme organe de la foi sociale, que les gouvernements *catholiques* traitent le souverain Pontife; c'est comme simple prince temporel. Depuis longtemps les relations filiales ont fait place aux rapports diplomatiques. Le moyen qu'il en fût autrement? Les gouvernements n'ont-ils pas rompu leur union *spirituelle* avec le Saint-Siége, cette antique union fondée sur la communauté la foi? Admettre, comme ils font, l'égalité de tous les cultes, n'est-ce pas dire : A nos yeux, toutes les religions sont également bonnes, également vraies, également dignes de protection et d'encouragement? N'est-ce pas dire : Le christianisme n'est plus notre foi? Ainsi, dans l'ordre religieux, les gouvernements, ou, si vous voulez, les nations représentées par leurs gouvernements, ne croient pas plus en Jésus-Christ comme principe exclusif de la vérité, que dans l'ordre politique ils ne croient en lui comme principe exclusif de l'autorité (1)? Il y a donc défection, apostasie, puisqu'il y a anti-christianisme.

Séparation du monde et du christianisme. Si

(1) Qu'on se rappelle tout ce qui a été écrit dans ces derniers temps contre le droit divin, contre le sacre, contre les rois par la grâce de Dieu.

les faits qui précèdent ne nous paraissent pas suffisants pour établir cette lamentable vérité; d'un regard, embrassons l'Europe restée catholique. Du nord au midi, nous verrons le christianisme humilié, persécuté. Examinez les grandes nations, la France, l'Espagne, le Portugal, l'Autriche, l'Italie même; partout vous verrez l'apostasie multipliant ses ravages, tantôt modérant ses fureurs, tantôt masquant ses projets pour se répandre plus sûrement sous les noms de tolérance, d'indifférence, de liberté de conscience, de liberté des cultes, de liberté de la presse; jetant au sein des peuples des millions de livres irréligieux, où l'on voit marcher de front la nouveauté des doctrines, la corruption de la foi, et la rébellion à l'autorité de l'Église; ayant déjà perverti l'esprit public, au point d'oser faire entendre dans les écoles, dans les académies *catholiques*, les éloges de Luther, de Voltaire, et des ennemis les plus avérés du catholicisme : et ces éloges sont applaudis!

Écoutez la voix des sectaires, la voix des philosophes, la voix de tous ceux qui forment l'opinion dans les chaires littéraires ou dans les tribunes législatives; lisez les innombrables journaux français et étrangers; étudiez les maximes le plus généralement répandues et accréditées, partout vous trouverez, assis sur le trône de l'esprit pu-

blic, le naturalisme, la négation du monde surnaturel, la négation des miracles, la négation même de l'Évangile et des faits historiques de l'ancienne et de la nouvelle alliance; partout vous verrez la foi plus affaiblie que jamais, et la pratique du christianisme plus que jamais tombant en désuétude; à la place vous verrez, même dans les esprits les moins hostiles, une tendance marquée ou de persévérants efforts pour substituer à la révélation une prétendue *religiosité* : sentiment vague, religion pure, rationaliste, sans mystères et sans pratiques, afin de conserver encore le nom et le fantôme d'une religion qui trompe et qui séduit, mais qui n'éclaire ni ne sauve. Ne vous en tenez point à une première vue, examinez mûrement, lisez, interrogez, écoutez ce qui se dit, ce qui se passe dans le monde, et vous aurez bientôt acquis la triste certitude que la foi est désormais sans vie, même dans le cœur d'un très-grand nombre de catholiques. Vous verrez que les actes religieux, qui en sont la manisfestation, s'accomplissent incomplètement et trop souvent sans piété; vous rencontrerez une multitude d'intelligences qui ont scindé leur symbole, ou qui même ne croient plus à rien, tout en conservant le nom et les dehors du catholicisme.

Descendez encore plus avant; parcourez toutes nos villes les unes après les autres : c'est à

peine si, dans chacune d'elles, vous parviendrez à compter *quelques familles* dont tous les membres soient catholiques de croyance et de conduite. Il est rare, très-rare de ne pas trouver dans chaque foyer deux camps et deux bannières. Or, qu'est-ce que tout cela? sinon la plus lamentable apostasie, au sein même du catholicisme. Et qu'est-ce que l'apostasie la plus lamentable au sein du catholicisme? sinon le commencement visible du règne anti-chrétien?

Ce n'est point ici un tableau d'imagination. Amis et ennemis, tous font de l'état actuel de la religion le même portrait. Chaque matin les impies ne nous demandent-ils pas dans leurs journaux, dans leurs discours, dans leurs livres : Où est votre Dieu? N'insultent-ils pas à notre petit nombre? Ne font-ils pas de désolants calculs? Ne se moquent-ils pas de ceux qui leur parlent de la puissance et de la multitude des catholiques? Si quelques-uns d'entr'eux, pour exciter à la haine et à l'oppression du catholicisme, crient hypocritement à l'envahissement des prêtres qu'ils appellent jésuites, il faut entendre les moqueries insultantes par lesquelles leurs confrères les rassurent. « Est-ce bien sérieusement, s'écrient-ils, que l'on redoute aujourd'hui les empiètements religieux et le retour de la domination ecclésiastique! Quoi! nous

sommes les disciples du siècle qui a donné Voltaire au monde, et nous craignons les jésuites!

» Nous sommes les héritiers d'une révolution qui a brisé la domination politique et civile du clergé, et nous craignons les jésuites!

» Nous venons dans un pays où la liberté de la presse met le pouvoir ecclésiastique à la merci du premier Luther venu qui sait tenir une plume, et nous craignons les jésuites!

» Nous vivons dans un siècle où l'incrédulité et le scepticisme coulent à pleins bords, et nous craignons les jésuites!

» Nous sommes catholiques à peine, catholiques de nom, catholiques sans foi, sans pratique, et l'on nous crie que nous allons tomber sous le joug des congrégations ultramontaines!

» Non; le danger n'est pas où le signalent vos imaginations préoccupées. Vous calomniez le siècle par vos alarmes et vos clameurs pusillanimes. »

N'en sont-ils par venus à proclamer la mort du catholicisme? Chaque jour ne répètent-ils pas sur tous les tons : *Le catholicisme est usé; il est mort; il n'est plus qu'une machine; plus qu'une forme surannée; il n'y a plus d'Église; plus de foi sincère?* Hélas! ils ne disent que trop vrai; la foi est sans action sur la généralité des peuples; non qu'elle soit usée, mais parce que les peuples,

parce que le monde sont usés pour elle : quand l'homme surtout devient orgueil, l'esprit de Dieu se retire (1). Ainsi le soleil est sans action sur les yeux de l'aveugle, non parce qu'il a cessé d'être le foyer de la lumière, mais parce que l'aveugle a perdu le sens destiné à la recevoir. Cette cécité, cette paralysie morale est leur ouvrage, et ils s'en applaudissent. Malheureux qui ont assassiné l'âme humaine et qui triomphent au lieu de trembler!

Prêtez maintenant l'oreille aux voix catholiques, aux voix sacerdotales : de toutes parts un long gémissement, de toutes parts ce cri d'alarme : La foi s'en va ; le rationalisme moissonne, nous glanons. Qu'il nous suffise d'entendre le Pontife suprême, dont le regard embrasse, des hauteurs de la ville éternelle, toute l'étendue de l'Église : mille fois plus triste que la nôtre est sa parole, mille fois plus sombre que le nôtre est le tableau qu'il trace de la religion dans le monde actuel.

S'adressant aux patriarches, aux primats, aux archevêques, aux évêques de la terre entière : « C'est avec le cœur navré d'une profonde tristesse, leur dit-il, que nous venons à vous, dont nous connaissons le zèle pour la religion, et que

(1) Non permanebit Spiritus meus in homine quia caro est. *Gen.* VI, 3.

nous savons être dans de mortelles alarmes sur les dangers qu'elle court. Nous pouvons dire avec vérité que c'est maintenant l'heure de la puissance des ténèbres pour cribler comme le blé les fils de l'élection (1). *Oui, la terre est dans le deuil et périt, infectée qu'elle est par la corruption de ses habitants, parce qu'ils ont violé les lois, changé les ordonnances du Seigneur, rompu son alliance éternelle* (2).

» Nous vous parlons, vénérables frères, de ce que vous voyez de vos yeux, et sur quoi nous pleurons et gémissons ensemble. C'est le triomphe d'une méchanceté sans retenue, d'une science sans pudeur, d'une licence sans bornes. Les choses saintes sont méprisées, et la majesté du culte divin, qui est aussi puissante que nécessaire, est blâmée, profanée, tournée en dérision par des hommes pervers. De là vient et la corruption de la saine doctrine, et l'audacieuse propagation des erreurs de tout genre. Ni les lois saintes, ni la justice, ni les maximes, ni les règles les plus respectables ne sont à l'abri des atteintes des langues d'iniquité; cette Chaire du bienheureux Pierre, où nous sommes assis, et où Jésus-Christ a posé le fondement de son Église, est violemment agitée, et *les liens de*

(1) Luc. XXII, 53. — (2) Isai. XXIV, 5.

l'unité s'affaiblissent de jour en jour. La divine autorité de l'Église est attaquée, *ses droits sont anéantis;* elle est soumise à des considérations terrestres, et par une profonde injustice, livrée à la haine des peuples, *elle est réduite à une honteuse servitude.*

» L'obéissance due aux évêques est enfreinte et leurs droits sont foulés aux pieds. *Les académies et les gymnases retentissent horriblement d'opinions nouvelles et monstrueuses, qui ne sapent plus la foi en secret et par des détours, mais qui lui font une guerre publique criminelle.* C'est de la corruption de la jeunesse par les maximes et par les exemples de ses maîtres, qu'est venu le désastre de la religion et l'horrible perversité des mœurs. Ainsi, lorsqu'on a secoué le frein de la religion, par laquelle seule les royaumes subsistent, de laquelle l'autorité tire sa force et sa sanction, nous voyons la ruine de l'ordre public, la chute des trônes, le renversement de toute puissance légitime. Ces maux, vénérables frères, et beaucoup d'autres, *et de plus graves encore peut-être,* qu'il serait trop long d'énumérer aujourd'hui, et que vous connaissez très-bien, nous jettent dans une douleur profonde et continuelle... (1). »

(1) Hæc et alia complura, et fortassis etiam graviora, quæ in præsens percensere longum esset, ac vos probe nostis, in dolore esse nos jubent, acerbo sane ac diuturno. *Encyclic.* Mirari vos. 1832.

Dans une occasion plus récente, le vicaire de Jésus-Christ emploie pour caractériser les maux actuels de l'Église, les expressions mêmes par lesquelles, suivant les interprètes, saint Jean désigne les dernières attaques de l'enfer contre l'Église. « Entre les plus grandes et les plus cruelles calamités de la religion catholique, dit le Pontife, dont en ces temps de troubles et de tempêtes nous ayons à gémir, la principale est, sans contredit, la multitude des livres pestiférés, qui, *comme les sauterelles sorties du puits* de l'abîme, inondent presque tout entière la vigne du Seigneur pour la dévaster, et qui sont *comme la coupe remplie d'abominations* que vit saint Jean *dans les mains de la grande prostituée,* abreuvant de toutes sortes de poisons ceux qui y portent leurs lèvres (1). » Ailleurs, le chef de l'Église revient encore à cette formidable parole, et dit en propres termes : « Nous pouvons dire en toute vérité que *le puits de l'abîme est ouvert,* ce puits d'où saint Jean vit sortir une fumée qui obscurcit le soleil, et des sauterelles qui ravagèrent la terre (2). »

(1) Bref du 5 août 1845, qui condamne l'ouvrage intitulé : *Lettres sur la direction des études,* publié sous le nom de Francesco Forti. *Genève,* 1845.

(2) Vere apertum dicimus *puteum abyssi,* e quo vidit Joannes ascendere fumum, quo obscuratus est sol, locustis ex eo prodeuntibus in vastitatem terræ. *Bull.* Mirari vos.

Quand on connaît et les lumières spéciales, et l'assistance divine dont jouit le souverain Pontife, et le soin extrême avec lequel sont pesées toutes les paroles de ses allocutions solennelles, il n'est pas permis de voir dans ces expressions l'effet du hasard, ni d'un esprit naturellement mélancolique. Cette seconde supposition n'est pas seulement gratuite, elle est entièrement contraire au caractère bien connu de l'auguste et saint vieillard.

D'ailleurs, la parole apostolique n'est ni moins triste, ni moins alarmée dans la bouche des derniers papes. La Bulle fameuse de l'immortel Pie VII contre les *Carbonari* en est une preuve. « Ce qui est arrivé, dit le Pontife de sainte mémoire, dans des temps déjà reculés se renouvelle encore, et surtout à la déplorable époque où nous vivons, époque qui *semble être ces derniers temps* annoncés tant de fois par les apôtres, où *viendront des imposteurs marchant d'impiétés en impiétés,* en suivant leurs désirs. Personne n'ignore quel nombre prodigieux d'hommes pervers se sont ligués dans ces temps si difficiles contre le Seigneur et contre son Christ, et ont mis tout en œuvre pour tromper les fidèles par les subtilités d'une fausse et vaine philosophie, et pour les arracher du sein de l'Église dans la folle espérance de

ruiner et de renverser cette même Église (1). »

Ainsi parlent les Voyants d'Israël. Que le monde incroyant hausse les épaules, son endurcissement n'a rien qui doive étonner; pour l'homme sérieux, il ne pourra s'empêcher de voir un grave sujet de réflexions dans ces imposantes paroles où le chrétien trouve un avertissement salutaire, et l'annonce redoutable d'un avenir qui semble n'être plus douteux.

XXII.

Le raisonnement, l'expérience, la tradition, les données de la foi, les tendances générales de l'esprit humain depuis trois siècles, tout semble se réunir pour nous inspirer de justes alarmes, en nous laissant deviner le mot de la formidable énigme. Mais, indépendamment de ces raisons, le spectable du monde actuel offre un motif particulier et suffisant à lui seul pour légitimer nos craintes. Ce qu'il voit de ses yeux, le chrétien réfléchi le compare avec ce qui est prédit. La négation de Notre-Seigneur, la séparation des deux cités, les préparatifs de la dernière lutte, voilà trois faits annoncés pour les derniers jours. Or, malgré qu'il en ait, il voit l'oubli, la négation, le mépris, le bannissement de Jésus-Christ devenir

(1) Bull. *Ecclesiam a Jesu Christo.* 13 septembre 1821.

chaque jour plus complet et plus universel. Il voit les deux cités du bien et du mal, jusqu'ici mêlées ensemble comme les eaux de deux rivières coulant dans le même lit, se dégager l'une de l'autre avec une activité d'autant plus grande qu'elles approchent davantage de leur séparation finale. Il les voit se préparant, préludant même par des batailles sur tous les points du globe, à cette lutte générale et acharnée qui sera la dernière épreuve de l'Église. Cet avenir redoutable et divinement prédit, il craint, en vérité, qu'il ne soit déjà en partie le présent.

D'abord, la grande apostasie, signe précurseur de la fin des temps, est avant tout la négation de Jésus-Christ, Dieu, roi, médiateur; en un mot, l'anti-christianisme. Or, si nous suivons avec attention la marche des idées, nous reconnaîtrons sans peine que la négation de Jésus-Christ est devenue, depuis vingt-cinq ans surtout, le caractère distinctif de l'erreur. Afin d'anéantir le règne du divin Médiateur, elle s'attaque en même temps à sa divinité et à sa royauté. Dans l'ordre religieux, brisant complètement avec tous les peuples et avec tous les siècles qui, sous des noms divers, reconnurent constamment entre l'homme et Dieu un Médiateur chargé de relier la terre au ciel, la raison rejette bien loin ce lien nécessaire manifesté par la foi.

Outre l'affirmation directe et mille fois répétée de cette erreur éminemment anti-chrétienne, nous voyons que la déification de la raison humaine, la mort du christianisme et l'apparition d'un dogme nouveau, successeur du christianisme, sont le rêve le plus universellement et le plus chaudement caressé de nos jours. Dogme *éclectique,* qui sera la fusion de toutes les religions qui partagent le monde; dogme *humanitaire,* dans lequel tous les peuples, affranchis des religions positives, se donnent le baiser de la fraternité universelle; dogme *rationaliste,* dans lequel la raison *sera l'unique médiateur* entre Dieu et l'homme, et, comme on ose l'enseigner, *le Verbe fait chair.* Voilà, il n'y a plus à s'y tromper, le but final auquel tend évidemment l'époque actuelle, dirigée par ses philosophes. On n'en fait plus un mystère. Ce rationalisme absolu, manifestation suprême de l'orgueil humain, se révèle à chaque page dans les écrits des hommes qui forment l'opinion. Vous le rencontrez au fond de la plupart des systèmes philosophico-religieux qui pullulent en Europe.

Qui dira les sectes étranges auxquelles cette utopie sacrilége a donné naissance en Angleterre depuis un demi-siècle? Qui ne sait que dans une certaine partie de l'Allemagne elle a tellement prévalu, qu'il n'est plus permis d'y prêcher la

divinité de Jésus-Christ, par conséquent la vérité exclusive de sa religion (1).

Mais, pour parler seulement de notre patrie, voyez le caractère qu'a pris la philosophie depuis quarante ans. Sans doute elle est sortie du matérialisme abject; mais ce n'est point pour devenir chrétienne, loin de là. Vers la fin de la Restauration, au moment où les ouvrages les plus anti-chrétiens, réimprimés et colportés avec une activité sans exemple, faussaient les meil-

(1) Outre les ouvrages si répandus et si parfaitement anti-chrétiens de Strauss, outre les enseignements incontestables des Consistoires dont nous avons parlé plus haut, voici un fait récent qui peut servir de thermomètre pour apprécier le degré de foi chrétienne qui reste dans les pays protestants d'Outre-Rhin. Dernièrement un jeune théologien protestant, appelé à faire son premier sermon à Wolffenbuttel, duché de Brunswick, y fut vertement tancé par les membres du Consistoire délégués pour l'entendre, parce qu'il s'était permis d'appeler dans ce discours Jésus-Christ la splendeur du Père. Admis cependant à une cure de campagne, l'incorrigible candidat ayant osé pour la seconde fois, et devant un auditoire qu'il supposait moins éclairé, prêcher la divinité du Sauveur, fut interrompu par les trépignements de ses auditeurs. Au sortir du temple, il se vit environné de la cohue de ses paroissiens, dont les vociférations confuses lui demandaient compte des *bêtises* qu'il venait de leur débiter. Qu'avons-nous besoin, disaient-ils, de savoir ce qu'était le Christ? Prêchez-nous sa morale, sa personne nous est très-indifférente! Ayant pour la première fois conféré le baptême à un enfant, et ayant à cette occasion parlé du *péché originel,* l'indignation des villageois ne connut plus de bornes, et le pasteur se vit pour cette fois expulsé de la bergerie. (*The Voice of Israel, edited ad London,* 31, rédigé par une société d'Israélites.)

leurs esprits, un journal philosophique parut tout à coup et fit grand bruit dans le monde intellectuel. Rédigé par les hommes avancés du camp ennemi, il manifesta nettement les nouvelles tendances. Or, qu'annonçait chaque jour l'ancien *Globe?* La supériorité de la raison, son indépendance absolue de toute doctrine révélée, la mort du catholicisme, et l'apparition d'une religion nouvelle, religion du *moi,* dont la raison pure devait être tout ensemble le Dieu, le Pontife, l'Évangile, l'Alpha et l'Oméga.

Quel était le fond du Saint-Simonisme? encore la suprématie de la raison, la mort du catholicisme et l'établissement du dogme nouveau dont Saint-Simon était l'inventeur, et dont le monde régénéré devait être le disciple.

Que répètent encore tous les jours les disciples de Fourier? Vous les entendez prêcher tour à tour la *dégénération,* la *régénération* et la *transformation* de tous les dogmes existants, puis la venue de la religion fouriériste qui les absorbera tous. « Non, disent-ils, les religions ne sont pas la religion; les religions sont irréligieuses, puisqu'elles ont divisé les hommes, puisqu'elles les divisent encore. La France marche vers la religion, c'est-à-dire vers l'union intégrale et harmonique de toutes les idées, de tous les intérêts. »

A quoi se réduit la philosophie universitaire,

professée par MM. Cousin, Damiron, Jouffroy, Lherminier, Charma, Michelet, Quinet, et tant d'autres? sinon toujours à l'indépendance de la raison, à la déification du moi, à la négation de toute religion positive comme vérité absolue, à la mort du catholicisme et au règne futur d'une religion nouvelle, composée, par la raison, de dogmes épars pris dans toutes les religions existantes, et même dans la philosophie païenne (1).

Mais le signe le plus éloquent de la formation de l'empire anti-chrétien est moins encore, ce nous semble, dans l'erreur elle-même que dans l'accueil qu'elle reçoit. Prêchée dans les livres, dans les journaux, dans les chaires publiques, cette hérésie, la dernière de toutes, est reçue par les uns avec enthousiasme, par les autres avec indécision, signe visible de l'ébranlement de

(1) Les pièces justificatives de ces propositions se trouvent dans un si grand nombre d'écrits qu'il serait superflu de les rapporter ici. *Voyez* les ouvrages de tous ces écrivains et de beaucoup d'autres. Dans l'apologie récente de la philosophie universitaire prononcée à la Chambre des pairs, M. Cousin, malgré toute sa modération, confirme positivement la tendance anti-chrétienne que nous signalons. L'orateur fait l'éloge de cette philosophie en disant qu'elle garde une neutralité absolue entre toutes les religions; qu'elle est d'autant plus religieuse qu'elle n'est ni juive, ni protestante, ni catholique, c'est-à-dire qu'elle est la meilleure préparation à la *religion,* attendu qu'elle ne conduit l'élève à aucune *religion positive.* La réunion des jeunes gens de tous les cultes dans les mêmes colléges manifeste la même pensée et tend au même but.

leur foi. Le très-petit nombre la repousse et la flétrit. Préoccupés d'intérêts matériels, les gouvernements s'y montrent indifférents, au point que des professeurs aux gages de l'État peuvent l'enseigner chaque jour publiquement et impunément.

Naguères, à propos de l'Espagne, l'un d'entre eux s'exprimait ainsi dans une des premières chaires du royaume très-chrétien : « Afin que les doctrines de l'ultramontanisme et du concile de Trente montrent ce qu'elles peuvent faire toutes seules pour le salut des peuples modernes, ce pays leur est livré, abandonné sans réserve; les anges même de Mahomet veilleront sur le haut des tours arabes de Tolède et de l'Alhambra, pour qu'aucun rayon du *Verbe nouveau* ne puisse pénétrer dans l'enceinte. Des bûchers sont préparés; tout homme qui appellera l'avenir y sera réduit en cendres...

» Leibnitz, Bacon, Descartes, et il faut bien aussi prononcer ce *grand nom de Luther,* ces hommes exécrés en leur temps par les hommes de la routine, ont été les missionnaires de leurs peuples; ils ont converti le monde à la vie nouvelle; *ils ont été ce qu'à d'autres époques ont été les saint Boniface et les saint Patrice;* ils ont frayé la route au *Verbe de l'avenir*... J'ai cru que le *catholicisme de Napoléon et la réforme de Luther,*

Descartes et Leibnitz étaient capables de se tendre la main des deux côtés du Rhin.... Je vois autour de moi des cultes divers qui tous se font une guerre acharnée, et prétendent vivre dans une séquestration complète; ils s'excommunient, ils se répudient mutuellement... Ce que je tente ici, c'est de parler à tous, c'est de remonter à la source de vie qui leur est commune; c'est d'apprendre, c'est d'épeler, *c'est de parler la langue de cette grande cité d'alliance, qui, malgré la colère de quelques hommes, s'élève et se fortifie chaque jour;* car il n'est pas vrai qu'elle soit bâtie, comme on le dit, sur l'indifférence, mais bien sur la conscience de l'*identité de la vie spirituelle dans le monde moderne* (1). »

L'esprit d'erreur poussant un autre jusqu'au délire, lui fait avancer, aux applaudissements bruyants de la foule, ces propositions si étrangement blasphématoires : après avoir dit que l'homme est obligé de faire l'éducation des bêtes afin de les conduire à un état plus élevé, il annonce la religion qui fera parler aux animaux et aux hommes un langage commun; puis il ajoute : « Le christianisme, précurseur de la nouvelle doctrine, doit réaliser la réhabilitation des races

(1) Leçon de M. Quinet, professeur au Collége de France, publiée par *le Siècle*, 25 mars 1844.

inférieures, et la preuve, c'est la sympathie que les chrétiens professent pour les animaux, en reconnaissance de ce que ceux-ci ont les premiers reconnu le Sauveur...

» On trompe singulièrement le monde quand on dit que Jésus-Christ a tout fait. — Non. — Il faut que chacun de nous devienne, après 2,000, après 3,000 ans, un autre Jésus-Christ, l'égal de Jésus-Christ. »

Le professeur continue ainsi : « Une masse de chaleur et de lumière est répartie pour chaque époque. Cette chaleur et cette lumière constituent l'époque... J'ai prié Dieu qu'il me donnât quelque chaleur et quelque force pour vous communiquer de la chaleur et de la force. J'ai accompli ma mission en vous annonçant le Verbe incarné, nouvellement envoyé parmi nous, et l'honneur d'avoir été trouvé digne de l'annoncer fera la *joie de toute ma vie et* DE TOUTES MES VIES. »

Puis il s'est écrié : « J'ose sommer ceux d'entre les Polonais et ceux d'entre les Français qui ont approché de ce Verbe de déclarer s'ils l'ont vu, oui ou non ? » Un bruit tumultueux de près d'une soixantaine de voix a répondu par un OUI prolongé et répété. Toutes ces personnes se sont rapidement levées et ont étendu le bras. Une seconde sommation a été suivie d'un nouveau

bruit et de la réponse : « Nous le jurons (1). »

Cette déification de la raison humaine, cette négation systématique de toute religion positive, est devenue assez populaire pour que les romanciers célèbres croient pouvoir l'exprimer dans leurs œuvres, sans crainte d'être taxés de folie ou de n'être pas compris (2). D'autres enfin cherchent à la réaliser sous sa dernière forme, la forme religieuse. Une secte nouvelle, dont les ramifications s'étendent du nord au midi de la France, et même à l'étranger, l'annonce sous la dénomination séduisante de l'*OEuvre de la Miséricorde,* secte obscure, et toutefois assez menaçante pour que le souverain Pontife ait cru devoir la flétrir par une condamnation solennelle (3).

Et maintenant nous le demandons : le dernier mot de tous ces systèmes n'est-ce pas la négation de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Évidemment, pour quiconque la raison humaine est le médiateur nécessaire entre Dieu et l'homme, le Verbe fait chair; pour quiconque prédit la mort du catholicisme ou l'indépendance absolue de la raison en matière de croyance religieuse;

(1) Leçon de M. Mickiewicz, professeur au Collége de France, mars 1844.

(2) La comtesse de Rudolstadt, dernier roman de Georges S.

(3) Bref de notre saint Père le pape Grégoire XVI à Mgr l'évêque de Bayeux, 8 novembre 1843.

pour quiconque annonce un dogme nouveau, successeur du christianisme, Jésus-Christ n'est pas Dieu, c'est un homme, et l'Évangile une œuvre humaine, rien de plus. Or, comme sous des noms différents, ces systèmes anti-chrétiens sont les seuls vivants, les seuls en honneur dans le camp ennemi, non-seulement en France, mais dans les autres parties de l'Europe, puisque c'est de là qu'ils nous sont venus, comme ils composent le fond du haut enseignement public, et sont *maîtres absolus des jeunes générations;* comme ils sont la règle de la conduite de la plupart des hommes faits, qui n'ont pas d'autre religion naturelle ou rationaliste ; comme ils sont la base des constitutions modernes qu'on déclare laïques, c'est-à-dire déistes ou indifférentes à toute religion positive, il en résulte clairement que l'hérésie dominante aujourd'hui est la négation de la vérité absolue, immuable du christianisme, et de la vérité, de l'autorité, de la nécessité du divin Médiateur. Voilà, nous croyons l'avoir établi, le caractère véritable et le point avancé de l'erreur actuelle dans l'ordre religieux.

XXIII.

D'un pas égal, sinon plus rapide, marche la négation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans l'ordre politique. Roi du monde par droit de

naissance, le Fils de Dieu, en mourant sur le Calvaire, l'était devenu par droit de conquête. Dans les nations chrétiennes, sa royauté avait pris une forme palpable. Il était roi comme tout autre roi. Il avait ses droits, ses ministres, ses soldats, ses sujets, ses amis, ses palais, ses trésors, son nom royal; et toutes ces prérogatives n'étaient pas de vains mots. Le divin roi en jouit longtemps. L'histoire est là qui en offre mille témoignages. Que se passe-t-il aujourd'hui? Interrogez les théories et les faits, une voix en sort qui dit clairement : Le monde actuel marche d'un pas rapide à la négation de Jésus-Christ, à l'anéantissement de sa royauté.

Il avait *ses droits;* ils sont méconnus. Son droit politique, principe de toute royauté, on le nie, on le honnit. Allez dire au milieu de l'Europe, que le pouvoir des rois vient de Dieu et qu'il relève de Jésus-Christ, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs; allez combattre la souveraineté du peuple ou plutôt l'indépendance absolue de la raison humaine dans l'ordre politique: vous verrez s'il est une seule nation qui vous comprenne; vous verrez combien il en est parmi les sages qui ne vous répondent par un sourire de pitié, peut-être par les cris furieux du peuple déicide : *Tolle, tolle;* « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous. » Dans la réalité le nom adorable

du Roi des rois, l'alpha et l'oméga de tous les pouvoirs, est complètement banni de la langue politique. Lisez dans l'histoire les discours solennels, les discours en quelque sorte nationaux, discours des trônes, discours des orateurs parlementaires, discours des magistrats, chartes et constitutions, voyez jusqu'à quelle époque il vous faudra remonter pour y trouver une seule fois, en toutes lettres, le nom adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, invoqué comme principe du pouvoir, comme règle du droit national, comme sanction de la loi? Pourquoi ce nom sacré, si souvent répété dans nos anciens monuments, est-il si complètement banni de la langue politique des siècles modernes? sinon parce que l'autorité de celui qui le porte n'est plus comptée pour rien dans le monde politique. C'est là un fait encore peu remarqué, mais dont la signification antichrétienne n'est pas douteuse.

Elle devient évidente, lorsque relisant ces mêmes documents, depuis la même époque, on rencontre à chaque page le nom de la *nation,* le nom du *peuple,* le nom du *pays,* invoqué par les orateurs, par les législateurs, par les rois eux-mêmes, dans toute l'Europe, comme la suprême raison du droit et du devoir. Pourquoi encore ce nom est-il si souvent répété? sinon parce que l'autorité qu'il exprime est toute-puis-

sante, seule puissante dans le monde politique actuel.

Ne dites pas qu'on trouve au moins une fois chaque année le nom de Dieu dans les discours de la couronne; que le nom du Christ, de Jésus, du Fils de Marie, se place quelquefois sur les lèvres ou sous la plume des politiques de nos jours, et que cela suffit pour faire tomber l'accusation d'anti-christianisme. Quelle est, nous le demandons, la valeur réelle du nom de Dieu, placé une fois par an dans une phrase incidente? c'est une affaire de style, un sacrifice fait à certaines convenances, tout au plus une profession de théisme. D'ailleurs, nous l'avons déjà remarqué, pas plus que la révolte de l'ange coupable, l'anti-christianisme ne sera la négation directe de Dieu, mais la négation directe deJésus-Christ. Quant au nom du Sauveur, répété depuis quelque temps par certains hommes et dans certains livres de politique et de philosophie, il faut savoir quel sens on y attache. Lisez, comparez, et vous arriverez promptement à la conviction que ce nom se trouve là comme tout autre nom, sans aucun caractère divin d'autorité politique ou philosophique. A l'imitation de Weishaupt et des autres chefs du carbonarisme, les orateurs, les philosophes, les publicistes actuels, jaloux de conserver encore dans leurs paroles je ne sais

quel vernis de religion pour en imposer aux simples, emploient quelquefois ce nom sacré. Mais, dans leur esprit, il n'est plus le nom adorable du Dieu Roi, Législateur et Sauveur devant lequel tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers (1); c'est celui d'un sage, d'un philosophe, du plus grand bienfaiteur *du peuple*. En un mot, pour eux, le christianisme est un système, l'Évangile un beau livre, Notre-Seigneur un grand homme. En cela, ils outragent doublement Jésus-Christ : d'une part, ils le dépouillent de sa divinité; d'autre part, en le glorifiant comme homme, ils déifient la raison humaine. Or, c'est là, comme nous l'avons vu, le véritable crime des derniers temps. « Ils affectent, dit un grand pape, un singulier respect et un zèle merveilleux pour la religion, pour la doctrine et pour la personne de notre Sauveur Jésus-Christ, qu'ils ont quelquefois la coupable audace de nommer leur grand maître et le chef de leur société. Mais ces discours, qui paraissent plus doux que l'huile, ne sont autre chose que des traits dont se servent ces hommes perfides pour blesser plus sûrement ceux qui ne sont pas sur leurs gardes. Ils viennent à vous semblables à

(1) Dedit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. *Ad Philipp.* II, 10.

des brebis, mais ils ne sont au fond que des loups dévorants (1). »

Ainsi que sur les nations, Notre-Seigneur avait son *pouvoir royal sur la société domestique;* on l'en dépouille. Avant le seizième siècle, Jésus-Christ consacrait dans l'Europe entière l'acte fondamental de la famille. Par le mariage élevé à la dignité de sacrement il régnait sur la société domestique. Aujourd'hui, chez la plupart des nations, ce n'est plus lui qui unit les époux, c'est l'homme. Le divin roi avait dit : Le mariage est un sacrement; de toutes parts le schisme et l'hérésie répondent : Le mariage n'est pas un sacrement. Il avait dit : Le lien conjugal est indissoluble; la moitié de l'Europe répond : Le lien conjugal est dissoluble; ou, s'il est indissoluble, c'est en vertu de la loi humaine et non de l'Évangile.

Il avait son *pouvoir judiciaire.* Il l'exerçait spécialement par les tribunaux de l'Église. On les a supprimés. Le bras séculier ne prête plus son appui à l'exécution de leurs sentences; loin de là, l'homme s'est arrogé la juridiction exclu-

(1) Pie VII. Bull. *Eccles. a Jesu Christo,* 1821. — Quand on lit cette bulle célèbre, ainsi que les détails authentiques donnés par Barruel, *Hist. du Jacobinisme,* t. III. p. 110 et suiv., on est tenté de croire que la plupart des hommes qui depuis longtemps dirigent les affaires, ont passé par les loges maçonniques ou autres sociétés secrètes.

sive sur les personnes et les biens ecclésiastiques. Si dans quelques circonstances les juges établis par Jésus-Christ rendaient une sentence, elle ne serait légalement obligatoire qu'après la sanction du pouvoir humain.

Il avait ses *ministres :* le clergé était le premier corps de l'État chez les nations catholiques. Aujourd'hui il n'est même plus un corps. Ambassadeurs du divin Roi, les prêtres étaient respectés des grands et du peuple. Depuis le seizième siècle on les a fait mourir par milliers : leur sang a inondé l'Europe ; à plusieurs reprises on les a bannis, aujourd'hui on les tolère bien plus qu'on ne les aime ; on leur met des entraves aux pieds et aux mains ; on les poursuit de vociférations injurieuses, on les joue publiquement sur les théâtres, on méprise et leur nom, et leurs paroles, et leurs livrées.

Il avait ses *soldats*. Par ce nom glorieux, il faut entendre les corporations, les ordres religieux, tous ces grands corps d'armée si admirables de discipline, d'intelligence et de dévouement, qui s'en allaient aux quatre coins du monde faire de nouvelles conquêtes au divin roi, ou qui gardaient vaillamment les anciennes : que sont-ils devenus dans les neuf dixièmes de l'Europe? Ou bien on les a dispersés avec défense de jamais se reformer ; ou bien on les tient dans une tutelle si voi-

sine de l'esclavage, que pour se recruter, il leur faut l'agrément du pouvoir temporel; le signal, l'ordre du divin roi ne suffisent plus. Le serment de fidélité qu'ils lui font dans le secret de leur conscience, est un crime de lèse-majesté humaine. Cet odieux asservissement ne les soustrait ni à la haine, ni à la soupçonneuse défiance (1). Comme signe de l'esprit anti-chrétien qui accomplit toutes ces iniquités, la compagnie d'élite qui porte le nom adorable du roi Jésus jouit du privilége de toutes les répulsions et de tous les outrages.

Il avait des *sujets* nombreux. C'étaient les âmes. Par sa puissance, il les avait créées; sa sagesse les avait formées à son image; de son sang, il les avait rachetées; de sa chair, il les nourrissait; sur elles il régnait par la foi et par l'amour. Grâce à cette royauté, les mœurs publi-

(1) Au moment où nous écrivons ces lignes, la tribune retentit des paroles suivantes. Un député, se plaignant et de l'envahissement du clergé et de l'ambition des congrégations religieuses, trouve que les moyens de répression ne sont peut-être pas suffisants, sur quoi il s'écrie : « Au surplus, si nous sommes désarmés, n'oublions pas que nous sommes législateurs; n'oublions pas que nous pouvons examiner s'il n'y aurait pas des moyens plus efficaces de répression, que nous pouvons au besoin en faire. Parlant ensuite des congrégations ecclésiastiques, qu'il appelle des *excentricités*, il ajoute : « Pour les excentricités, je vous y exhorte, vous, gouvernement, *soyez implacable*. » Pas une voix ne s'est élevée contre ces paroles, dans lesquelles il y a pourtant du 93. *Séance du mois de janvier* 1844.

ques, les idées, les sciences, les arts, les usages, les habitudes de la vie, les institutions, la société enfin étaient comme autant de fiefs de la couronne du roi Jésus. Sur toutes ces choses il régnait en les inspirant, en leur donnant et leurs règles, et leur caractère, et leurs tendances; c'est à son autel que s'allumait le flambeau du génie; c'est son étendard qui conduisait les nations au combat; c'est son nom royal qui était gravé sur les monnaies (1); c'est lui qui indiquait les jours de repos; c'est lui qui avait commandé la *trève* salutaire; c'est lui enfin qui était craint, consulté et obéi bien plus religieusement que les rois eux-mêmes, qui n'étaient dans la réalité et dans la foi commune que ses mandataires et ses images. Aujourd'hui que reste-t-il au divin roi de son royaume intellectuel? L'hérésie, le schisme, l'impiété, le rationalisme sous tous les noms et sous toutes les formes n'ont-ils pas tué ou débauché la plupart de ses sujets? Rois et peuples ont déclaré qu'ils n'étaient plus ses vassaux; et, contempteurs insolents de sa royauté, de sa sagesse, de ses promesses et de ses menaces, ils agissent sans le consulter. Non contents de l'avoir banni autant qu'ils ont pu du monde intellectuel,

(1) Christus vincit, regnat, imperat. — Cette devise a été gravée sur nos monnaies d'or jusqu'à la fin du dernier siècle : le premier soin de la *Révolution* a été de l'effacer.

ils font de persévérants efforts pour l'expulser du monde matériel.

En effet, il avait ses *trésors*. C'étaient les biens de l'Église. Pénétrés de reconnaissance pour ses bienfaits, ou jaloux de mériter ses faveurs, les sujets de ce roi bien-aimé lui avaient fait de siècle en siècle le solennel hommage d'une partie ou même de la totalité de leur fortune. « Je donne à Jésus-Christ, notre Seigneur et maître, mes biens, mes propriétés. » Rien n'est plus commun que cette formule dans l'histoire des nations chrétiennes; rien n'était plus sacré que ce contrat. Les biens ainsi donnés devenaient inaliénables; Jésus-Christ en était le propriétaire exclusif; ils étaient le domaine privé de sa couronne. Or, ces biens on les lui a tous pris; dans la plus grande partie de l'Europe il ne lui reste pas un pouce de terre en propriété. Non-seulement on ne veut pas qu'on lui en rende; mais encore on a soif du peu qui lui reste. On se propose *bien de mettre un jour la main dessus* (1); et ce qui trahit ici le fond de la pensée anti-chrétienne, c'est qu'on a inventé cette législation et qu'on exécute partout cette spoliation sacrilége dans le but avoué d'asservir l'Église (2). Quel progrès,

(1) Paroles de M. Échassériaux à la Chambre des députés. — (2) De l'Irlande, par M. de Beaumont, t. II, 3e partie, p. 218, 222, 223, 228.

grand Dieu! l'anti-christianisme a fait sur ce nouveau terrain! Non-seulement on a réduit, en beaucoup de lieux, le Fils de l'homme à ne savoir plus où reposer sa tête; mais encore on a persuadé aux peuples que ce dépouillement impie était un acte de justice, une mesure commandée par l'intérêt et le bonheur du monde. Et le monde le croit! On nous accuserait peut-être de calomnie, si nous n'entrions ici dans quelques détails justificatifs.

Au seizième siècle, les précurseurs des gouvernements actuels s'emparèrent violemment des biens voués à Jésus-Christ, en Angleterre et dans le nord de l'Europe. Il s'éleva du moins un cri de réprobation qui flétrit énergiquement cette spoliation sacrilége. Deux cents ans plus tard Joseph II, continuant le même système, fut l'objet de l'indignation générale et des sarcasmes même (1) de l'impiété. Son exemple fut suivi, mais sur une plus vaste échelle, par la Révolution française; et les actes iniques de la démocratie anti-chrétienne furent encore, quoique plus faiblement, stygmatisés par l'opinion. Est venue de nos jours la Révolution espagnole, digne fille de la nôtre, qui, coupable des mêmes injustices,

(1) Frédéric ne l'appelait pas autrement que : *Mon cousin le sacristain.*

n'a plus trouvé qu'un silence approbateur, ou même des éloges publics pour son odieuse conduite. Que sont, en effet, les quelques voix des journaux catholiques blâmant ce que les cent voix de la presse dans l'Europe entière proclament comme un triomphe de la liberté, ou comme un droit de la nation?

L'esprit public ne s'est pas arrêté en si beau chemin. Réduisant les faits en système, les économistes et les publicistes modernes s'efforcent de prouver que la spoliation des biens de l'Église n'est nullement un crime pour les gouvernements, qu'elle est, au contraire, un acte légitime et avantageux aux nations. On est confondu en voyant l'esprit public déjà faussé, au point d'avoir introduit dans la tête d'hommes graves, et nourris d'un lait chrétien, des idées aussi impies. Dans son ouvrage sur l'*Irlande,* remarquable d'ailleurs sous plus d'un rapport, M. de Beaumont ne craint pas de se proposer sérieusement la question de savoir « jusqu'à quel point la loi peut, sans porter atteinte aux principes de la propriété, priver l'Église de ses domaines?

» C'est maintenant, répond-il, un principe admis par tous les publicistes, que la propriété d'église, de corporation ou de main-morte, *n'est point de même nature que la propriété particulière,* et qu'elle est gouvernée par d'autres règles que

celle-ci...; qu'*elle n'est qu'un dépôt qui peut légitimement être repris* (1). » Tous les publicistes modernes ont donc oublié l'histoire. Ils ne savent donc pas, ce que nul chrétien n'ignore, qu'en offrant leurs biens à l'Église, les catholiques de tous les temps et de tous les pays passaient un véritable contrat qui rendait la propriété de l'Église identique à la *propriété particulière.* C'était le même droit de disposer, c'était la même teneur et la même perpétuité ; seulement une des parties stipulantes était Notre-Seigneur lui-même, représenté par l'Église son épouse. Cette circonstance, qui distinguait la propriété ecclésiastique de la propriété particulière, ne la rendait que plus inviolable. Aussi chez toutes les nations chrétiennes la plus sacrée de toutes les propriétés fut toujours la propriété ecclésiastique (2). Mais aujourd'hui Notre-Seigneur n'étant plus compté pour rien dans les affaires de ce monde, il est tout simple que le rationalisme traite de fiction chimérique son admission comme partie stipulante dans un contrat.

Du moins si on méconnaît les lois sacrées de la religion, devrait-on respecter la vérité de l'his-

(1) De l'Irlande, t. II, partie, 3, p. 218, 221, édit. in-12. Paris, 1842.

(2) Le même principe était universellement admis et inviolablement gardé chez les nations païennes.

toire. Il n'en est rien ; pour appuyer leurs théories sacriléges, les publicistes supposent que c'est le *gouvernement qui a doté l'Église.* En vain l'histoire leur donne un démenti solennel. Ils n'en continuent pas moins à dire avec une assurance imperturbable que les gouvernements en donnant les biens à l'Église n'ont passé avec elle qu'une espèce de bail temporaire. « Il semble bien difficile, continue l'auteur, de ne pas reconnaître que la propriété même territoriale n'est entre les mains des corporations ecclésiastiques *qu'un dépôt* dont elles sont comptables envers le pays, et *qui peut légitimement être repris* par la même autorité qui le leur avait confié. Disons-le nettement, le droit qui appartient à l'État de disposer des biens de l'Église, ou de toute autre corporation, ne dépend point de l'usage qu'il fera de ces biens après qu'il les aura repris : *ce droit est absolu,* et n'est soumis à d'autres conditions et à d'autres limites que celles de la *morale et de l'unité.* Et si on ne peut contester à l'État le pouvoir de reprendre les biens d'Église, quand l'intérêt du pays et de la religion le commande, il faut reconnaître aussi qu'il peut faire de ces biens la distribution qu'il juge la plus utile à la société (1). » Ainsi les réclamations des souve-

(1) Ibid. p. 221-223.

rains Pontifes, leurs excommunications tant de fois lancées contre les particuliers et les gouvernements spoliateurs des biens d'Église, ne sont que des prétentions injustes et le fait d'une ambitieuse ignorance, ou d'une tyrannie à laquelle on a bien fait de se soustraire.

Or, cette spoliation des biens du clergé qu'on proclame légitime en droit, est *toujours* utile de fait, du moins s'il faut en croire les philosophes de l'école actuelle. « En effet, ajoute M. de Beaumont, le propriétaire ecclésiastique a tout intérêt à tirer actuellement de la terre les plus grands revenus possibles, au risque de l'épuiser et de la frapper un jour de stérilité. Il a, en un mot, toutes les passions d'un usufruitier irresponsable, et aucun des sentiments qui animent le père de famille (1). Livrée ainsi à un égoïsme et à une imprévoyance nécessaire, la propriété de mainmorte est sujette à un autre vice ; elle a le défaut d'être inaliénable et placée hors du commerce (2). Mal gérée, elle produit peu, et est enchaînée par des mains qui l'administrent mal (3). »

(1) En 1830 on chassait les Trappistes de la Meilleraie, parce qu'ils étaient les meilleurs agriculteurs du pays.

(2) Vraiment! et c'est l'auteur d'un ouvrage sur l'Angleterre et sur l'Irlande qui avance de semblables paradoxes. Qu'il nous dise donc la prospérité de l'Angleterre depuis que la propriété ecclésiastique, devenue *aliénable,* a été placée dans le commerce.

(3) Ibid. p. 219.

C'est sans doute pour ces graves motifs que les gouvernements ont spolié l'Église dans toute l'Europe; qu'ils la tiennent en tutelle, et ne lui permettent d'acquérir et de posséder que selon leur bon plaisir. Les hommes tels que ceux dont nous venons de signaler les théories peuvent se contenter de pareilles raisons; mais aux yeux de l'observateur attentif, il demeure évident que l'esprit du monde actuel tend à un autre but. En privant l'Église de sa propriété territoriale, pour n'en faire qu'une salariée, il veut lui ôter son indépendance, entraver le libre exercice de son pouvoir spirituel, et, autant qu'il est en lui, détrôner Jésus-Christ et le bannir de la terre. Qu'on ne s'y trompe pas, qui paie commande; qui reçoit dépend. Il en est, proportion gardée, de la propriété territoriale de chaque église particulière, comme du domaine temporel de l'Église romaine. Or, au jugement du souverain Pontife lui-même, l'indépendance territoriale n'est pas seulement utile, mais encore *nécessaire* au libre exercice du pouvoir spirituel (1). Ainsi, dépouiller l'Église,

(1) Temporale scilicet Sanctæ hujus Sedis dominium, non sine evidenti Providentiæ divinæ consilio a Romanis Pontificibus prædecessoribus nostris tam longa sæculorum serie possessum... Quam magna revera sit temporalis hujus principatus *congruentia*, atque *necessitas* ad asserendum supremo Ecclesiæ capiti tutum, ac liberum exercitium spiritualis illius, quæ divinitus illi toto orbe tradita

afin de la réduire à un état de dépendance humiliante et de servitude meurtrière, telle est l'arrière-pensée du monde anti-chrétien. Depuis trois siècles il l'a manifestée par des actes irrécusables; aujourd'hui il la formule en système. La guerre contre Jésus-Christ a fait un pas immense.

Le divin Roi avait *ses amis;* c'étaient les pauvres. Pour eux il était riche; à eux il faisait part de tous ses trésors; il les chérissait, il les honorait, il leur avait bâti des palais, il tenait pour fait à lui-même ce qu'on faisait au moindre d'entr'eux; il les nourrissait, il les visitait, il les consolait, il pleurait avec eux. Ses amis, on les lui ôte. On lui enlève les moyens de les secourir; on annule les legs que la piété veut lui faire à leur profit; on s'est emparé de tout ce qu'elle leur avait donné : on entrave la charité de mille manières. La charité qui est son action, qui parle toujours de lui, qui agit en son nom, qui lui attire les bénédictions de ses amis, qui le fait vivre et régner dans leur cœur; on l'humilie, on l'abreuve de dégoûts, on la surveille, on la contrôle,

est, potestatis ea ipsa, quia nunc eveniunt (etiamsi alia deessent argumenta) nimis jam multa demonstrant. *Pius VII, Bull.* 10 junii 1809. — Voilà pourquoi le domaine temporel du souverain Pontife est devenu pour les impies de tous les temps le point de mire de leurs attaques et de leurs violences.

on la chasse de proche en proche, de l'asile du pauvre, du chevet du malade, du berceau du nouveau-né. On lui substitue la philanthropie, cette étrangère qui ne connaît point Jésus-Christ, qui ne parle pas de lui, qui ne secourt point en son nom, mais au nom de l'homme : marâtre au cœur glacé, aux entrailles cruelles, qui inspecte plutôt qu'elle ne visite, qui calcule, qui économise, qui met en prison le pauvre dont la vue l'importune; qui, au lieu de pleurer avec lui, danse pour le soulager, et s'enrichit en faisant l'aumône.

Enfin, il avait *ses palais,* c'étaient les églises. Grâce à ses fidèles sujets, l'or, l'argent, les pierres précieuses, le génie des arts, étaient venus offrir leur tribut de reconnaissance au divin Roi, à qui tout appartient, à qui tout était dû pour s'être humilié jusqu'à l'anéantissement afin de doter le genre humain d'un royaume éternel. Ces magnifiques, ces innombrables palais que sont-ils devenus? on les a pillés, on les a profanés, on les a convertis à des usages immondes. Depuis trois siècles le marteau des démolisseurs sacriléges ne cesse d'abattre les maisons de Jésus-Christ; l'Europe entière est couverte de leurs ruines. Pour son propre compte, la France peut se glorifier d'en avoir brûlé, détruit, pillé, profané plus de *cent mille,* chez elle et chez les peuples voisins.

Celles qui demeurent, la *nation* les a confisquées. Toutes sont devenues plus ou moins propriétés nationales ou propriétés communales, si bien qu'aujourd'hui, dans toute l'étendue du royaume très-chrétien, Jésus-Christ, le Roi des rois, n'est plus qu'en loyer!!

Ainsi, nier la divinité de Jésus-Christ, se moquer de la royauté, le dépouiller de ses droits, égorger ses ministres, honnir ses ambassadeurs, proscrire ses soldats, débaucher ses sujets, piller ses trésors, corrompre ses amis, brûler ses palais; est-ce bien là ce qu'a fait l'Europe depuis trois siècles? est-ce bien là ce qu'elle fait encore? Or quel est, nous le demandons, le sens d'une pareille conduite? Quand les Juifs eurent garrotté Jésus-Christ, quand ils eurent nié sa divinité et sa royauté, quand ils l'eurent séparé de ses disciples, quand ils l'eurent dépouillé de ses propres vêtements, quand ils l'eurent abreuvé d'humiliations, ils le présentèrent à Pilate en demandant sa mort; Pilate le fit flageller jusqu'au sang; puis le Roi des Juifs, couvert d'un haillon, la tête ornée d'un faisceau d'épines en guise de couronne, la main chargée d'un roseau en guise de sceptre, fut amené sur le péristyle du prétoire, et Pilate le montrait aux Juifs en disant : Voilà l'homme!

Était-ce là de l'anti-christianisme!

Eh bien! qui a des yeux pour voir, voie; qui a des oreilles pour entendre, entende!

Le chrétien a-t-il tort de pleurer et de trembler?

XXIV.

Le progrès incessant de la guerre contre Jésus-Christ n'est pas le seul fait que présente l'époque actuelle. Il en est un second non moins visible et non moins alarmant pour l'observateur chrétien, c'est la séparation de plus en plus rapide des deux cités du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur.

Peu de temps avant la ruine de Jérusalem, figure certaine de la ruine du monde, on vit dans les airs des armées de feu dont les chocs effrayants annonçaient au peuple déicide la lutte prochaine dans laquelle sa capitale deviendrait un tombeau, son temple un monceau de cendres, et lui-même un cadavre immortel. Aujourd'hui élevez vos regards vers les hauteurs du monde religieux; là, vous verrez les préparatifs et le commencement d'un grand combat dont l'issue probable doit être la fin du monde révolté contre Dieu. Là, sont les généraux et les étendards, de là vient le mot d'ordre auquel le monde inférieur obéit déjà, le sachant ou sans le savoir.

D'une part, Jésus-Christ, médiateur entre Dieu

et l'homme, lien du fini et de l'infini, héritier universel de toutes choses, agneau dominateur des nations et des siècles; d'autre part, l'Archange révolté, usurpateur superbe, infatigable, astucieux des droits de celui qu'il refusa d'adorer, revêtu de la nature humaine : tels sont les chefs.

Sur l'étendard de la légitimité, vous lisez : VERBE DIVIN; ce qui veut dire : déification de l'homme par Jésus-Christ, Homme-Dieu; foi complète, soumission universelle de la raison et de la volonté humaine à la raison et à la volonté divine, manifestées en Jésus-Christ. Sur l'étendard de la révolte, vous lisez : VERBE HUMAIN (1); ce qui veut dire : déification de l'homme par lui-même; indépendance absolue de la raison et de la volonté humaine, de la raison et de la volonté de Jésus-Christ : voilà le double cri de guerre et le double mot d'ordre.

(1) La raison, dit le philosophe dont les doctrines *sont maîtresses des générations naissantes,* est à la lettre une révélation. C'est elle qui est le médiateur nécessaire entre Dieu et l'homme... le Verbe fait chair qui sert d'interprète à Dieu et de précepteur à l'homme, homme à la fois et Dieu tout ensemble. *Fragm. phil.* t. I, 3e édit. préf. de la 1re édit. p. 78. — Et naguères *les générations actuelles* n'ont-elles pas, dans une ville chrétienne entre toutes les villes, fait entendre ces cris sinistres : *A bas l'évêque! vive la philosophie éclectique!* Combien d'autres voix dans l'Europe entière répètent le même cri !...

Le chrétien contemple avec une terreur mêlée de confiance et de joie, ce caractère particulier de l'erreur à notre époque. Il craint, parce qu'il voit là un signe précurseur des dernières catastrophes; il se rassure et se réjouit, parce que cette nouvelle phase du mal affermit sa foi au Dieu qui l'a prédite, et qui, en la prédisant, lui a promis son assistance. Beaucoup de personnes ne remarquent point ce caractère pourtant si digne de remarque. Elles croient que l'erreur, toujours semblable à elle-même, ne diffère aujourd'hui de ce qu'elle fut dans tous les temps que par le plus ou le moins d'acharnement et d'étendue. Si tous les faits qui précèdent ne suffisaient pas pour les détromper, il serait facile de leur montrer que cette opinion est elle-même une grande erreur.

Depuis la prédication de l'Évangile, le monde a vu surgir bien des hérésies. Pour soutenir son sentiment, le novateur en appelait à l'autorité; il invoquait l'Écriture, la tradition, la décision même des conciles : l'interprétation de l'autorité était le terrain sur lequel on combattait. Aujourd'hui l'erreur procède d'une manière toute différente. Elle commence par nier toute espèce d'autorité. La raison ne reconnaît plus de dominateur. Ce qu'elle trouve bon de proclamer et d'admettre, elle le proclame, elle l'admet, quelles que

soient les autorités contraires; ce qu'elle trouve bon de nier, elle le nie, quelles que soient les autorités favorables. Elle est à elle-même son autorité, son Dieu, sa tradition, son Église, son Pape. Elle affiche ouvertement la prétention de ne jurer sur la parole d'aucun maître. Essayez, en effet, dans la discussion avec elle, d'invoquer pour ou contre une proposition religieuse, politique, philosophique, morale, les paroles de Notre-Seigneur, l'autorité des Pères, la décision des conciles, le témoignage d'un grand homme, gardez-vous de croire qu'elle amènera son pavillon; loin de là, vous verrez le sourire du mépris se produire immédiatement sur ses lèvres; elle vous demandera fièrement pour qui vous la prenez, et si vous voulez la faire rétrograder jusqu'au moyen-âge. Allez plus loin : citez au protestant, au philosophe actuel le témoignage de Luther, de Calvin, de Voltaire ou de Rousseau, à moins qu'il ne soit favorable à leurs prétentions du moment, ils s'en moqueront sans détour; si demain, changeant d'opinion, cette autorité de la veille leur devient contraire, ils cesseront aussitôt de la reconnaître.

Pour être convaincu que tel est le caractère particulier de l'erreur actuelle, il suffit d'avoir des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et l'attention éveillée sur ce point capital. Il se ré-

sume clairement dans un corps qui n'est lui-même que le résumé intellectuel de la société. L'Université ne reconnaît aucune autorité que la sienne sur son enseignement; elle déifie sa raison et prétend l'imposer; elle se pose en face de la France et des catholiques comme le seul *corps enseignant :* elle veut l'être à tout prix, et, il faut le dire, l'opinion générale appuie ses prétentions. « Corps enseignant! c'est là, s'écrie un de nos évêques, la qualification qu'elle se plaît à se donner elle-même avec une sorte d'affectation. Cet emprunt fait au langage de l'Église, qui appelle ses premiers pasteurs, unis au vicaire de Jésus-Christ, le corps enseignant, n'est peut-être pas indigne d'être signalé dans une institution qui veut exercer une si orgueilleuse domination sur les intelligences; qui, se glorifiant d'avoir ravi à l'autel le feu sacré de la science pour le séculariser à jamais, évite avec tant de soin de l'entretenir au souffle d'en haut, qui a osé se dire une *Église laïque,* et qui montre une tendance peu équivoque à substituer son enseignement à la révélation, comme si sa *philosophie* devait être un jour l'unique religion des Français (1). »

Il est donc vrai, s'élever en religion, en poli-

(1) Réclamation au sujet du projet de loi sur l'instruction secondaire, par Mgr l'évêque de Marseille.

tique, en philosophie, en morale, au-dessus de toute autorité divine et humaine, voilà bien le caractère qui, de nos jours, distingue essentiellement l'erreur et les tendances générales de la raison. Or, c'est là précisément le caractère assigné à l'erreur dans les derniers temps. « S'élever au-dessus de tout ce qui s'appelle Dieu, voilà, dit l'Apôtre, le signe particulier de l'antichristianisme (1). » Logiquement, la déification de la raison est d'ailleurs la dernière des hérésies. Il est impossible d'en concevoir une plus étendue, une seule qui ne soit fille de celle-là ou plutôt celle-là même dans ses applications diverses.

Verbe divin, Verbe humain, telle est donc la devise des deux étendards déployés sur le monde actuel. Qu'il doive, dans un prochain avenir, marcher tout entier sous l'une et l'autre de ces deux bannières, la preuve en est qu'il commence à y marcher d'un pas de plus en plus rapide, et nous l'avons vu, le monde ne recule jamais. Considérons-le dans les nations aristocratiques, qui, étant comme sa tête et son cœur, impriment le mouvement au reste de l'humanité et l'entraînent dans leur orbite. Déjà plus de neutralité sérieusement possible entre les deux camps ; plus de parti mitoyen : catholiques ou rationalistes ; tout ou

(1) *Joan.* IV.

rien, voilà le dernier mot de tout ce qui pense aujourd'hui en Europe. Comme preuve irréfragable, voyons devant nous deux faits éclatants dont la signification n'est pas douteuse.

Le premier, c'est la dissolution de toutes les sectes anciennes. Luthériens, Calvinistes, Zwingliens, Jansénistes, sectaires innombrables des siècles passés, vous n'êtes plus que des noms inscrits dans l'histoire ; vos disciples ont marché, et le monde les voit aujourd'hui, divisés en deux camps, se rattacher à la vérité complète en devenant catholiques, ou pousser jusqu'aux dernières limites de l'erreur en se faisant rationalistes. Il n'est pas jusqu'au judaïsme, toujours si opiniâtre et si rigoureusement circonscrit dans ses opinions superstitieuses, qui ne suive le même mouvement. Il brise ses liens ; et les Juifs actuels reviennent en foule dans le giron de l'Église catholique, ou se jettent à pas précipités dans le camp du rationalisme. La synagogue s'en émeut ; mais, en dépit de la Synagogue, la défection continue, elle s'est organisée : elle avoue ses actes, ses intentions. Le centre de cette association, établie à Francfort, est connu de toute l'Allemagne ; chaque jour il lui vient un grand nombre d'adhésions de toutes les principales villes du Nord (1).

(1) Lettre de Francfort-sur-le-Mein. Voyez l'*Univers*, 20 novembre 1845.

Le second, c'est l'impossibilité de toutes les sectes nouvelles. Depuis cinquante ans, il s'est élevé bien des novateurs. Parmi nous, Fourier, Saint-Simon, Châtel, et d'autres encore, ont voulu devenir chefs de sectes. Il faut en convenir, ces tentatives remuaient assez de passions pour séduire une foule nombreuse, et pourtant toutes ont avorté, excepté dans leur principe rationaliste. Il en devait être ainsi.

Toute secte représente une erreur particulière, et toute erreur particulière doit mourir en naissant, lorsqu'elle trouve régnant dans la société où elle se produit une erreur plus générale. La raison en est que toute négation restreinte est forcément absorbée par une négation plus étendue. Or, la plus avancée, la dernière de toutes les erreurs, le rationalisme formant le caractère du monde actuel, toutes les sectes dont nous venons de parler, étaient rétrogrades : l'*air* leur a manqué ; elles ont dû mourir, elles sont mortes.

Si des faits nous passons aux paroles, nous trouverons encore que cette tendance au rationalisme est le fait intellectuel qui domine notre époque. Ce qu'on n'avait jamais dit, on le proclame hautement, on le demande avec ardeur, on le poursuit avec persévérance, comme l'idéal de la perfection et du bonheur, savoir : que le

christianisme et l'homme révolté contre le christianisme sont deux puissances qui doivent traiter d'égal à égal ; que la raison et la foi, la liberté et le christianisme sont incompatibles; que toute union entre l'autorité et l'intelligence doit être rompue ; que tous les liens entre l'Église et l'État doivent être brisés; sans quoi il est impossible à l'humanité de grandir et de se perfectionner. Ainsi, dans l'ordre des idées et dans l'ordre des faits, séparation de plus en plus tranchée. Considérées comme expression de la pensée de tels ou tels individus, les paroles que nous allons citer n'ont qu'une importance secondaire ; mais quand on songe qu'elles sont la manifestation avouée de l'esprit public, elles acquièrent une valeur immense.

Deux puissances sont en regard : « D'un côté, dit M. de Lamartine, la religion, le premier mystère du cœur de l'homme, dont il ne faut pas même soulever le voile, de peur de la violer en la regardant ; de l'autre, la *raison, cette révélation permanente de Dieu,* dont il ne faut sacrifier *les droits à aucun respect* (1)....

» Deux forces opposées régissent le monde moral : la tradition et l'innovation, autrement dites l'autorité et la liberté... Ces deux forces,

(1) Discours de M. de Lamartine sur l'État, l'Église et l'Enseignement. Novembre 1843.

aux yeux de l'homme d'État religieux, méritent un *égal respect;* car *l'une et l'autre sont de Dieu...* Avec la religion se rencontre, *le plus ordinairement,* l'esprit de discipline, d'obéissance, de conservation, la règle des esprits, le frein des âmes, les bonnes mœurs, les œuvres de charité, la vertu désintéressée, le dévouement aux hommes jusqu'au sacrifice, le dévouement à Dieu jusqu'au martyre; mais aussi les *ignorances, les superstitions, les faiblesses d'esprit, les routines de la pensée, les crédulités pieuses, les nuages, les ténèbres, les fantômes de l'enfance des temps, vieux vêtement du passé, dont les cultes n'aiment pas à se dépouiller, parce qu'ils font partie, comme dit Bossuet* (1), *de leur antiquité et, par conséquent, de leur respect et de leur crédit sur l'imagination des peuples.* Avec l'innovation se trouve en général *le plus de science, d'intelligence, de raison, de lumière, de perfectibilité des facultés de l'homme;* mais aussi le plus d'incertitude, d'esprit de système, de témérités hasardeuses, de hardiesses passionnées et d'ambitions fiévreuses, prêtes à tout renverser pour faire place aux idées neuves et aux hommes nouveaux, même sur des ruines. *Et ces deux forces sont cependant nécessaires de la même nécessité... Ces deux puissances sont antipathiques entre elles et irréconciliables par nature.* »

(1) Bossuet n'a jamais prononcé toutes ces étranges paroles.

En effet, continuant, en vertu de sa supposition impie, à regarder comme incompatibles la raison et la foi, l'auteur ajoute : « De deux choses l'une : ou l'État (représentant de la raison) asservit son enseignement à l'Église, ou bien il lui résiste. S'il asservit son enseignement à l'Église, il *disparaît, il s'anéantit, il lui livre entièrement le siècle et les générations; il trahit à la fois sa dignité et sa mission,* qui est de servir, de défendre et de propager, non pas seulement les traditions immuables, *mais le mouvement novateur et ascendant* de l'esprit humain. S'il lui résiste, au contraire, il opprime, il restreint, il contredit, il violente l'enseignement religieux de l'Église ; il altère sa foi, et par là même il nuit à sa puissance sur les consciences et à son efficacité sur les mœurs. »

La conclusion de tout cela est facile à prévoir. Cette conclusion, proscrite naguère par le souverain Pontife (1), l'auteur la tire hardiment : « Quel est, dit-il, l'effet de cette union légale de l'Église et de l'État? Nous l'avons dit, l'équilibre ne peut exister ; et, s'il existait, il ne serait en-

(1) Neque lætiora et religioni, et principatui ominari possemus ex eorum votis, qui Ecclesiam a regno separari, mutuamque imperii cum sacerdotio concordiam abrumpi discupiunt. Constat quippe, pertimesci ab impudentissimæ libertatis amatoribus concordiam illam, quæ semper rei et sacræ et civili fausta exstitit ac salutaris. *Encycl.* Mirari vos, 1832.

core que la *cession à parts égales des devoirs de l'État et des droits de la conscience.* Dans le contrat, il y a toujours l'un des deux qui l'emporte. Si c'est l'État, il subordonnne et contraint l'Eglise. Si c'est l'Église, elle possède l'État, et par l'État la société. *La civilisation, qui s'est confiée, pour se développer et marcher, à un pouvoir tout humain et mobile comme elle, se réveille enchaînée à l'autel immobile du prêtre : ou elle cesse de marcher, ou elle marche en arrière.* La religion, justement jalouse et tyrannique, car la foi lui ordonne la conquête et la garde des âmes, emploie la main du pouvoir politique à extirper ou à étouffer tous les germes de *nouveautés* qui peuvent éclore dans l'esprit humain. Toute philosophie est une menace pour elle, tout examen est un danger, tout symbole est un attentat, toute tentative de culte libre est une sédition de la pensée (1). » L'auteur ne s'en tient par là; il va jusqu'à déplorer l'antique alliance de l'Église avec les nations chrétiennes. Voici ses paroles : « Croit-on que si l'Église n'eût pas été *nationale* à l'époque des

(1) Ennemie des lumières, ennemie du progrès, éteignoir de la raison, voilà les outrages qu'on ose jeter au front de l'Église qui a civilisé le monde, qui a plus fait et qui fait plus encore pour les lumières et pour la raison que tous les philosophes ne peuvent dire. Ces reproches, du reste, sont bien dignes de l'écrivain qui a vanté avec tant de complaisance la perfection du mahométisme. Mon Dieu! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils disent.

schismes, de la réforme et de la révolution française, des empires entiers eussent été détachés de son centre et précipités dans la division? Qu'est-ce qui a jeté la moitié de l'empire d'Allemagne hors de son sein, détaché la Suisse, séparé l'Église grecque et la Russie, sécularisé l'Angleterre et l'Europe, répudié enfin, persécuté, proscrit et martyrisé le catholicisme en France de 1789 à 1794, si ce n'est cette déplorable solidarité du pouvoir civil et de l'Église qui a fait participer l'une à toutes les révolutions de l'autre? »

Séparation complète de l'État et de l'Église, indépendance absolue de la raison de toute autorité, liberté sans limites de tous les cultes possibles, telle est, suivant l'auteur, la condition de la paix universelle, de la civilisation et du progrès. Peut-on dire plus clairement et plus hautement le mot d'ordre de la révolte anti-chrétienne : *Verbe humain?* Peut-on pousser avec plus de force les nations vers son drapeau en leur donnant des motifs plus séduisants et plus nombreux? « La paix, s'écrie l'auteur, n'est que dans la liberté. La dignité, l'indépendance de l'État ne sont que dans la liberté; la loi efficace n'est que dans la liberté; la civilisation agissante n'est que dans la liberté... Ne craignez pas que le feu de l'autel s'éteigne parce que vous ne le

ranimerez plus avec le souffle profane et souvent mortel du pouvoir, *laissez-y souffler librement tous les vents de croyances et de doctrines :* au lieu d'un tiède et unique foyer que vous aurez sous votre main, vous aurez un foyer ardent et immense, dont les étincelles partout semées iront rallumer la lumière et répandre la chaleur sur votre société qui se refroidit. Restituons-nous donc les uns aux autres la place, la liberté, le respect qui nous appartiennent ; *la terre est assez vaste pour que tous ceux qui veulent adorer Dieu dans tous les rites, puissent s'agenouiller devant lui sans se coudoyer et sans se haïr.* »

L'auteur ajoute que « la situation présente ne peut pas durer un demi-siècle. » Nous sommes sur ce point complètement de son avis. Tout annonce qu'avant cette époque la fermentation actuelle aura produit son effet ; les faibles liens qui unissent encore l'Église et l'État, le christianisme et la raison humaine auront achevé de se rompre, et les deux grandes unités du bien et du mal, parfaitement distinctes, domineront seules le monde armé pour sa dernière lutte.

Nous venons d'entendre un homme qui ne passe point pour impie, qui n'est point le porte-étendard du rationalisme ; son langage étrange, ses vœux, ses tendances plus étranges encore, nous ont nettement révélé l'esprit qui domine

la société dont il est l'organe. Ce qu'il a cru devoir envelopper de réticences, les hommes anti-chrétiens le disent sans détour; eux surtout poussent de toute leur puissance au dégagement absolu des deux sociétés, au rationalisme complet. A leurs yeux l'incompatibilité du christianisme et de la raison, du *Verbe divin* et du *Verbe humain* est désormais une chose jugée, un principe sur lequel ils n'admettent plus de discussion; c'est le point de départ de leurs théories, comme le régne anti-chrétien sera leur point d'arrivée.

Écoutez leurs paroles également haineuses et mensongères : « Pour qui connaît l'histoire du catholicisme, *il est évident que la liberté a toujours été traitée par lui en ennemie*... Oui, la liberté est incompatible avec l'Église catholique, et son développement est une longue lutte contre la liberté. Depuis Arius jusqu'à Pélage, depuis Abailard jusqu'à Jérôme de Prague, tout *libre penseur* a été poursuivi sans relâche, persécuté sans pitié. Depuis les maximes de l'Évangile, qui veut rendre à César ce qui appartient à César, jusqu'à la doctrine de la grâce, formulée par les Pères, tout le dogme, toute la science, toutes les croyances de l'Église catholique sont une *manifestation exclusive* en faveur de l'autorité, une *protestation permanente contre la liberté*... Jamais l'Église ne s'est contredite dans ses œuvres; jamais, dans

l'ensemble de ses actes, de ses doctrines, de sa politique, *il n'y a eu autre chose que la condamnation de la liberté...* Et qu'est-ce que la grande voix de la réforme, si ce n'est un appel à la liberté? Luther avait-il besoin de remuer le monde, si l'Église romaine professait la même doctrine que lui? Non, sans doute; aussi fut-il maudit par l'Église comme un esprit de désordre, et salué par la moitié du genre humain comme un émancipateur. *Quand donc aujourd'hui le clergé invoque la liberté, s'il est sincère, il n'est plus catholique; s'il n'est pas sincère, qu'avons-nous besoin de nous préoccuper de ses déclamations hypocrites* (1)? »

Le dernier mot de la guerre actuelle qui se livre dans toute l'Europe est-il assez clairement expliqué? Est-il assez constant que la liberté, c'est la licence sans frein et sans contrôle de la part du christianisme? Est-il enfin bien entendu que le monde actuel ne veut pas plus d'autorité en religion et en philosophie qu'il n'en veut en politique et en morale?

Que les effrayantes paroles que nous venons de citer soient bien l'expression de l'esprit public, nous en avons, hélas! des preuves incontestables. Non-seulement elles ont été applaudies

(1) M. Ledru-Rollin, député; dans *le National*, décembre 1843.

sans restriction par tous les organes, deux ou trois exceptés, de l'opinion ; non-seulement elles reflètent parfaitement l'anti-christianisme versé à pleines coupes dans l'âme des générations modernes; non-seulement vous trouvez le même langage, quant au sens, dans les livres, dans les journaux, dans les conversations, vous le lisez plus éloquent encore dans la politique avouée des gouvernements, dans la conduite habituelle d'une multitude innombrable d'hommes de tout rang et de tout pays ; dans les systèmes d'éducation imposés à la jeunesse et dans ce qu'on appelle le *progrès de la raison.*

Et d'abord, ces théories, qui renferment en principe l'isolement absolu des nations et de l'Église, sont devenues l'âme de la politique européenne, dans ses rapports avec la religion. Se constituer maître absolu de la terre par la propriété, de l'intelligence par l'enseignement, de la fortune par la législation, et pour cela dépouiller le catholicisme, l'enlacer dans mille liens qui lui ôtent sa liberté d'action, ou le refouler peu à peu hors de la société, telle est la tendance évidente du camp rationaliste. Cette tendance se traduit depuis longtemps par des actes répétés, et l'oppression systématique de l'Église par tous les gouvernements de l'Europe est aujourd'hui un fait plus clair que le jour. A

l'Autriche, à l'Espagne, aux autres nations qui conservent encore le nom de catholiques, conviennent littéralement ces éloquentes paroles adressées naguères aux hommes chargés des destinées de la France :

« Ah ! nous les connaissons bien ces grands esprits, pour qui l'Église n'est qu'une sorte d'administration des pompes funèbres, à qui l'on commande des prières pour le convoi des princes, ou même des chants pour leurs victoires ; mais que l'on congédie poliment dès qu'elle s'avise de manifester ses vœux et ses droits. Nous les connaissons ces tacticiens de cabinet qui ne demanderaient pas mieux que de transformer le clergé en gendarmerie morale, sage et docile instrument d'une police spéciale, à l'usage de certains esprits prévenus, de certaines populations peu éclairées. Nous les connaissons encore ces organisateurs nouveaux, qui veulent bien reconnaître à l'antique religion de la France le droit d'exister, à la condition d'être réglée, soumise, respectueuse et facile : espèce de *femme de ménage* qu'on ne consulte sur rien, mais qui a son utilité pour certains détails essentiels de l'économie sociale. Nous les connaissons enfin ces écrivains, ces orateurs plus ou moins diserts,..... qui se croient investis du droit de dénoncer, comme un attentat à la sûreté publique, *le moin-*

dre signe de vie ou de courage qui échappe aux catholiques, se posent à la tribune, à l'Académie, dans la presse, comme nos correcteurs officieux, et affectent de traiter nos plus vénérables évêques comme des écoliers en révolte, et l'Église de France comme une affranchie qui s'égare ou une protégée qui s'émancipe (1). »

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des faits particuliers qui sont l'application de ces théories gouvernementales; il faudrait répéter ce que nous avons dit ailleurs et raconter ce que chacun voit de ses yeux et touche de ses mains.

XXV.

Quand les faits ne seraient pas là pour en témoigner, quand les paroles ne le révéleraient pas hautement, le dégagement rapide de la société du bien et de la société du mal que nous signalons, serait encore l'inévitable résultat de l'enseignement et de ce qu'on appelle le *progrès de la raison* et la diffusion des lumières. On ne peut se le dissimuler, l'action incessante d'une instruction religieusement contradictoire ou plutôt systématiquement indifférente à toute religion

(1) *Devoir des catholiques dans la question de la liberté d'enseignement,* par M. le comte de Montalembert. In-8°, p. 30-32. Bruxelles, chez Vanderborght.

positive, doit cribler les âmes avec une rapidité et une force irrésistibles. Quelques-unes restent dans l'aire du catholicisme, plus généreuses et plus pures; la masse est jetée au loin dans le camp ennemi (1). « Que voulez-vous, en effet, disait dernièrement un de vos écrivains, que devienne l'homme moral et intellectuel dans un état d'enseignement et de société où l'enfant, comme ces fils de barbares qu'on trempait tour à tour, en naissant, dans l'eau bouillante et dans l'eau glacée, pour rendre leur peau insensible aux impressions des climats, est jeté tour à tour ou tout à la fois dans l'esprit du siècle et dans l'esprit du sanctuaire, dans l'incrédulité et dans la foi? Il sort de la maison d'un père peut-être croyant, peut-être sceptique; il a vu sa mère affirmer et son père nier; il entre dans un collége divisé d'esprit et de tendances. L'enseignement du professeur n'y concorde en rien avec l'enseignement du sacerdoce. En supposant même que ces deux enseignements se tolèrent et ne se heurtent pas dans le collége, ils se séparent entièrement à la fin de l'enseignement élémentaire; et au sortir du collége, dont les murs garantissent sa foi de l'air du siècle, il trouve à la porte et

(1) Voyez le désolant et trop véridique *Mémoire* des aumôniers des colléges de Paris, etc., etc.

dans les cours transcendants la philosophie, l'histoire, la science, la liberté, le scepticisme qui le saisissent pour lui enseigner une autre foi.

« Il lui faudrait deux âmes, et il n'en a qu'une! On la tiraille et on la déchire en sens contraire. Les deux enseignements se la disputent; le trouble et le désordre se mettent dans ses idées. Il en reste quelques lambeaux à la foi, quelques lambeaux à la raison. Il s'étonne de cette contradiction entre ce qu'on lui disait dans sa famille, ce qu'on lui enseignait dans son collége, ce qu'on lui démontre dans ses cours. Il commence à se douter qu'on lui joue une grande comédie, que la société ne croit pas un mot de ce qu'elle enseigne, qu'elle a deux fois et deux morales, deux Dieux dans le ciel, une foi et un Dieu pour les adolescents, peut-être une autre foi et un autre Dieu pour les hommes faits. Il pense en secret qu'il faut que tout cela ne soit pas bien important pour que la société et l'État s'en jouent avec cette légèreté et avec ce mépris. Sa foi s'éteint; sa raison, sans ardeur, se refroidit; son âme se sèche, son enthousiasme se change en indifférence et en découragement. Il ne lui reste d'une pareille éducation que juste assez des deux principes opposés dans l'âme, pour que cette âme soit une guerre intestine de pensées contraires, et pour qu'il ne puisse pas

même vivre en paix avec lui-même, dans une vie qui a commencé par l'inconséquence et qui se prolonge dans la contradiction. »

Tel est donc le crible meurtrier par lequel on fait passer les jeunes générations, et vous voulez que la masse ne s'isole pas rapidement du catholicisme?

Pour hâter cette séparation, le progrès de la raison vient ajouter sa puissante influence à la voix des publicistes, des philosophes et des instituteurs de la jeunesse. Fort de la double puissance d'une grande richesse et d'une grande science expérimentale, jamais, il faut en convenir, l'homme ne fut maître plus absolu de la création matérielle. Le monde semble être entre ses mains ce qu'est un jouet entre les mains d'un enfant. Tous les éléments asservis sont devenus ses vassaux et ses tributaires; la terre a perdu son étendue; la mer rougit de l'impuissance de ses tempêtes; la foudre elle-même est à ses ordres : la nature entière s'efforce en vain de lui cacher ses derniers secrets. Chaque jour c'est une nouvelle découverte, c'est-à-dire un nouveau triomphe. Et à chaque triomphe la raison superbe se tourne vers le christianisme, et lui jetant l'insulte au front, lui dit : Qu'ai-je besoin de toi? sans toi je suis savante, je suis riche, je suis reine, je suis Dieu. Chaque progrès nouveau lui

est comme un degré pour s'élever dans sa propre estime, et à mesure qu'elle s'élève elle devient moins accessible à l'humble foi et au chaste amour de la vérité.

Ajoutez que le premier usage qu'elle fait de ses conquêtes, c'est de les tourner directement contre le christianisme, sinon pour attaquer ses dogmes, du moins pour violer ses lois, toujours pour rendre l'homme de plus en plus orgueilleux et de plus en plus charnel. Chose bien significative! Il semble que la science et l'industrie actuelles ne puissent rien faire sans se mettre en opposition directe avec la religion. La science ouvre les intelligences et pervertit les cœurs : les crimes marchent en raison directe de l'instruction (1), elle décompose les corps, elle surprend leurs propriétés les plus intimes; c'est pour favoriser le vol en falsifiant habilement les produits; le luxe, en inventant de nouveaux moyens de satisfaire toutes les cupidités; l'égoïsme en faisant servir les découvertes au profit d'un seul. L'industrie manifeste la même tendance. Elle établit un chemin de fer; voilà des milliers d'individus immédiatement placés en dehors des lois chrétiennes : pour eux, plus de jours consacrés à la

(1) Voyez les statistiques citées plus haut, ainsi que le rapport de M. Fayet, professeur au collége de Colmar, etc., etc.

prière, plus d'instruction religieuse : esclaves de la matière, ils n'ont plus de temps pour leur âme. Elle crée une usine, une manufacture; voilà un centre de corruption et d'abrutissement pour des générations entières : ainsi des autres.

De cette tendance qu'on ne niera pas, quel doit être, quel est déjà le résultat incontestable? sinon l'enfoncement de plus en plus profond de l'homme dans les sens, la perte de plus en plus rapide de sa vie morale; en d'autres termes, l'isolement de plus en plus marqué du christianisme. S'il était besoin de preuves, nous en trouverions par milliers; deux suffiront. Premièrement, il est un peuple qui a une constitution sans Dieu, une législature sans Dieu, des écoles publiques sans Dieu (1), une industrie sans Dieu, une armée sans Dieu, une marine sans Dieu; et ce peuple voit tout cela avec indifférence, pour ne pas dire avec orgueil (2). Secondement, il est

(1) Dans la première école du royaume très-chrétien, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, il ne se fait pas un *seul* acte collectif de religion!!

(2) Politiquement parlant, cet athéisme fanfaron nous fait le plus grand tort. A l'étranger, on nous méprise et on nous craint. Les *idées françaises* sont l'horreur des États d'Italie; la Belgique, française par sa langue, par son caractère et par sa position (*), re-

(*) La Belgique est française à moitié par sa langue, mais ne l'est nullement par son caractère ou par sa position.
(Note de la présente édition.)

un peuple dont on immole les enfants par milliers à un enseignement anti-chrétien, et cela depuis un demi-siècle; et cette oppression de sa conscience, et *cette déportation de ses fils dans des écoles qu'il regarde comme des lieux de perdition, et cette conscription de l'enfance traînée violemment dans le camp ennemi et pour servir l'ennemi,* il la voit avec indifférence. Vainement un petit nombre d'hommes s'épuisent à souffler le feu du zèle dans son âme glacée, il reste froid. La plupart des pères de famille, spectateurs indifférents, assistent au combat dont la vie morale de leurs en-

pousse de toute son énergie la domination de la France, parce qu'elle y voit la perte de sa religion et de la liberté dont elle jouit. Les catholiques anglais nous traitent d'*infidèles.* « On fait bien, disait naguères O'Connell en présence d'une assemblée nombreuse, de blâmer avec force les tentatives que fait en ce moment un pouvoir *infidèle* en France, pour arracher les enfants catholiques des mains de leurs instituteurs naturels et moraux, et les faire passer sous la férule des maîtres infidèles de l'Université de Paris. Je ne les appellerais pas infidèles, si je connaissais un nom plus dur à leur appliquer. » Notre influence en Orient se perd avec notre foi. Il n'est pas jusqu'aux barbares d'Afrique à qui notre impiété ne nous rende souverainement odieux et méprisables. La rougeur monte au front quand on songe qu'un Bédouin a pu dire à un chrétien, à un Français son prisonnier : « Vous êtes surpris de ce que nous vous appelons des chiens; eh! mais, êtes-vous donc autre chose que des chiens? Depuis six mois que tu es mon prisonnier, on ne t'a pas encore vu prier Dieu. » (*Les prisonniers d'Abd-el-Kader*, par M. de France.) Notre impiété nous fait mettre partout au ban des nations.

fants sera le prix, comme ils assisteraient à une vaine comédie (1).

Et maintenant, si toutes les grandes erreurs comme toutes les grandes vérités semées au sein des peuples se produisent infailliblement dans les faits extérieurs et font une époque, une société à leur image, il est facile de prévoir que dans un prochain avenir le matérialisme et le rationalisme, cette boue pétrie d'orgueil, qui depuis si longtemps fermente dans les entrailles des nations, donnera naissance à un monde semblable à elle. C'est ainsi que naquirent successivement et le monde englouti par le déluge, et le monde noyé dans le sang du Calvaire. Quel sera, grand Dieu ! le monde fils du matérialisme et du rationalisme actuel? D'autant plus redoutable que ses lumières sont plus grandes, il sera d'autant plus pervers qu'il est plus coupable. On pâlit en lisant le portrait qu'en a tracé la plume inspirée du grand apôtre.

« Sachez, dit saint Paul, que dans les derniers jours viendront les temps périlleux : les hommes seront égoïstes, cupides, enflés, superbes, blasphémateurs, n'obéissant point à leurs supérieurs,

(1) Des pétitions nombreuses ont été proposées et colportées afin d'obtenir la liberté décisive de l'enseignement. C'est à peine si on est parvenu à réunir 25,000 signatures; et il y a en France *huit millions* de pères de famille *catholiques!*

ingrats, scélérats, sans affection, sans paix, accusateurs les uns des autres, incontinents, cruels, sans bonté, traîtres, d'une lubricité cynique, fiers, amateurs des voluptés bien plus que de Dieu, ayant l'apparence de la vertu sans en avoir la réalité (1). » De tous ces traits, quel est celui qui déjà ne convient pas, du moins en partie, au monde actuel? quel est celui qui cessera de lui convenir lorsque les deux principes générateurs de tous ces crimes, élevés à leur plus haute puissance, seront pleinement développés?

Le monde formé à l'image de ces dieux, il arrivera ce qui arrive toujours aux grandes époques de l'histoire; un homme viendra qui personnifiera tous ces principes. Néron, Constantin, Charlemagne, Saint-Louis, Henri VIII, Napoléon sont les preuves immortelles de cette loi sociale. Doué d'une grande puissance d'assimilation, il sera d'autant plus fort, d'autant plus pervers que les éléments de force et de mal seront plus énergiques. Or, comme nous l'avons vu, la corruption et l'orgueil auront atteint leurs dernières limites; l'homme qui les résumera, sera donc le plus épouvantable tyran que l'imagination puisse concevoir. Fort d'une immense science expérimentale de la nature, il fera des choses étonnantes

(1) II Timoth. III, 1-5.

qui séduiront l'intelligence; fort d'une immense richesse, il triomphera sans peine des résistances du cœur; fort d'un immense pouvoir matériel, il inclinera les fronts dans la poussière; fort d'une immense malice, il brisera comme le ver ceux qu'il n'aura pu corrompre; il sera le plus grand ennemi de l'homme et de Dieu qu'on ait jamais vu; car il sera la personnification du mal élevé à sa plus haute puissance. Cet homme que la raison prévoit, la foi l'annonce sous ces différents traits, et la langue chrétienne le caractérise d'un seul mot : *Antechrist.* Ce mot-là dit tout.

XXVI.

Que la société du mal se dégage rapidement de la société du bien, tellement qu'entre l'une et l'autre il n'y aura bientôt plus rien de commun, c'est ce que nous semble démontrer l'étude sérieuse des faits, des paroles, de l'enseignement et des tendances actuelles. La séparation sera d'autant plus prompte que, de son côté la société du bien tend à s'isoler avec un vitesse égale. Tandis que l'une descend, l'autre monte; tandis que l'une s'enfonce de plus en plus dans la matière, l'autre s'élève dans les régions de l'ordre spirituel; tandis que l'une s'enfle d'orgueil, l'autre se fortifie dans l'humilité; tandis que l'une

envahit tout, l'autre se renferme dans ses temples : et l'opposition qui les divise, et l'intervalle qui les sépare grandissent chaque jour.

C'est un spectacle bien instructif que le mouvement de l'Église se dégageant à vue d'œil de la terre qui ne la comprend plus, et de la masse corrompue qui la repousse. Voyez ce qui se passe en Europe, seulement depuis cinquante ans. A cette époque, les liens spirituels qui unissaient l'Église aux nations, comme l'âme au corps, étaient déjà rompus ou notablement affaiblis; néanmoins les liens extérieurs subsistaient toujours. L'Église avait ses racines dans le sol; matériellement elle était riche, puissante, honorée. Les fils et les filles des grands du monde offerts à ses autels, entretenaient entr'elle et les puissances terrestres une sorte de parenté; une place lui était réservée dans les conseils des princes, sa langue était encore comprise, bien des intérêts demeuraient communs.

Tout a changé; la division des cœurs a amené la séparation des biens, la rupture des relations anciennes et la différence de langage. L'Église n'a plus de racines que dans les consciences individuelles; ses propriétés lui ont été ravies; la graisse de la terre ne lui vient plus avec les enfants des riches : généralement elle récrute sa milice parmi les pauvres. Elle ne vit plus de son

bien, elle vit d'aumônes. Déjà, en beaucoup de lieux, le morceau de pain qu'on lui donne a perdu son caractère : ce n'est plus une restitution obligée, c'est un salaire que chaque année on lui marchande, on lui dispute, et qui demain peut-être lui sera entièrement refusé. Son influence nationale a disparu ; semblables à des demeurants d'un autre âge, ses ministres ne sont plus compris : la vertu personnelle du prêtre reste seule pour lui assurer le peu de considération dont il jouit. Or, aux yeux de la philosophie chrétienne, la spoliation de l'Église, et l'ostracisme dont on la frappe, sont des signes certains, non-seulement d'une séparation complète, mais encore d'une fin prochaine. « La destruction des Jésuites, écrivait M. de Bonald en 1796, a été le premier acte de la révolution qui a anéanti la France et qui menace l'Europe, et peut-être l'*univers,* de la grande révolution du christianisme à l'athéisme (1). » « C'en est fait, ajoute le profond publiciste, de la religion publique en Europe, si elle n'a plus de propriété ; c'en est fait de l'Europe, si elle n'a plus de religion publique (2). »

A cette première cause d'isolement, l'invasion progressive de l'impiété en ajoute une seconde.

(1) Théorie du pouvoir t. III, p. 23. — (2) Ibid. X, p. 106.

Tout porte à croire que cette nouvelle cause, déjà déterminante pour certaines familles, deviendra bientôt plus efficace et plus générale. Le jour n'est pas éloigné où le père vraiment chrétien comprendra qu'il ne peut plus, sans compromettre la foi de ses enfants, leur rien laisser de commun avec les livres, avec les journaux, avec l'enseignement, avec l'industrie, les emplois et les dignités du monde actuel. « Je le sais, dira-t-il, la science mondaine et la participation aux affaires publiques sont la condition obligée de la fortune et des honneurs. Mais cette science est anti-chrétienne, les sources qui la donnent sont empoisonnées; mais cette participation est un écueil pour la probité, pour l'honneur et la conscience. Entre les avantages temporels et le trésor de la foi, je ne puis balancer. Mon fils ne sera rien dans le monde, mais il sera chrétien. » Et ce père raisonnera comme raisonnaient les premiers fidèles, les héros des catacombes.

Non contente de se retirer en elle-même, l'Église se fortifie de la force qui lui est propre. Destinée à revoir sur la fin de sa vie terrestre l'épouvantable lutte qui l'assaillit au berceau, elle se renouvelle dans l'esprit *principal* de ses premiers jours. Elle se retrempe dans la pauvreté et dans la persécution, dans le silence et le gémissement de la prière. Depuis un demi-siècle,

un baptême de sang la purifie du nord au midi de l'Europe. Des congrégations nombreuses, nées comme par miracle, pleines de ferveur et d'héroïsme, font circuler la sève de la foi dans toutes ses veines. Le plus austère de tous les ordres, celui des Trappistes, est plus nombreux aujourd'hui qu'à aucune autre époque. Au milieu du monde, la piété ne fut jamais plus sincère, parce que jamais elle ne fut plus éprouvée. Elle se retrempe dans les miracles particuliers et généraux dont son divin Époux la favorise.

A partir de la révolution française, comptez, si vous pouvez, tous ces milliers de Lazares, en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, tirés du tombeau de l'hérésie et rappelés à la vie de la foi; ce nombre toujours croissant d'hommes et de jeunes gens convertis depuis quelques années par les prières de l'archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie; la multitude d'âmes pieuses qui, d'année en année, vient, plus empressée et plus grande, environner les autels de la Vierge des vierges au retour du printemps. Calculez les bonnes œuvres de tout genre qui naissent chaque jour, sous nos yeux, dans les villes et dans les campagnes. Mais oubliez toutes ces consolations si douces au cœur maternel de l'Église, et contemplez avec une frayeur religieuse l'impression devenue si fréquente des stigmates du Sauveur

sur tant d'innocentes victimes : miracles de sang et de souffrances, expiation du présent et révélation de l'avenir. Le prodige qui la fit bondir de joie, au jour de sa naissance, Saul le juif, le persécuteur, terrassé sur le chemin de Damas, le loup ravisseur devenu un tendre agneau; ce prodige, l'Église l'a revu naguères. Un Juif, un persécuteur, un nouveau Saul, autant qu'il pouvait l'être, a été terrassé dans la grande Rome, aux regards de l'Europe entière. Et ce miracle de premier ordre semble être une voix de Dieu qui dit à l'Église : « Épouse pauvre, délaissée, enivrée non de vin, mais de douleur, ne crains rien, je suis toujours près de toi; mon bras pour te défendre est toujours étendu : tu n'as rien fait pour mériter mon indifférence; loin de là, mon amour pour toi se mesure à l'étendue de tes douleurs (1). »

Si ces miracles particuliers, dont la liste serait trop longue, retrempent l'Église dans sa foi, dans sa confiance, dans son amour, les miracles généraux, plus nombreux en quelques années qu'ils ne l'avaient été durant des siècles, relèvent noblement son front humilié; c'est là surtout qu'elle

(1) Audi hoc paupercula, et ebria non a vino. Hæc dicit dominator tuus Dominus, et Deus tuus. Ecce tuli de manu tua calicem soporis, fundum calicis indignationis meæ, non adjicies ut bibas illum ultra. *Isai.* LI, 21. Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam. *Ps.* XCIII.

trouve une énergie toute nouvelle. Elle se retrempe dans le sang des martyrs; depuis cinquante ans il a coulé avec plus d'abondance que pendant tout le moyen-âge. Elle se retrempe dans la conversion miraculeuse des peuples nouveaux qui, à sa voix, s'élèvent tout à coup de la dégradation la plus profonde à l'héroïsme des vertus chrétiennes. Ces miracles de force, de puissance et de fécondité, lui redisent d'une manière sensible et palpable ce qu'elle n'avait, du reste, jamais oublié : Église sainte, vous êtes bien toujours la même, toujours jeune, toujours féconde, toujours la légitime épouse du Fils de Dieu; puisque, malgré les humiliations, les outrages, les persécutions, les calomnies sacrilèges dont vous fatiguent les peuples de l'Europe, vous ne cessez de donner à votre divin Époux, sur les points les plus opposés du globe, de nouveaux enfants dignes de ceux dont les catacombes cachèrent les vertus et dont l'amphithéâtre éclaira les victoires.

« Voilà précisément, dit saint Augustin, ce qui doit arriver dans les derniers temps. La vertu sera proportionnée à l'épreuve; de même que l'or est d'autant plus pur que le feu dans lequel il a été jeté est plus ardent. En comparaison des saints des derniers temps, que sommes-nous? Quel sera l'héroïsme de ceux qui triompheront d'un

ennemi déchaîné, que nous pouvons à peine vaincre maintenant qu'il est enchaîné (1)? »

Ainsi l'Église se console, se fortifie, se dégage de la terre et attend. Semblable à l'arche qui fut son antique figure, la barque de Pierre, retenue sur son ancre immobile aux terrestres rivages, brave les flots et les tempêtes; nuit et jour elle demeure ouverte à tous les passagers, que les anges de Dieu se hâtent de marquer au front et de pousser vers l'arche salutaire; quand le nombre sera complet, le divin pilote lèvera l'ancre, et la glorieuse nacelle montera vers le ciel, rapide comme l'éclair, portant au port de l'éternité l'équipage composé de tous les élus réunis des quatre vents : au-dessous d'elle il n'y aura plus qu'un déluge, un déluge de feu, vaste tombeau des générations éternellement condamnées.

Cette séparation de plus en plus visible des deux sociétés du bien et du mal concilie en les vérifiant les deux prédictions de l'illustre comte de Maistre. Signalant la grande unité religieuse, *le Voyant de notre époque* disait avec bonheur : « La Providence ne tâtonne jamais; ce n'est pas en vain qu'elle agite le monde; tout annonce que

(1) In eorum sane, qui tunc futuri sunt, sanctorum atque fidelium comparatione quid sumus, quandoquidem ad illos probandos tantus solvetur inimicus, cum quo nos ligato tantis periculis dimicamus? *De Civ. Dei*, lib. XX, c. VIII, n. 2.

nous marchons vers une *grande unité* que nous devons saluer de loin, pour me servir d'une tournure religieuse. Nous sommes douloureusement broyés; mais si de misérables yeux tels que les miens sont dignes d'entrevoir les secrets divins, nous ne sommes *broyés* que pour être *mêlés* (1). »

Puis, voyant avec effroi l'unité du mal se former, il s'écriait : « On entend dire assez communément *que tous les siècles se ressemblent, et que tous les hommes ont toujours été les mêmes;* mais il faut bien se garder de ces maximes générales que la paresse ou la légèreté invente pour se dispenser de réfléchir. Tous les siècles, au contraire, et toutes les nations manifestent un caractère particulier et distinctif qu'il faut considérer soigneusement. Sans doute, il y a toujours eu des vices dans le monde, mais ces vices peuvent différer en quantité, en nature, en qualité dominante et en intensité : or, quoiqu'il y ait toujours eu des impies, jamais il n'y avait eu, avant le dix-huitième siècle et au sein du christianisme, *une insurrection contre Dieu!* Jamais surtout on n'avait vu une conspiration sacrilége de tous les talents contre leur auteur : or c'est ce que nous avons vu de nos jours... » On voit

(1) Soirées de Saint-Pétersbourg, etc. t. I, p. 77.

l'impiété s'étendre de toutes parts avec une rapidité inconcevable ; du palais à la cabane, elle se glisse partout, elle infeste tout, elle a des chemins invisibles, une action cachée, mais infaillible... Par un prestige inconcevable, elle se fait aimer de ceux mêmes dont elle est la plus mortelle ennemie (1).

Enfin, entrevoyant la dissolution prochaine de la société actuelle, il écrivait, peu de temps avant sa mort, au comte de Marcellus ces paroles remarquables : « Je sais que ma santé et mon esprit s'affaiblissent tous les jours. *Hic jacet !* voilà ce qui va bientôt me rester de tous les biens de ce monde. *Je finis avec l'Europe*, c'est s'en aller en bonne compagnie. » En 1796, M. de Maistre ne voyait que deux hypothèses pour tout philosophe : une religion nouvelle ou le rajeunissement extraordinaire du christianisme. « La génération présente, disait-il, est témoin d'un des plus grands spectacles qui jamais ait occupé l'œil humain : le combat à outrance du christianisme et du philosophisme (2). « A la fin de sa carrière, il s'est aperçu qu'il y avait une troisième hypothèse : *la fin*. Au reste, la prévision d'un changement prochain et radical dans les destinées de l'humanité est au fond de tous les esprits. Quel

(1) Considérations sur la France. — (2) Ibid., ch. v.

que soit leur drapeau, tous les hommes marquants l'annoncent : Théologiens, philosophes, publicistes, poètes, voyageurs, mystiques éclairés de la lumière divine ou séduits par le père du mensonge ; traditions de l'Église, traditions des peuples, traditions de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe (1), tous en parlent, chacun à sa manière, il est vrai ; mais c'est précisément cette divergence dans l'expression d'une même pensée qui frappe le plus un observateur attentif ; car, sous cette variété, il voit une sorte d'instinct prophétique répandu dans l'humanité tout entière, comme au temps du premier avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Voilà, là-dessus, quelques lignes remarquables d'un écrivain qui, bien que catholique, est loin d'être hostile aux tendances actuelles de la Société : « De grandes choses sont réservées à l'avenir.

» Tous les péchés remonteront vers leur source, qui est l'orgueil, et se concentreront dans leur principe, qui est l'amour de soi.

» Et le combat sera entre l'orgueil et l'humilité.

» Et le bien se rapprochera du ciel, et le mal se rapprochera de l'enfer.

(1) Riccardi, Martinez, de Maistre, de La Mennais, Lherminier, Madrolle, Lamartine, tous les journaux, sœur Nativité, lady Stanhope, etc., etc. Eugène Borri, *Annales de la Prop. de la Foi, etc., etc.*

» Et le ciel et l'enfer se rencontreront; et Michel et Satan lutteront de nouveau; et l'étendard des enfants de Dieu portera encore écrits ces mots : *Qui est comme Dieu?* Et le mot d'ordre des fils de Satan sera encore : *Vous serez comme des dieux.*

» Et tous les méchants voudront être des dieux.

» Et les bons ouvriront leurs âmes à Dieu; et il agira en eux dans toute la force de sa puissance.

» *Et le commencement de ces choses est déjà arrivé.* Dieu et le démon se préparent; le monde attend dans l'anxiété; l'Église attend dans la confiance; les Anges regardent dans la prière, et le Christ tient la croix suspendue sur le monde (1). »

XXVII.

Cependant, avant de jouir de son dernier triomphe, le plus éclatant de tous, l'Église subira des épreuves proportionnées. L'empire anti-chrétien lui livrera le plus terrible combat qu'elle ait encore soutenu. Le mal élevé à sa plus haute puissance, luttera contre elle, dit saint Augustin, sur tous les points du globe; ainsi l'horrible tyran

(1) Charles de Sainte-Foi, *Livre des Peuples et des Rois*, p. 55.

qui en sera la personnification se fera obéir presque en un clin-d'œil d'un pôle à l'autre. Cette transmission, pour ainsi dire instantanée de la pensée, pouvait paraître chimérique il y a trente ans. Aujourd'hui, qui oserait la regarder comme impossible? Déjà, les distances que nos pères, que nous-mêmes mettions plusieurs jours à parcourir, se franchissent en quelques heures : elles pourraient l'être en moins de temps. « C'est ainsi, grâce au perfectionnement de la navigation et des routes, que *vingt-une* heures seulement séparent Dublin de Londres. Chose étrange! malgré une distance de *deux mille* lieues, l'Angleterre est aujourd'hui moins loin de l'Amérique que ne l'était, il y a cinquante ans, l'Irlande séparée d'elle par un étroit canal (1). » Le voyage de l'Europe aux Grandes-Indes qui, il y a trente ans, durait six ou sept mois, se fait aujourd'hui en quarante cinq jours. Cette rapidité, toujours croissante, se fait sentir sur tous les points du globe (2).

(1) De l'Irlande, par M. de Beaumont, t. II, 3e part. chap. 4.

(2) La France, qui n'est pas la nation la plus avancée dans ce genre de progrès, marche cependant avec une rapidité qui étonne. En 1814, la Malle-Poste mettait pour aller de Paris à Besançon 60 heures; à Bordeaux, 86; à Marseille, 117; à Toulouse, 110; à Valenciennes, 28. En 1842, elle met, pour parcourir les mêmes distances, 28, 46, 52, 56, 14 heures. En remontant une époque plus éloignée, cette rapidité croissante se fait encore mieux sentir. Vers

Quand on songe que ce mouvement ne fait que commencer, que chaque jour apporte de nouveaux moyens de l'accélérer ; quand on songe à cette *fièvre de locomotive* qui s'est tout à coup emparée des nations et à la prodigieuse connaissance des forces de la nature que l'homme possède aujourd'hui ; quand on songe qu'inviter, perfectionner, appliquer de nouveaux moyens de se transporter plus rapidement d'un point à un autre est l'objet sur lequel se concentre et la richesse et l'activité humaine : tout devient croyable, car tout devient possible.

Or, gardons-nous bien de croire que tant de génie soit dépensé dans le but mesquin d'échanger plus rapidement du sucre ou du coton : l'homme s'agite et Dieu le mène. Quand les Romains faisaient paver avec tant d'empressement et de magnificence leurs larges voies pour relier les unes aux autres toutes les parties de leur

1694, Mme de Sévigné, dont le gendre, le comte de Grignon, était gouverneur de la Provence, écrivait pour prendre des dispositions relatives à un voyage qu'elle voulait entreprendre. Il fallait alors pour aller de Paris à Marseille, et avec toutes les ressources dont pouvait disposer une personne riche, près de *trente jours!* Il y a de cela 149 ans. Aujourd'hui, entraînés par la vapeur, nous parcourons douze lieues à l'heure, c'est-à-dire qu'on ferait, et nous pouvons dire qu'on fera, en chemin de fer, en 17 heures, un voyage qui prenait trente jours à Mme de Sévigné. Nous allons donc 42 fois plus vite qu'on n'allait il y a un siècle et demi.

vaste empire, ils visaient à une grande unité matérielle. Mais Dieu avait un autre but : l'unité spirituelle. Faire agir tous les *corps* au moindre signe de César; faire agir toutes les *âmes* à la moindre parole du Christ, telle était la double fin de ce grand mouvement. Manœuvres de Dieu, les Romains faisaient son ouvrage, en ne croyant faire que le leur. Ce qu'ils furent autrefois, les hommes le sont encore, ils le seront toujours: agents subalternes et souvent aveugles de la Providence. Donc, sur ces dalles scellées par des mains païennes passèrent, rapides comme l'éclair, les prédicateurs de la bonne nouvelle et les apôtres du mensonge : leurs successeurs dans l'éternel combat, passeront de même sur nos chemins de fer, sur nos bateaux à vapeur et sur nos ballons, si nous parvenons jamais à les établir. Que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, que vous le sachiez ou que vous l'ignoriez, vos découvertes tendent au même but; car les hommes, et leurs passions, et leur génie, et les vents, et les mers ne furent jamais que des instruments entre les mains de la Providence, et le but suprême de la Providence est le triomphe définitif de Jésus-Christ au jour où seul, debout sur les ruines du monde, il régnera par sa justice sur les méchants, et par sa douceur sur les élus.

Déjà ce but s'atteint visiblement. Deux grandes

unités devant dominer le monde à la fin des temps et réunir en deux sociétés toutes les intelligences, nos rapides moyens de transport hâtent merveilleusement leur formation. Grâce à eux, un esprit cosmopolite s'est communiqué à tous les peuples : tout ce qui de nos jours s'oppose à la propagation de la vérité et de l'erreur disparaît comme le sable mouvant devant l'ouragan du désert: nationalités, mœurs, coutumes, différences de langage, institutions, religion, intérêts, obstacles séculaires à l'échange instantané des idées, à la fusion des peuples, tout cela tombe avec une facilité vraiment prodigieuse. Ni les douanes, ni les cordons sanitaires, ni les péages, ni aucune barrière naturelle ou politique ne peut empêcher la communication universelle des deux mots d'ordre destinés à conduire le monde entier au combat. VERBE DIVIN, VERBE HUMAIN : voilà ce que redisent cent mille fois par jour, à toutes les oreilles humaines, les cent mille voix de la presse dont nos chemins de fer et nos bateaux à vapeur transmettent les accents jusqu'aux extrémités de la terre.

Ces rapides véhicules ne portent pas seulement le mot d'ordre des deux armées; ils portent aussi les combattants et les munitions de guerre. Grand Dieu! qui aurait dit, il y a cinquante ans, que les nations de l'Europe partagées en deux camps

s'enrôleraient dans une double croisade, pour la propagation de l'erreur et pour la propagation de la vérité. Cependant, ce fait imprévoyable est sous nos yeux : d'année en année il va se développant avec rapidité.

A la fin du dernier siècle, on pouvait justement accuser le protestantisme en général, et l'anglicanisme en particulier, de marasme et d'indifférence *pour le salut* des païens (1). Aujourd'hui, l'esprit d'erreur s'est réveillé dans l'ancien et dans le nouveau Monde : jamais on ne vit rien de pareil au zèle de propagande dont il donne le spectacle. Des associations nombreuses se sont formées dans le double but de répandre contre la vérité catholique le mensonge et la calomnie, et d'inonder les cinq parties du Monde de leurs bibles et de leurs publications. La seule société biblique a fait traduire et imprimer l'Ancien et le Nouveau Testament en 138 langues ou dialectes, et en a distribué dans le cours de l'année dernière (1843) 945,000 exemplaires. Les autres associations poursuivent des travaux non moins gigantesques. Des ministres, des catéchistes et des maîtres d'école sont envoyés dans toutes les colonies, dans l'Inde, Ceylan, les Nouvelles Galles du Sud, l'Australie-Heureuse, l'Australie

(1) *Voyez* Bergier, *Dict. théolog.* art. *Anglican.*

méridionale et occidentale, la terre de Van-Diémen, les îles des Amis, les îles de Teeje, l'Albanie, la Cafrerie, les districts de Bechuana, Sierra-Leone, les îles de l'Inde occidentale et de l'Amérique du Nord, en Chine, en Syrie, en Espagne, en France, en Italie, partout enfin. Leur énorme budget les met en état d'étendre leurs ravages, en même temps que des assemblées annuelles réchauffent le zèle aveugle des associés.

L'esprit de vérité ne reste point en arrière; il a ses champions et ses apôtres sur tous les points du globe. Telles sont ses conquêtes que durant la courte période de vingt-deux ans, c'est-à-dire depuis 1822 à 1844, quarante évêchés ou vicariats apostoliques se sont élevés par l'autorité du Saint-Siége. Déjà, c'est à peine si, parmi les innombrables vaisseaux qui chaque jour quittent les rivages de l'Europe et s'en vont sillonner les mers les plus lointaines, il en est quelques-uns qui n'aient à leur bord des missionnaires du catholicisme ou du rationalisme (1). Pour aider les combattants, l'Europe entière, chose inouïe! s'impose volontairement un tribut annuel de plus de vingt millions! Tous les regards humains qui ne

(1) Du mois de décembre 1843 au mois de mai 1844, c'est-à-dire pendant l'espace de six mois, on a compté deux départs de missionnaires catholiques par semaine. *Annal. de la Propag. de la foi*, n. 94, p. 287 et suiv.

sont pas fixés sur la boue des intérêts matériels, sont ouverts sur le vaste champ de bataille : les bulletins du combat sont lus avec plus de curiosité inquiète que ne l'étaient ceux de la grande armée de Napoléon. A l'intérieur, la lutte n'est ni moins vive, ni moins générale. L'Europe intellectuelle ressemble à un vaste arsenal dont les ouvriers, travaillant pour deux puissances opposées, passent leur vie à se battre et à fabriquer des armes destinées au soin de leur cause dans le reste du monde; et leur cause c'est le catholicisme ou le rationalisme.

Ainsi tout semble annoncer, tout semble préparer visiblement la grande et dernière lutte : toutes les distances disparaissent, tous les obstacles tombent; tout se concentre, tout se centralise dans le monde spirituel et dans le monde matériel. De toutes parts on recrute avec une ardeur inouïe pour les deux armées, les chefs sont connus, les mots d'ordre échangés; on bat le rappel sur tous les points du globe : bien sourd qui ne l'entend pas.

XXVIII.

Avant de tirer nos conclusions, qu'il nous soit permis de dire encore un mot sur la nature et la

raison de ce discours. Quels que soient le ton et la forme des considérations qui précèdent, nous le déclarons de nouveau, notre intention n'a jamais été de nous ériger en prophète, ni de préciser des dates, ni d'imposer à qui que ce soit nos idées personnelles. Notre travail est un *mémoire à consulter*. Réunissant dans un cadre restreint et les faits, et les témoignages, et les traditions, et les aveux, et les raisonnements des hommes remarquables de toutes les opinions et de tous les pays, il n'a d'autre valeur que celles des autorités qui le composent. Voilà pour le fond.

Quant à la forme; pour vives qu'elles puissent paraître quelquefois, nos expressions ne furent jamais dictées par un zèle amer. En condamnant l'erreur de toute la force de notre faiblesse, nous n'avons cessé, et nous ne cessons encore de plaindre du fond du cœur ceux qui la propagent. Ils sont nos frères; rachetés comme nous du sang de Notre-Seigneur, comment pourrions-nous les haïr? Comment pourrions-nous ne pas les aimer? De même, en déplorant les tendances anti-chrétiennes des gouvernements, nous savons tenir compte des difficultés qui les entourent, et, tout en signalant les principes vers lesquels on entraîne la société, nous n'en sommes pas moins respectueux et soumis.

Enfin, qu'on ne croie pas qu'un vain désir de la nouveauté nous ait fait entreprendre un travail pénible en soi, et dont la publication nous suscitera vraisemblablement plus d'un contradicteur. Être utile, tel a été notre but; suivre les conseils de personnes sages et éclairées, tel a été notre motif et notre règle. Comment, en effet, ne pas élever la voix? Quel que soit le degré de confiance dont on soit doué, est-il possible de se dissimuler que la situation est grave, très-grave? A moins de soutenir que le christianisme est complètement indifférent à la vie des nations, il faut bien convenir que nous marchons vers des abîmes. Or, cet état maladif, qui n'a pas d'analogue dans le passé, est une crise passagère, ou bien c'est le commencement de la dernière agonie. Dans l'un et dans l'autre cas, n'était-il pas bon de signaler le danger, d'indiquer surtout la cause et le remède du mal? S'il ne s'agit que d'une infirmité temporaire, il était du devoir de réveiller les médecins endormis; car le mal peut s'aggraver : tout va si vite aujourd'hui! Mais si cette crise, aussi longue que terrible, est le symptôme d'une fin prochaine, ah! il était plus nécessaire encore de faire entendre de graves paroles. Ce n'est pas qu'on doive espérer d'éclairer les hommes qui ont perdu l'œil de la foi; il est prédit qu'ils resteront dans leur

aveuglement (1). Mais il faut avertir les chrétiens, exposés à se laisser séduire; il faut les prémunir contre les terribles dangers qui les environnent déjà, et contre ceux plus grands encore qui les menacent.

Il est d'autant plus nécessaire de parler que le monde ne se croit pas malade, et qu'une foule de flatteurs ne cessent de lui vanter sa prospérité présente et de lui prophétiser son bonheur futur. Pour dissiper cette fatale illusion et éclairer une situation sans analogue dans le passé, nous avons, ainsi que nous venons de le rappeler, réuni les faits, les raisonnements et les traditions catholiques. De tout cela une voix puissante semble sortir, qui crie aux gouvernements, aux particuliers et aux familles : *Voyez, veillez et priez* (2).

Elle dit aux gouvernements : Prenez-garde, vous jouez avec la foudre; *voyez* ce que vous avez fait. Imitateurs de la Synagogue, vous ne cessez depuis trois siècles de dire à l'Agneau dominateur du monde :.Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous. Et vous l'avez successivement chassé de vos chartes, de vos lois, de votre politique, de vos académies; il est aujourd'hui pour vous comme s'il n'était pas; *veillez* sur tout ce

(1) Luc. XII, 54 et seqq. Matth. XVI, 2 et seqq. Jerem. VIII, 7.
(2) Videte, vigilate et orate. *Marc.* XIII, 33.

qui vous entoure; gardez-vous des passions et des calculs qui vous séduisent; gardez-vous des sophistes qui vous égarent, qui vous arment contre le Christ; hâtez-vous de le rappeler et de lui rendre l'empire; l'heure de la justice approche; *priez, faites pénitence* (1).

Or, pour vous, nations de l'Europe qui avez totalement abjuré le catholicisme et qui marchez sous l'étendard du schisme et de l'hérésie, la pénitence c'est le retour à l'unité. Pour vous, peuples qui conservez encore une apparence de foi, que de faibles liens unissent encore au centre de la vérité, mais dont la conduite sociale, moitié catholique et moitié rationaliste, vous fait boiter tantôt du côté de Jésus-Christ, tantôt du côté de Baal (2), la pénitence, c'est le réveil de la foi et de l'obéissance au catholicisme; c'est la profession franche et soutenue de ses principes sociaux : le prolongement de votre existence est à ce prix.

Prenez courage, tout n'est pas désespéré! d'une

(1) Reges eos in virga ferrea, et tanquam vas figuli confringes eos. Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram. Servite Domino in timore et exultate ei cum tremore. Apprehendite disciplinam, nequando irascatur Dominus et pereatis de via justa. Cum exarserit in brevi ira ejus, beati omnes qui confidunt in eo. *Psal.* II, 9-13.

(2) Usquequo claudicatis in duas partes? Si Dominus est Deus, sequimini eum : si autem Baal, sequimini illum. *III Reg.* XVIII, 21.

part, Dieu ne cesse de vous avertir; les révolutions incessantes, les déchirements, les humiliations, les catastrophes multipliées dont vous êtes depuis longtemps les témoins ou les victimes, sont autant de prophètes qu'il envoie pour vous rappeler à lui. Cette société toujours ancienne et toujours nouvelle qui, depuis quelques années surtout, se dégage de la masse corrompue, pure et brillante de foi, de zèle et de vertus; cette œuvre merveilleuse de la propagation de la foi; ces églises qu'on rebâtit; ce clergé qui se montre digne des anciens jours, tout cela est une autre invitation de sa paternelle miséricorde. Elle vous montre où sont les paroles de vie, les principes des vertus sociales, les bases des trônes, l'avenir des peuples. Votre devoir le plus pressant, votre intérêt le plus cher est de seconder son développement, de vous rattacher franchement à elle. D'autre part, la raison et la foi vous disent que les décrets de Dieu, sans excepter le plus formidable de tous, s'harmonisent avec la liberté humaine.

Ainsi un arrêt de mort irrévocable est porté contre tous les fils d'Adam : c'est la partie *inflexible* du décret divin. Mais il dépend de l'homme d'abréger ou de prolonger ses jours, suivant qu'il viole ou qu'il observe les lois de son existence : c'est la partie *flexible* du décret divin. Qu'il en

soit de même des peuples et du monde qui n'est que l'homme en grand, la raison le conclut et la foi le confirme. Elle vous montre cinq villes entières condamnées au feu, mais sûres encore de leur salut, si elles renferment dix justes dans leur sein ; elle vous montre Ninive sauvée par la pénitence de son roi et de ses habitants, lorsque déjà elle a entendu de la bouche d'un vrai prophète l'arrêt divin de sa prochaine destruction. Elle vous montre Notre-Seigneur lui-même recommandant à ses disciples de prier, afin que le siége de Jérusalem qui devait les obliger à fuir dans les montagnes, ne commençât ni pendant l'hiver, ni un jour de sabbat (1) : leurs prières furent exaucées. Elle vous montre enfin les premiers fidèles suppliant Dieu, le front dans la poussière, afin de retarder la chute de l'empire et du monde. Ainsi toujours et partout la foi nous découvre dans les décrets divins une partie *inflexible* à laquelle l'homme coupable ne peut que se soumettre humble et résigné; puis une partie *flexible* dont il est donné à la prière et à la pénitence de modifier l'exécution.

Qu'imitateurs sincères de ces exemples encourageants, les gouvernements actuels fassent donc

(1) Orate autem ut non fiat fuga vestra in hieme vel sabbato. *Matth.* XXIV, 20.

pénitence, tel est le moyen qui leur reste d'obtenir le repos véritable et un sursis plus ou moins long; aussi bien ils ont épuisé tous les moyens de vivre. Comme on soumet un malade désespéré à tous les genres de traitements, ils ont voué tour à tour la société à la philosophie, à la force, à la diplomatie, à l'habileté, à la science, à la richesse, à l'industrie, à la paix et à la guerre, et, loin de guérir le malade ils l'ont conduit à un état désespéré. Ils le proclament eux-mêmes en s'accusant chaque jour les uns les autres à la tribune, dans les livres et dans les journaux, et se rendant mutuellement responsables de sa mort. Qu'ils le vouent donc à Dieu et qu'ils fassent pénitence en revenant franchement au christianisme.

Le Seigneur lui-même les y invite par ces pressantes paroles écrites pour les derniers temps (1) : « O mon peuple! l'heure est venue de vous convertir à moi de tout votre cœur, dans le jeûne, dans le gémissement et dans les larmes. Déchirez vos cœurs et non pas vos vêtements, et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu; car il est bon et miséricordieux, patient et plein de clémence, et disposé à oublier l'iniquité. Qui sait s'il ne se retournera point vers nous, s'il ne

(1) Voyez les interprètes sur Joël. *Bible de Vence*, t. XVII, etc.

nous pardonnera pas, s'il ne nous comblera point de ses bénédictions?... Faites retentir la trompette en Sion ; ordonnez un jeûne saint, publiez une assemblée solennelle; faites venir tout le peuple; avertissez-le de se purifier; assemblez les vieillards; amenez les enfants et ceux qui sont encore à la mamelle. Que les prêtres et les ministres du Seigneur, prosternés entre le vestibule et l'autel, fondent en larmes et s'écrient : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple : et ne laissez point tomber votre héritage dans l'opprobre, en le livrant à la domination des étrangers... Et le Seigneur a répondu et il a dit à son peuple : Je vous rendrai les années qu'ont dévorées la sauterelle, le ver, la nielle et la chenille, cette armée puissante que j'ai envoyée contre vous.... Et vous bénirez le nom du Seigneur qui a fait pour vous tant de merveilles (1). »

XXIX.

Humainement parlant les nations de l'Europe, et la France en particulier, ont le plus pressant motif d'écouter cette voix paternelle et de resserrer promptement et bien fortement les liens de la grande unité catholique. La France d'abord,

(1) Joël II, 12 et seqq.

parce que sa force providentielle est dans la foi. Les autres nations, parce qu'elles ont à se prémunir contre un ennemi qui les menace toutes et nous avec elles. La Russie ne pourrait-elle pas être, pour l'Europe coupable, ce qu'était Assur pour la Judée infidèle, la verge de la colère du Seigneur (1) ? Mais sans s'élever jusqu'aux pensées de la foi, peut-on voir sans inquiétude pour l'avenir l'agrandissement démesuré de cette nation ? Il y a un siècle, à peine cet empire comptait parmi les peuples, aujourd'hui il fait trembler l'Asie et menace l'Europe. Un fanatisme religieux et guerrier le réunit comme une masse compacte sous la main d'un chef tout à la fois empereur et pontife, auquel il obéit passivement. Or une pensée unique, suivie avec persévérance depuis Pierre Ier, pousse ses autocrates à la conquête du monde. « Le grand Dieu, disait le fondateur de cet empire, de qui nous tenons notre existence et notre couronne, nous ayant éclairé de ses lumières et soutenu de son appui, me permet de regarder le peuple russe comme appelé, dans l'avenir, à la domination générale de l'Europe. Je fonde cette pensée sur ce que les nations européennes sont arrivées, pour la plupart, à un état de vieillesse voisin de la caducité, ou

(1) Assur virga furoris mei. *Isai.* x, 5.

qu'elles y marchent à grands pas ; il s'ensuit donc qu'elles doivent être facilement et indubitablement conquises par un peuple jeune et neuf, quand ce dernier aura atteint toute sa force et toute sa croissance. Je regarde l'invasion des pays de l'Occident et de l'Orient par le nord comme un mouvement périodique arrêté dans les desseins de la Providence, qui a ainsi régénéré le peuple romain par l'invasion des barbares... J'ai trouvé la Russie *rivière,* je la laisse *fleuve;* mes successeurs en feront une grande *mer,* destinée à fertiliser l'Europe appauvrie, et ses flots déborderont malgré toutes les digues que des mains affaiblies pourront leur opposer, si mes descendants savent en diriger le cours (1). »

L'expérience d'un siècle nous apprend avec quelle habileté les successeurs de Pierre-le-Grand ont dirigé le cours de ces flots de plus en plus menaçants. Réunir sous leur sceptre schismatique toutes les populations d'origine slave, telle est leur première pensée. La seconde est d'employer tous les moyens pour conquérir chez toutes les nations des sujets et des fidèles. Cette

(1) Testament de Pierre-le-Grand, envoyé à Louis XIV par l'ambassadeur de France à Pétersbourg. Voyez l'*Écho français,* 20 février 1844. — On est effrayé en lisant les instructions testamentaires du fondateur de la Russie et la fidélité avec laquelle ses successeurs les accomplissent.

conduite invariable se montre maintenant au grand jour. En Orient, conquêtes incessantes dans le nord de l'Asie; influence devenue toute-puissante à Constantinople; intrigues en Grèce, dont leur action ténébreuse règle les destinées, et vient de faire de la profession du schisme la condition future de la royauté (1); intrigues en Arménie et en Perse, dont les schah sont devenus plus ou moins ostensiblement leurs complaisants vassaux. Intrigues de tout genre pour arriver jusqu'aux grandes Indes; car Pierre Ier leur a dit : « Approchez le plus possible de Constantinople et des Indes : celui qui y régnera sera souverain du monde (2). » Or, depuis 1732 jusqu'à ce jour, on les a vus multiplier leurs tentatives pour établir là leur influence. Enfin, après bien des échecs, leur plan a réussi. Au milieu de leurs querelles intestines et de leurs préoccupations mercantiles, les nations de l'Europe apprennent à l'instant même que toute l'Asie centrale, depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Indus, vient de se consolider en une vaste Confédération dont la Russie est en même temps l'âme et la base. L'autocrate tient enfin entre ses mains les clefs de l'Hindoustan (3).

(1) Constit. art. 40. — (2) Ibid. n. 9. — (3) Voyez les journaux du mois de mai 1844, entr'autres les *Débats*

En Occident, ruine et confiscation de la Pologne; pensée arrêtée de niveler cet unique boulevard de l'Europe méridionale. Intrigues en Suède et en Danemark, afin de devenir peu à peu les maîtres de la Baltique. Intrigues dans la Russie-Blanche, en Gallicie, en Hongrie, où ils obtiennent par l'or et par la ruse la défection instantanée de plusieurs millions de catholiques (1). Intrigues en Italie; ils adoptent pour gendre le fils du populaire vice-roi de la Péninsule, et montrent ainsi aux sociétés secrètes la possibilité de réaliser leur vœu le plus ardent, celui de réunir sous un sceptre commun toutes les provinces italiennes. Puis, ils fomentent des troubles en ce pays, afin de créer des embarras à l'Autriche, à la France, au Saint-Siége lui-même, soit pour hâter le succès de leur projet, soit pour détourner l'attention de leurs odieuses

(1) « Pour dépeindre, dit le cardinal Pacca, l'état de la religion » catholique dans le Nord, et surtout en Russie et dans l'infortunée » Pologne, je ne trouve aucunes paroles que celles des souverains » Pontifes, quand ils préconisent en consistoire les siéges épisco- » paux des infidèles : *Status plorandus non describendus,* état qu'on » ne peut exprimer que par des larmes! Je n'ose jeter un regard » scrutateur dans l'avenir réservé à ces peuples. Je sais seulement, » comme l'enseignent les saintes Écritures et l'Histoire, que, lors- » que l'Église a épuisé toutes ses ressources, le Seigneur se lève » pour juger sa cause, et qu'on entend alors gronder le bruit avant- » coureur de ces terribles châtiments dont le Ciel frappe les na- » tions tout entières sans épargner les têtes couronnées. »

menées dans le Nord, soit enfin pour se ménager l'occasion de jeter un jour le poids entraînant de leur influence anti-caholique dans la balance des intérêts de l'Europe méridionale. Intrigues en France même, où leurs nombreux agents officiels ou cachés ne laissent échapper aucune occasion d'acheter les éloges ou le silence des grands journaux, des artistes et de la littérature. Quoique moins connu que les précédents, ce dernier fait n'est pas moins certain. Il est seulement beaucoup plus significatif et beaucoup plus humiliant pour nous.

L'accroissement incessant de ce colosse du Nord, l'incertitude de savoir ce que les nations méridionales divisées et affaiblies peuvent lui opposer, donnent depuis longtemps de sérieuses inquiétudes aux hommes préoccupés de l'avenir. « Il cstpeul-êtrc a désirer, disait M. de Bonald, que la Pologne au travers de laquelle les nations du Nord pourraient s'ouvrir un passage, acquière, avec une constitution fixe, toute la force de résistance dont elle est susceptible. Rousseau, dont il faut souvent saisir les aperçus et rarement lesprincipes, pronostique que les *Tartans deviendront nos maîtres.* « Celte révolution, dit-il, me paraît infaillible; tous les rois de l'Europe travaillent de concert à l'accélérer : » et quoique ce danger ne soit peut-être pas aussi prochain que